

Michel Gagnon a toujours considéré que la vie est un tapis déroulé à ses pieds, et les gens, des paillasons prévus pour se les essuyer; il vient de frapper un nœud. Il quitte en coup de vent la salle à manger du Cercle de la Garnison de Québec; il court presque vers la sortie, suivi par Richard Belleau.

— Ce maudit Briggs veut avoir notre peau, grogne-t-il. Il pense qu'il peut obtenir nos idées pour des *peanuts*. Pfft!

Briggs est le président de HotDog King, le plus gros client de Communimark Publicité dont Michel Gagnon est président. Il galope et accrochés au mur, les militaires et les notables qui ont présidé aux destinées du Cercle depuis 1816 le regardent passer d'un œil impassible. Gagnon a invité son hôte à son club privé car il est fier de partager ce privilège avec le gratin de Québec. Depuis le Sillery bourgeois de sa jeunesse, il lorgnait l'édifice sévère et décrépît de la rue Saint-Louis où les membres sont cooptés; selon lui, la carte de membre du Cercle, c'est le passeport vers le club des puissants.

Cette colère de Gagnon s'était amorcée deux semaines auparavant quand Briggs l'avait convoqué pour négocier le budget publicitaire pour les trois années à venir. Évidemment, Briggs faisait référence à la partie du budget dévolue au Québec car le budget du « *Rest of Canada* » était réservé à ses amis torontois. Or, Gagnon et son équipe se fendent en quatre depuis trois ans pour ce client prestigieux. « HotDog King est un formidable passeport pour décrocher d'autres clients d'envergure », répète le président à ses cadres tandis que Richard Belleau, son directeur de la création et associé, stimule les troupes avec un discours semblable. « HotDog King, c'est notre chance de pousser des

concepts pétés et de remporter des coqs au Gala de la publicité ou à Cannes», rabâche-t-il à ses créatifs.

Les premières tractations avaient été amorcées par Jean Vallerand, vice-président marketing pour le Québec qui joue chez HotDog King le rôle de francophone de service. Or, venu le moment de conclure, c'est Briggs lui-même qui s'était déplacé de Toronto à Québec pour finaliser l'entente. Drôle de zigue que ce Briggs! Né dans les fumées de Waterloo, cet homme d'affaires est diplômé en droit de l'Université de Toronto et a complété un stage au London School of Economics. C'est un original. Il est cultivé et francophile; il se débrouille assez bien en français même s'il s'exprime avec un accent prononcé.

Les quatre protagonistes, Briggs, Vallerand, Belleau et Gagnon, avaient pris place à une table ronde qu'ils avaient réclamée au maître d'hôtel. Après avoir bien mangé et bien bu, c'est Briggs, dans son bon droit de client, qui avait abordé le sujet de fond.

— *Good!* Parlons de l'avenir, Mike.

— David, dit Gagnon, mon avenir, c'est le tien, non? Si tu gagnes, je suis gagnant. C'est pourquoi Communimark est prêt à mettre toute la gomme pour que HotDog King enfonce les Valentine et autres cabanes à patates frites. Je vais mettre mes meilleurs hommes sur ton budget... Ces hommes étant parfois des femmes, ajoute Gagnon qui croit faire de l'humour anglais.

— Mike, vous avez fait un bon travail l'année passée. Mais je veux un vrai gars de marketing comme *account man*, pas un artiste.

À titre de directeur de la création, Belleau tique; il sait bien que la remarque lui est destinée puisque c'était lui le chef de budget, mais il encaisse sans rien dire.

— Écoute, David, reprend Gagnon.

Il jette un regard vers Belleau que tout le monde à l'agence appelle RB.

— L'an dernier, tu ne peux pas dire que tu n'as pas été bien servi, hein? Tu sais qui a créé les concepts? C'est RB lui-même, dit-il en prononçant le sigle à l'anglaise comme le fait Briggs. Mais si tu aimes mieux quelqu'un du marketing, j'ai ton homme:

Esther Blondeau. Elle a déjà travaillé sept ans comme adjointe au marketing chez Burger King. Une perle!

En disant ça, Gagnon sait qu'il est en train de plier devant son client. Vu que chacun est déjà lié à d'autres tâches sur d'autres budgets majeurs, il devra forcément imposer des réaffectations à son personnel.

— Ah... une femme!?

— Oui. Mais pas n'importe quelle femme. Esther est une pro, elle est au courant de ce qui se passe dans le *fast-food*. Au Québec et à l'extérieur.

— Et jolie avec ça, ce qui n'est pas nécessairement déplaisant, ajoute Belleau, mi-figue, mi-raisin.

— Mais elle va pas nous *shit* dans les mains pour une *baby* en milieu de campagne, là?

Belleau n'aime pas l'attitude de Briggs envers une femme qui est déjà mère de deux jeunes enfants et qui n'a jamais manqué une journée de travail. Il lance en forme de plaisanterie :

— Pas de danger, David, elle est lesbienne!

Briggs ne sait pas si Belleau fait de la provocation. En tout cas, il éprouve un petit haut-le-cœur.

— Vous autres, Québécois, vous me surprendrez toujours... Je me fie à toi, Mike. O.K. pour Blondeau.

La question du personnel étant réglée, il avait bien fallu en venir à l'argent. Le petit groupe s'est alors déplacé vers un salon adjacent à la salle à manger; le Cercle est truffé de ces coins retirés où se négocient en secret les ententes politiques, commerciales ou juridiques. Briggs vise un fauteuil en acajou dans lequel il laisse choir ses cent vingt kilos. Avec sa moustache blonde en « s », ses petites lunettes cerclées d'or posées sur son visage rubicond et son soupçon d'accent *british*, Briggs joue parfois à Winston Churchill; au garçon qui attend, il commande un cigare, un grand Coronas José Martí, et un Beefeater. Sans préavis, comme s'il était l'hôte, il ajoute :

— *Same thing* pour mes amis.

Il veut que ses commensaux s'emboucanent avec lui. Une fois les cigares apprêtés, réchauffés et allumés, Briggs frappe.

— Pas question, Michel, que je vous donne le 15 % de commission habituel. Ça peut plus. Avec un budget de *ten* millions \$

cette année, ça te ferait un 1,5 million \$ seulement pour une stratégie. *Foolish!*

Vallerand écoute; il a beau porter le titre ronflant de vice-président, il sait bien que, chez HotDog King, tout se décide à Yonge Street; aussi se tient-il en retrait et laisse-t-il aller le patron. Or, comme Québécois de service, il doit forcément démontrer sa loyauté; il renchérit.

— C'est exagéré, les gars, d'autant plus que vous nous facturez souvent du temps de création que vous passez sous le couvert de frais de production.

Gagnon reçoit la banderille. Briggs feint d'ignorer le coup et continue.

— 10 % de dix millions \$, c'est un million \$. Je dis que c'est une belle honoraire... mais 15 %, c'est trop; c'est pas *fair, though...* Il hoche la tête. *No no, c'est pas fair.*

— David, je ne fais pas des millions avec ton budget, se défend Gagnon. HotDog King, c'est pas un budget du Fédéral. Tu exiges de nous, tu le sais bien, de multiples sous-campagnes de promotion... J'ai vingt-cinq personnes qui travaillent pratiquement à temps plein sur ton budget, non? Avec les salaires qu'on paye en pub, je boucle ton budget cette année parce que je tiens les rênes serrées, sinon...

Raidi, Briggs questionne.

— Les rênes serrées? Quoi vient faire la reine là?

— Aucun rapport avec la royauté, David. La rêne, c'est la bride qui permet de contrôler un cheval trop fringant.

— Ah! *Bridle rein, yes.*

Briggs comprend le sens de l'expression sans nécessairement concéder de terrain et Gagnon sait que son pouvoir de négociation est limité, que son client tient le gros bout du bâton. Il essaie encore, précautionneusement, ne voulant en rien indisposer son client.

— Je te propose autre chose, David. Tu me consens des honoraires forfaitaires mensuels équivalents à peu près au 15 % et toutes les heures faites par mon personnel seront comptabilisées dans mon logiciel Argentempo qui te sera accessible par Internet. Tu pourras donc suivre pas à pas ton budget, le rythme auquel les heures sont dépensées et ce à quoi elles sont dépensées...

— Argh ! fait Briggs en balayant l'air de sa main droite comme s'il effaçait le nuage de son cigare. Je suis pas équipé avec ton *software*. Je connais pas *software*, j'aime pas la *computer*...

— Attend un peu, David ! Moi non plus, je n'aime pas l'informatique. Mais j'ai un jeune qui va t'installer tout ce qu'il faut. À mes frais, David. Argentempo peut produire des chiffres parfaitement transparents pour tous les deux. Et en fin d'année, on fera le bilan. Une offre fair-play, non ?

Comme les sous-fifres qu'ils sont, Belleau et Vallerand suivent le match ; ils en jouissent comme si c'était une demi-finale olympique. Les deux spectateurs sont sans doute d'accord sur la qualité des pugilistes : dans le coin gauche, David Briggs, régulier, campé dans son bon droit de client et appuyé par le poids de ses dix millions \$; dans le coin droit, Michel Gagnon, affairiste, habile jouteur, mais forcément lèche-cul dans son rôle de fournisseur.

Un garçon à papillon noir passe la tête par l'entrebâillement.

— *Everything's all right, gentlemen ?*

— Oui, merci, répond Belleau qui se désole intérieurement de ce que le jeune homme s'exprime comme un colonisé devant son maître dès qu'il entend deux mots d'anglais dans un groupe.

— Hey, Mike, reprend Briggs, avec ton *deal*, je peux voir les heures, c'est vrai, mais je peux pas contrôler toi. *Too bad*. Non ! Je pense que tu peux faire un bon job avec un million de piastres.

— Dave, avec 10 %, je devrais couper dans les services que je te rends et tu n'aimerais pas ça. Un budget comme HotDog King exige beaucoup d'une agence et Communimark est prêt à te donner beaucoup. Mais là, tu me demandes de couper dans le temps, donc dans le personnel, dans les services...

— Bon, assez discussion. Je vais être généreux. Je donne toi 11 %.

— Mais, ajoute Vallerand qui a sans doute préparé son épilogue, vous nous assignez un administrateur publicitaire de terrain à plein temps qui fera la tournée des HotDog King pour conseiller nos gérants locaux.

Faut bien un Québécois pour couillonner un Québécois, pense alors Gagnon. En tout cas, il comprend qu'il vient de perdre un round quand Briggs met le point final à la rencontre en écrasant posément son grand Corona mâchouillé et froid dans le cendrier de sable et en lui tendant la main.

— C'est une *deal*, Michel. Tu prends?

Michel lui a serré la main avec un sourire forcé.

— Je prends, David. On examine ça de près et on s'entend avec Jean sur un contrat en bonne et due forme. Quand on embarque, toute l'équipe se fait aller, crois-moi. On va te faire un job super.

Briggs se lève, les autres l'imitent. Alors, paternellement, posant sa main sur l'épaule de Gagnon, Briggs ajoute :

— J'aimerais aussi, Mike...

Ce « aussi » est énoncé moins clairement et les détails se perdent dans le brouhaha de la séparation.

Michel a-t-il bien entendu? Doit-il vraiment rendre accessible à Briggs un camp de pêche sur une rivière à saumon du Québec?

Le publicitaire a donc perdu la bataille; c'est alors qu'il a senti monter la pression dans la tuyauterie et c'est pourquoi il fonce maintenant vers la sortie du Cercle, Belleau lui collant aux fesses.

Il est près de 21 h et le ciel est parsemé d'effilochures violettes qui colorent le Château Frontenac d'un air sinistre. Gagnon traverse le jardin entre les ormes droits comme des soldats au garde-à-vous et remarque les boulets de canon anglais empilés en pyramides. *Pour tous les Briggs du Canada, de glorieux souvenirs retirés des ruines françaises!* pense Gagnon. Il gravit en deux enjambées les marches donnant sur le stationnement. Belleau coupe par la pelouse. Ils parviennent en même temps à la rutilante Jaguar Arden xkr de Gagnon.

Deux jeunes militaires de dix-huit ou vingt ans dévalent le talus de la Citadelle et accostent Gagnon.

— Eh! m'sieur! On peut-tu aller prendre une Dry au Cercle?

Gagnon aperçoit l'insigne « 22^e Régiment » sur une épau-
lette.

— Malheureusement, c'est privé, les gars. Et puis, c'est vieux
jeu, alors vous ne manquez pas grand-chose...

— Tabarnak! lance le plus grand qui semble déjà pompette,
me semblait que c'était le Cercle de la Garnison... *Gar-ni-son!*
articule-t-il d'une voix sonore. Pis c'est nous autres, la garnison
icitte, lâche-t-il en montrant un bras d'honneur et en tournant
les talons.

Levant les épaules devant ce comportement enfantin, Michel
veut s'engouffrer dans sa voiture, mais les vapeurs éthyliques
ravivent le souvenir de sa négociation, décuplent sa frustration
et lui rendent le bout des doigts aveugles; il cherche sa télécom-
mande dans les poches de son veston marine, puis dans celles
de son pantalon de gabardine.

Au moment où Belleau pose la main sur la poignée de la
portière du côté passager, là, dans l'email pourpre, une égrati-
gnure lui saute aux yeux.

— T'as vu ça? demande-t-il à Gagnon, inquiet.

— Quoi, ça? questionne Gagnon en contournant le véhicule.
Ah, ça, fait-il en caressant la balafre, c'est un souvenir du party
de Noël.

Dans la griffure, il revoit le fameux 17 décembre précédent.

Quel party ça avait été! Communimark rassemble une flopée de
jeunes gens bourrés de talent dont Gagnon est bien fier, et les
employés sont fiers de leur boîte. En vingt ans, elle est devenue
la troisième agence de publicité du Québec avec des campagnes
célèbres dont « la fillette à lunettes » pour les Supermarchés
Capital, le nu mâle placardé pour le Musée d'art contemporain
et les spots humoristiques de HotDog King. Début décembre, le
patron avait convoqué les trois cents employés de Communimark
pour une soirée mer et plage le 17. Rien qu'en sable, le party a
coûté 1000\$. Le Codorniú a coulé à flots sans compter le vin, la
bière et les autres alcools. Les plats cuisinés de chez Le Gariadec
et les desserts du Sucre d'orge garnissaient trente mètres de
tables constamment renouvelées.

Tout ça pour solidifier un esprit d'équipe, inciter le personnel à fraterniser. Selon Gagnon, le signe qu'il a réussi à susciter la complicité, ce sont ces parties de pelotage à deux ou trois qui se sont organisées spontanément. Or, quand le loup alpha a quitté la place aux petites heures du matin pour reconduire la jeune Mélanie qui jouait le rôle du petit chaperon rouge, il louvoyait. Et il a accroché la fesse de sa voiture à une borne-fontaine de la rue Turnbull.

— Faut que je fasse réparer ça, mais j'ai pas le temps, grogne Gagnon, la bouche empâtée.

Il trouve enfin sa télécommande. Belleau s'assoit après avoir écarté le coussin lombaire qui encombre le siège du passager. Gagnon prend place derrière le volant, chausse ses gants de chevreau et, pour reprendre ses esprits, pose calmement les deux mains sur le volant en bois d'olivier.

— Je me calme deux minutes, fait-il pour Belleau sans le regarder.

Il jette un coup d'œil dans le rétroviseur : crinière abondante, légères poches sous les yeux, lèvres charnues. Il se parle silencieusement à lui-même : *Je suis en forme ! Publicitaire... c'est difficile avec certains clients, mais au moins, on a l'impression de pouvoir influencer la société. Si on a parfois des détracteurs dans les jambes, des maudits universitaires la plupart du temps, les gens aiment la publicité... Je comprends donc ! Qu'auraient l'air les grandes villes sans la publicité ? Les capitales communistes avaient l'air mortes lorsque les seules pubs étaient les affiches de propagande du Parti... Mais Briggs est quand même toffe.*

— Bon, on y va, fait-il en lançant le moteur.

La voiture se cabre dans le chuintement de ses huit cylindres, tourne à gauche et disparaît. La cabine sent le cuir astiqué et Michel le fond de tonne. Au carrefour, il hésite. Va-t-il rentrer chez lui et se rafraîchir les idées dans la douce lumière de sa piscine ? Ou va-t-il plutôt prendre un pot avec Belleau ? *Un bon café ne me ferait pas de tort et nous permettrait d'éclaircir nos idées sur ce maudit budget HotDog King.*

— Ça te dit de prendre un café, RB ? Un bon cappuccino ?

— On va au Rhum Café?

— O.K. Y'est pas mal.

Le feu tourne au vert, Gagnon donne un coup de volant à droite et s'engage sur Dufferin. Il négocie trop rectiligne le rond-point devant le Parlement et il sent ses Pirelli s'éliminer sur la chaîne de granit. Il se rend compte alors que son sang fait peut-être plus que « point zéro huit ». Michel ne doute pas de ses réflexes, mais décide quand même d'y aller mollo.

Les feux tournant à l'orange rue Saint-Jean, il arrête sec. Des jeunes traversent le carrefour en imitant le petit bonhomme lumineux. L'un d'eux a la tête rasée avec deux ou trois houp-pettes vertes, un autre est vêtu d'une queue-de-pie, une fille genre hippie porte une jupe rouge sang, bref, une bande plutôt hétéroclite. Ils gambadent, rient et la fille mime un pied de nez au riche bourgeois dans sa cabine insonorisée.

— Dis-moi pas que c'est comme ça que va être ton Anne-So bientôt? fait Belleau.

— Pas question! Je vais prendre les choses... Un instant, j'ai un appel, coupe Gagnon en poussant un bouton de son téléphone cellulaire fiché dans le tableau de bord. Allo! ... Oui, Nicolas... Non... Oui... Je sors d'un meeting. Je ne sais pas à quelle heure je vais rentrer. On se voit plutôt demain matin... Oui... O.K.... Bonne nuit... C'était Nicolas.

— Comment ils vont, tes jeunes?

— Assez bien. La crise, celle de cette année à tout le moins, semble passée. Ça va bien pour lui au cégep et il fait partie d'un petit groupe rock dans lequel il est batteur.

— Et Anne-So?

Le feu passe au vert. Voulant exécuter un virage à droite vers le stationnement souterrain de place D'Youville, le chauffeur appuie sur le champignon. La distraction de l'appel téléphonique et les effets de l'alcool brouillent sa coordination: il a appuyé un peu fort, la voiture fait une embardée et happe au passage la hippie qui glisse aux cris de ses compagnons. Gagnon freine sec. Alors, dans sa tête tout se mélange; c'est Anne-Sophie qu'il vient de heurter. *C'est pas possible. Qu'est-ce que j'ai fait là? Il aperçoit une voiture de police stationnée à cent mètres. Merde! Après ce repas bien arrosé, il ne faut pas qu'ils me demandent de souffler*

dans la balloune. Les têtes sont penchées sur la jeune hippie. Gagnon s'extrait lentement de son siège. Son cerveau perçoit avec horreur une tache rouge contre l'asphalte noir. Il s'approche. Biceps dénudés, le punk vert se relève et s'avance en l'engueulant; Gagnon retraite. Belleau le rejoint. Finalement, la jeune fille se relève en tapotant sa jupe rouge; elle a eu plus de peur que de mal.

Le publicitaire se rapproche en sortant son portefeuille de sa poche. Il en tire une carte d'affaires.

— Écoutez les jeunes, je m'excuse. Vraiment, j'ai été distrait. Si jamais il y a quelque chose...

Il présente sa carte. Le punk rouge la prend, la jette par terre et l'écrase du bout de sa Doc Martin. Gagnon fait comme s'il n'avait rien vu et lui tend un billet de 20 \$.

— Allez prendre un café au moins. Ça me fait plaisir.

— On prendra ce qu'on voudra, dit le gars en lui arrachant le billet et rejoignant le groupe qui est déjà reparti.

Les deux associés reprennent leur place. Et Gagnon repart doucement, doucement, vers le stationnement.

Dix minutes plus tard, les deux compères débouchent du stationnement souterrain sur la place. Gagnon feint le décontracté; il tient son veston par-dessus son épaule accroché à son index.

— On l'a échappé belle, dit Belleau.

— Oublie ça! C'est rien, dit Gagnon en fanfaronnant.

Il n'est pas tout à fait remis de ses émotions. Imprégnée à la surface de son cerveau, l'image de sa fille chérie tremblote encore.

— Rien? Tu veux rire! On a été chanceux...

— Bon, qu'est-ce qu'on disait? reprend Gagnon comme s'il n'avait rien entendu. Ah oui! Les enfants. Anne-Sophie. Anne-Sophie est en dernière année de secondaire et entre au cégep en sciences humaines. Elle détient le premier rôle dans une création collective que son prof de français-théâtre est en train de monter... Une bonne santé, mais son asthme m'inquiète; ce n'est pas trop grave pour le moment, mais c'est plus fort d'année en année. Elle traîne sa pompe de Ventolin comme beaucoup de jeunes d'aujourd'hui.

Gagnon exhale un grand soupir. À cause de l'incident, mais aussi parce qu'il pense à Anne-Sophie. Il n'est pas particulièrement fier du père qu'il a été ; les affaires ont toujours accaparé son énergie et son temps. Pour lui, le premier objectif d'une vie d'homme, c'est de réussir professionnellement. Pourtant, il aime ses adolescents. Une pointe de regret le pince au cœur quand il réalise que sa grande fille va sans doute le quitter bientôt pour un autre homme alors qu'il commence à peine à éprouver une réelle affection pour elle. Il n'a rien vu venir car la volonté de puissance le consume tout entier depuis toujours.

— RB, t'as pas l'impression qu'il te manque quelque chose dans la vie... pas d'enfants ?

Ils passent la Porte Saint-Jean, en route vers le Rhum Café.

— Je vais te dire, répond Belleau. À voir le chômage, la drogue, les divorces, le sida, je m'aime mieux non-père.

— Peut-être... tu es jeune encore. Mais diras-tu la même chose quand tu seras vieux ? T'as pas envie de te survivre ? Un enfant, c'est soi-même immortalisé, non ?

Ils entrent au Rhum Café. Des lumignons bleus brillent dans la pénombre ; les boîtes nickelées attendent de déverser leurs grains. Gagnon choisit une banquette sur laquelle il jette son veston ; Belleau s'assoit en face.

— À quel âge est-on vieux d'après toi, Michel ? Belleau sourit. Moi, je ne serai jamais vieux car...

— Bonsoir, messieurs, dit une voix d'alto éraillée. Le spécial ce soir est le Costa-Rica équitable. Je vous laisse le menu.

— Ça va. Mon choix est fait, réplique Gagnon. Et va pour le Costa-Rica équitable. Un allongé bien tassé. Et toi ?

— Un Costa-Rica équitable allongé bien tassé, répond Belleau en écho. Ba-bye cappuccino !

— Ce sera tout ? un dessert avec ça ? insiste la serveuse.

Gagnon bloque la vente.

— Ce sera tout.

Il dissimule une éructation, tire sur sa jambe de pantalon puis joint les mains devant lui. À moins qu'il ne joue avec son MontBlanc, c'est l'attitude décontractée qu'il adopte chaque fois qu'il doit aborder un problème qui le tisonne. Belleau sait bien qu'ils ne sont pas assis là pour discuter de ses adolescents ou du

sens de la vie ; avec Gagnon, les tête-à-tête sont toujours des meetings d'affaires. C'est ainsi avec les gens d'argent.

— Bon, revenons donc à Briggs. Comment vois-tu ça, RB ?

— Je vais te dire. Briggs essaie de nous fourrer, opine Belleau. S'il fait affaires avec nous, c'est déjà qu'il obtient 150 % de ce qu'il recevrait de ses chums torontois. Toi comme moi le savons : un francophone doit être le meilleur pour qu'un *wasp* lui concède un contrat. Si on accepte sa proposition telle quelle, on va manger nos bas.

Belleau ponctue sa conclusion d'une lampée de café. Ayant déjà imaginé une porte de sortie, Michel sourit. Il n'est plus un néophyte ; il connaît maintes feintes légales que son avocat de père lui a apprises sans compter ses propres jeux de passe-passe qu'il a concoctés en quinze ans de business.

— Wow ! Doucement, RB ! On peut tirer notre épingle du jeu. Briggs, il suffit de lui en donner pour ce qu'il est prêt à payer, pas plus. Donnant, donnant, non ?

— Ah oui ? Tu l'as entendu susurrer : « C'est un *deal*. » Et Vallerand qui en rajoutait (il chantonne une comptine) : « Vous me facturez en plus... » Le vendu ! Un lèche-cul !

Belleau est instruit et cultivé mais, sous le coup de l'émotion, ses origines populaires remontent rapidement à la surface. Il est convaincu que ses excès de langage le font mieux accepter de ses jeunes créatifs.

— On devrait l'envoyer chier, ajoute-t-il. Moi, je ne me mettrai pas à genoux devant un exploiteur. Je suis bien prêt à servir mes clients, mais pas à leur lécher le cul... Tiens ! dit-il en pointant son médius vers le plafond, voilà ce que je dirais à Briggs.

Quand il dit cela, Belleau fanfaronne ; c'est un verbo-moteur qui serait incapable d'écraser une mouche. Chez Communimark, il joue depuis toujours le rôle de second violon, et sans rechigner. C'est sa nature. Un client, c'est pour lui une restriction à sa créativité alors que pour Gagnon, c'est avant tout une rentrée d'argent.

— Du calme, RB ! Si Communimark est devenu Communi-mark, c'est que j'ai toujours réussi à satisfaire mes clients. Et à les garder. Ils ne sont pas toujours gentils et généreux. Faire du commerce, c'est ça : satisfaire le client quel qu'il soit tout en y

trouvant son compte, non ? Je vais réfléchir et je concocterai une proposition acceptable pour lui et satisfaisante pour moi. Il se ravise. Pour *nous* ! se corrige-t-il.

— Ah oui ? s'inquiète Belleau qui n'est pas bête. Et c'est moi qui serai le messenger j'imagine ?

La fille réapparait.

— Autre chose, messieurs ? Nous fermons bientôt.

— Non, merci. L'addition ! coupe Gagnon qui continue. Première parade, j'échafaude pour Briggs une offre séduisante. Deuxième parade, on déstabilise Vallerand. Vous avez bien des points en commun ; vous pourriez même faire équipe ensemble.

Belleau fait la grimace.

— Rechigne pas ! C'est un esthète. Esthète, mais cupide. Un esthète qui aime le luxe donc qui aime l'argent. On devrait pouvoir le faire passer de notre côté ; on l'achète s'il le faut. Commence par lui faire miroiter un job de directeur du développement chez Communimark... On en reparle.

Il attrape son veston.

— Bon, on y va ?

Gagnon règle l'addition et ils quittent le Rhum Café. La place D'Youville est quasi déserte. Seuls quelques itinérants traînent en grappes autour de la roulotte Le Marginal, un gobelet de carton fumant à la main : quelques vieux de quarante ans, et beaucoup de jeunes, une faune de sans-le-sou soupçonnés par les bourgeois et gardés à l'œil par la police même s'ils ne cherchent qu'à profiter du centre-ville... et, crime anti-touristique impardonnable, en faisant la manche. Gagnon méprise ces incapables, ces parasites ; il les ignore, passe en regardant à travers eux comme s'ils n'avaient aucune consistance. Belleau dépose un huard dans la main tendue d'une jeune aux griffes rouges qui le regarde avec des yeux barbouillés de mascara aussi noir que ses oripeaux. Gagnon examine le visage de la fille. *Le pire qui pourrait m'arriver, c'est de retrouver Anne-So avec une tête semblable, se dit le père. Ils aiment mieux faire la manche que travailler. Pour du pot ou de la coke. Des parasites !* Il est révolté.

— Merci, salut ! lance la fille d'une voix à peine audible.

— Bon, tu veux que je te laisse en passant ? demande Gagnon.

— Non, je rentre à pied.

À des moments comme celui-ci, Belleau trouve Gagnon arrogant car il comprend ces jeunes d'avoir décroché : un avenir bouché, la solidarité traditionnelle disparue, une société policée policière, la richesse de quelques-uns scandaleusement étalée.

Il remonte la rue Saint-Jean vers le Faubourg Saint-Jean-Baptiste. Un quartier hétéroclite habité par des étudiants, de vieux fonctionnaires et des couples gay. *Son quartier !* Il marche lourdement et lentement, jetant un coup d'œil sur les vitrines : bouquinerie, laverie, boutique érotique, aliments biologiques, boulangerie artisanale... *Peu de salons philosophiques, mais beaucoup de boutiques*, estime-t-il. *Il me semble qu'avant, l'esprit avait plus d'importance et la matière prenait moins de place. De nos jours, les gens dépensent au lieu de penser. J'y suis pour quelque chose, hélas.* Il se sent en contradiction avec lui-même. Il tourne sur Deligny. Il a acheté un deuxième étage condo dans une maison de briques vieille de cent ans. La façade a été ravalée, l'électricité et la plomberie refaites. Mais les fenêtres donnent au nord et, l'hiver, la température est minimale. Il y habite en saison, mais l'été, il le passe à son chalet de Bellechasse.

Il franchit les deux marches extérieures, débarre et entre. Traîne une odeur d'ail ou de cari. Il approche de la fenêtre à carreaux et jette un œil en diagonale : il aperçoit les lumières de la Basse-Ville et la silhouette des Laurentides au loin. Il n'allume pas. Sa nuit, c'est un peu *La Nuit privée d'étoiles* : il estime qu'il mène une vie de putain qui vend son talent à un maquereau. Cette idée le tarabiscote depuis plusieurs mois.

Il se dirige vers sa chambre. La porte grince. Le Mac allumé jette une lumière bleutée sur le désordre ; livres, vaisselle sale, revues et vêtements jonchent le sol. Il se jette tout habillé sur le lit, allume la lampe de chevet qui bringuebale, saisit deux ou trois exemplaires écornés de *Québec Gay* ou de *Playboy*. Et s'endort aussitôt.

Michel a pris le chemin de Cap-Rouge, le quartier où le romancier et homme d'affaires Roger Lemelin s'est fait construire sa dernière villa ; désormais, ministres, stars du sport ou magnats

s'y côtoient. Michel n'aurait jamais pu résider dans un quartier du nord ou de l'est; quand on a grandi à Sillery, on se tient avec les gens de son rang. Il a rêvé un moment de racheter la maison de ses parents, mais Carmen, sa mère, ne l'a quittée que récemment pour habiter une résidence de retraités, à Cap-Rouge, non loin de la luxueuse demeure que son fils a fait construire.

Il est revenu par le sens unique D'Aiguillon, puis il a lui aussi emprunté la rue Saint-Jean qu'il a parcourue tout au long avec ses prolongements, le vieux chemin Sainte-Foy, la bizarre déviation McCartney, la côte de Cap-Rouge et la rue Saint-Félix que, quinze kilomètres plus loin, il a gravie jusqu'au Golf. Il est finalement une heure du matin quand il atteint le 8801 avec le mot Roquebrune inscrit sur le luminaire de l'entrée. Sa belle résidence est accrochée à flanc de cap. Elle a été conçue par un ami architecte, Marcel de Tourville, avec qui il a bu beaucoup de vin quand celui-ci était immigré de fraîche date. C'est une boîte de style Bauhaus à multiples cubes, toute en pin de Colombie et fer forgé. Elle se profile dans le noir.

Ça lui a pris presque une heure pour y arriver. Sans doute les feux de circulation étaient-ils continuellement au rouge. « Ces robots me narguent », estimait-il à chaque carrefour où il poireautait. Mais c'est plutôt une force d'inertie qui le retenait de rentrer à la maison. Il est confronté à une évidence qui lui pèse de plus en plus : avoir choisi une femme, c'est avoir renoncé à toutes les autres. *Bon, d'accord, pas nécessairement à toutes*, se console-t-il. Il s'engage dans l'allée de gravier, roule lentement pour faire le moins de bruit possible. Il pousse la grille de l'entrée jardin; l'éclairage phosphorescent de la piscine et une lueur diffuse à travers le balcon ouvragé de la chambre des maîtres donnent à l'ensemble un petit air de Disneyworld. *Merde!* constate Gagnon, *elle ne dort pas*.

Il casse une tête fanée de géranium et s'affale dans une chaise longue. Il hésite à entrer : son épouse et lui font chambre à part depuis un bon bout de temps, mais il se sent incapable d'ignorer sa compagne et il ne peut davantage affronter ses questions candides. Il remarque le battement sourd d'un de ces étroits bateaux des Grands-Lacs qui remontent le Saint-Laurent

en contrebas; derrière la maison, c'est la longue plainte d'une moto sans doute chevauchée par deux adolescents casqués de noir. Puis, son attention est attirée par une odeur de brûlé. *Il y en a qui sont encore à jaser devant un feu à cette heure-là, se dit-il. Et moi, je suis vanné. Et seul.* Les événements de la journée l'ont sonné et il s'apitoie sur son sort.

Il glisse ses bras derrière sa tête. À quarante-huit ans, où en est-il de sa vie? Son plan de match a marché, estime-t-il. *Mon cher Publicis II m'attend patiemment à la marina. Ma première passion, les autos, est comblée par la Camry en cas de besoin, la Coccinelle de Louise, et surtout, ma XKR. La sécurité à long terme, c'est réglé par mes placements immobiliers et boursiers. Ma collection de tableaux, ça vaut ce que ça vaut, c'est une folie. En tout cas, j'aime bien mes Dumas! Ce Dumas a l'esprit de synthèse d'un publicitaire. L'art... un drôle de domaine! Bon! Bien! Et puis, j'ai deux beaux enfants, une épouse fidèle...*

Ça, ce sont ses biens, ce qu'il a, non pas ce qu'il est. Or, quand Michel Gagnon discute sincèrement d'autre chose que d'affaires, ce qui est rare il est vrai, il affirme que ce qu'il ambitionne plus que tout, c'est d'atteindre la sagesse. Pourtant, le pari qu'il a fait à vingt ans, c'est de rouler en Jaguar avant l'âge de quarante ans. Il a gagné son pari, mais en travaillant fort, en jouant dur, loup parmi les loups. Et il risque toujours d'être mangé au prochain round.

Depuis l'enfance, il a suivi un parcours normal dans son milieu. Papa est un avocat qui s'est toujours impliqué financièrement dans les projets de ses clients, projets hôteliers à l'étranger, *start ups* en médicaments génériques, souvent des affaires troubles; maman est une galeriste qui tient boutique par dilettantisme; ses trois sœurs étudient à Jésus-Marie, lui est inscrit au Collège des Jésuites. Baccalauréat en administration à l'Université Laval. L'hiver, les jobs payants et pas trop éreintants dégotés par son papa, les party à répétition avec ses camarades gars et filles; l'été, les sports nautiques au lac Saint-Joseph, les courses folles en MG sur les routes sinueuses de la région. C'était aussi la décennie hippie avec ses mœurs nouvellement libérées par la pilule anticonceptionnelle où les jeunes étaient incités à pimenter leurs jeux de sexe, d'alcool et de marijuana. *De beaux souvenirs, estime-t-il.*

Or, survinrent aussi les petites peurs. Cette fois où il se casse le fémur dans un saut de ski aquatique, celle où la police l'attrape en train de défoncer un dépanneur avec un copain : ils voulaient s'emparer des cigarettes pour les distribuer généreusement. L'année de son secondaire cinq est complètement folle. Un jour, la Mireille lui annonce qu'elle est enceinte de lui ; il la convainc de se rendre à Montréal en car se faire avorter à la clinique du docteur Morgentaler. Un autre jour, il fait un *bad trip* : alors qu'ils passent la nuit en gang dans le chalet d'un parent, une peur illogique de tuer ses camarades avec le couteau à pain s'empare de lui. Il a redoublé son année scolaire.

Mais il y a les petites joies aussi. Lorsqu'il découvre la philosophie avec le père Laramée. Comme il a alors discuté avec ses chums de gars ! De la vie, de la mort, de l'amour. « Qui suis-je ? D'où je viens ? Où je vais ? Qu'y a-t-il au-delà de l'infini ? » Et après avoir passé des vacances de Noël en République dominicaine : « Pourquoi des pauvres ? » Et quand il entend son père raconter ses causes perdues ou ses coups fourrés : « La justice, de quel bord est-elle ? » Regardant autour de lui, il conclut avec son professeur que « le nombre des imbéciles est incommensurable ». À cette époque, il résume ainsi sa philosophie de la vie : « La vie est absurde ; elle se termine toujours avec la mort... » Deux fois, il défie cette dernière par l'overdose.

Il découvre alors Kafka, Kundera et Koestler, les trois K, qui le fascinent. Puis, *L'Archipel du goulag* de Soljénitsyne le chavire complètement ; il résout alors de passer sa vie à chercher le chemin de la sagesse. Il coupe avec la ville qu'il identifie comme un endroit de perdition. Son amie Annick et lui, habillés comme des Innus, passent tout un hiver dans une cabane à peine chauffée au milieu de la forêt aux marges du Parc de la Jacques-Cartier, à manger du riz, à boire du thé et à lire. Ils lisent beaucoup en effet. Platon, Nietzsche, Sartre et de Beauvoir. Ils s'intéressent à l'hypnotisme, à la magie, à la sorcellerie. Décortiquent l'essence du communisme, du capitalisme et de l'anthroposophie. Amaigris, ils retrouvent la civilisation au printemps 1974 et repartent chacun de leur côté.

À l'été suivant, Michel file travailler sur un site paléontologique en Dordogne, dans le sud de la France. Il y vit en commune,

dans la nudité et la promiscuité, le temps de faire un bébé à une compagne, Julie, qui tient absolument à avoir un enfant de lui. Il ne veut pas être père, mais il se laisse faire mollement puis repart pour le Québec avant que la copine n'accouche.

Il ne connaît pas le sentiment amoureux, bien sûr ; il n'éprouve que de la camaraderie. L'amour, il ne réussit pas à y croire tout à fait. Selon lui, les filles sont de deux sortes : les baiseuses et les précieuses. Ces dernières ne cherchent qu'à attacher un gars à une courte ficelle. Quant aux baiseuses, elles finissent par passer entre les jambes d'à peu près tous ses *chums* ; ils se les refilent l'un l'autre. Même qu'un soir de beuverie, ils s'en tapent une à trois gars.

Ce sont les études en administration qui le ramènent sur terre. Sans doute la chute financière de son père y est-elle pour quelque chose : quelques mois après la collation des grades, papa Gagnon est impliqué dans une affaire frauduleuse dont on parle dans les médias, ce qui entraîne une faillite personnelle qui ébranle la famille. Gagnon décide à ce moment-là de devenir riche : « Y'a pas de honte, résume-t-il, à être riche et en santé plutôt que pauvre et malade ». Et il opte pour la publicité. Son diplôme en poche, il travaille quatre ou cinq ans comme vendeur d'annonces locales pour l'hebdomadaire *Le Crieur*, puis comme administrateur de budget publicitaire à l'agence Monde Publicité.

En 1983, alors que le président américain Reagan lance sa Guerre des étoiles, Michel lance Communimark Publicité. Tout seul, mais avec un peu d'aide financière de sa mère, il est vrai. Il se concocte un plan de match pour devenir quelqu'un dans la Cité : il s'active, dirige des comités professionnels, sociaux ou philanthropiques, préside la Chambre de commerce, le Club des communicateurs, s'implique dans la Maison Jean-Vanier, et tant d'autres. Bref, avec l'aide de ses relations, anciens camarades de quartier ou de collègue, il devient effectivement « quelqu'un », c'est-à-dire, connu et fortuné. Normal : quand on grandit dans un quartier bien, on se tient avec les gens bien, et on s'attend à ce que tout le monde reconnaisse que l'on est quelqu'un de bien.

Même s'il se méfie du mariage, Gagnon finit par se faire agraffer par une précieuse qui a l'air d'une baiseuse. Une gentille

filie, pas bête du tout. Il l'a charmée à coup de virées dans les beaux hôtels et de folles ballades en MG. Ils baisent sans se protéger car le sida n'est pas encore connu. Elle le trouve beau gars; elle s'amourache. Lui ne l'aime pas, mais un jour, elle lui annonce qu'elle est enceinte de lui. *Enceinte? Pas de moi, allons donc!* Pour lui, ce n'est qu'une copine sympa. Elle, rêve de mariage. Elle suggère même de convoler. «Pourquoi pas elle plutôt qu'une autre?», raisonne-t-il. Comme la nouvelle loi le permet, ils se marient civilement. Elle accouche d'un gars. La filie catine, s'occupe du foyer. Lui, la croise au lit entre ses semaines de soixante-dix heures à l'agence. Comme elle s'ennuie, elle retourne aux études. Et un jour, elle décide que Gagnon n'est plus intéressant... ou que le copain qui fait du gardiennage pour son bébé l'est davantage. Elle demande le divorce et part avec le fils que le publicitaire ne revoit jamais plus. Le couple a duré dix-huit mois. À la suite de quoi, Gagnon batifole de plus belle.

On dit de lui: «C'est un gars qui réussit bien.» Mais qu'est ce qu'une vie réussie? Justement, ce soir, à quarante-huit ans, la vie le questionne: *Ai-je réussi? Ai-je atteint la sagesse? Suis-je heureux?* Une mouche à feu brille dans la nuit comme une escarbille qui meurt. La méditation est finie. La personnalité de loup dominant reprend le dessus et Gagnon revient à sa soirée au Cercle de la Garnison. L'ensemble de la situation se détache lumineusement sur le ciel sombre. *C'est une proposition que je ne peux refuser, c'est vrai. Je concède donc le 11 % plus les quelques petits à-côtés exigés. Mais je vais établir une stratégie de rentabilité imparable. Je n'ai pas l'intention de voler mon client, ni de me laisser voler non plus. Il s'agit d'être assez intelligent pour obtenir son dû.*

Il se lève, traverse le hall d'une traite, monte l'escalier en colimaçon et se glisse silencieusement dans sa chambre. Il vide ses poches et enlève ses vêtements puis passe à la salle de bain mitoyenne. Il entend, dans l'autre chambre, sa compagne, Louise, qui se retourne dans son lit. *Effectivement, elle ne dort pas. Et elle veut que je comprenne bien que c'est moi qui l'ai empêchée de dormir.*

Louise porte une chemise de coton, de grosses chaussettes blanches, une liseuse à fleurs qui s'harmonise avec le papier peint de sa chambre. Cette pièce, c'est la sienne; elle l'a rêvée, l'a décorée. Lit à baldaquin, meubles de rotin, éclairage indirect, bougies, poteries de porcelaine et de grès dont plusieurs tournées par elle-même. Une fenêtre française est ouverte sur un balcon tarabiscoté à la Haussmann; des effluves de géraniums et de terre lui chatouillent les narines. Par ce décor, elle a voulu s'extraire de son environnement, de sa grise vie domestique. Dehors, la nuit exhale des relents de meurtre et mystère. Elle pose le dernier Chrystine Brouillet qu'elle tient à la main et tend l'oreille. Tout est tranquille. Elvira Madigan a cessé de tourner. Elle attrape la commande à distance de sa chaîne Bang & Olufsen qui, dans ce cadre romantique, détonne; elle appuie sur le bouton, le plateau résiste; elle appuie une nouvelle fois et Géza Anda amorçe le concerto pour piano numéro 21 de Mozart. Avec son doigté, Anda égrène les mesures qui ressuscitent en elle les images du film d'amour qui l'a tant touchée alors qu'elle avait treize ans. Elle ferme les yeux.

Elle avait treize ans; elle en aura quarante-cinq l'an prochain. Elle envisage cette date de la manière dont Gail Sheehy l'explique dans *Passages* qu'elle a lu avec éblouissement: « Comme les crustacés, nous devons nous débarrasser de notre carapace. » Elle a réalisé combien elle se sent à l'étroit dans sa vie caparaçonnée. Jusque-là, Louise a vécu confortablement grâce aux revenus de son mari, mais elle sent bien que le plancher sur lequel elle se tient risque de s'effondrer dans les mois qui viennent. Et elle n'a ni harnais de sécurité, ni filet: elle n'a pas fait carrière. *Laissée à mes seules ressources financières, je risque de devoir abandonner mon beau décor de courtisane...*, ironise-t-elle en elle-même. Ce n'est pas qu'elle est dépourvue de talents; ses deux cerveaux fonctionnent. Elle a fait des études en arts plastiques, crée quasi professionnellement de la céramique de petite série et, depuis une quinzaine d'années, elle fait de la tenue de livres pour Communimark. Mais l'idée qu'elle est tout de même une courtisane l'effleure de temps à autre. Et ça l'agace.

Louise est née à Arthabaska-Victoriaville, petite ville connue parce qu'elle a été le fief de Wilfrid Laurier, premier franco-

phone à occuper la fonction de premier ministre du Canada en 1896. Elle est née à quatre cents mètres de la maison de « l'homme à la parole d'argent ». Adolescente, elle a vécu quelques amourettes avec des garçons d'un ou deux ans plus vieux qu'elle, mais elle trouvait qu'ils manquaient de maturité. Elle, les aimait ; eux, semblaient aimer la peloter. Elvira Madigan... Il y a eu Sylvain le bricoleur de moteur ; il lui a assuré de belles promenades en bazou, mais il prononçait rarement un mot et elle devait toujours lui courir après pour vérifier qu'il existait encore. Après deux mois, Sylvain a cédé la place à Stéphane, un joueur de football qui avait des muscles magnifiques ; le souvenir qu'il lui en reste, c'est qu'il raffolait de la poutine. Finalement, en secondaire cinq, c'est avec Martin qu'elle a éprouvé ses premiers émois. « Il m'a embrassée ce soir et il m'a dit qu'il m'aimait », avait-elle savouré au moment de sombrer dans le sommeil ce soir-là. Hélas, Martin avait choisi l'école vétérinaire de Saint-Hyacinthe et oublié Louise qui languissait à Victoriaville.

À dix-sept ans, elle a commencé à étouffer dans son fief où la rumeur faisait et défaisait les réputations ; par le cinéma, elle s'était rendue compte que le boulevard des Bois-Francis imitait parfaitement la route d'approche de toutes les villes perdues de l'Amérique. Elle a alors décidé de parcourir le vaste monde qui, pour elle, commençait à Québec. Elle s'est inscrite au programme d'arts plastiques du Cégep de Sainte-Foy « parce que, avait-elle justifié devant ses parents, les enseignants sont des artistes connus qui nous aident à percer. » En réalité, tout ce qu'elle voulait, c'était fuir cette communauté où les conventions l'asphyxiaient et l'ennui la tuait. C'avait été la découverte de la liberté : les longues discussions philosophiques autour d'un café ou d'un verre de piquette, les party à la bière et à la marijuana, la chambre pleine jusqu'aux petites heures du matin, les manifestations contre l'augmentation des frais de scolarité ou pour la libéralisation de l'avortement, les *jams* dans le terrain vague près du cap.

Dès le premier trimestre, Louise s'était découvert des atomes crochus avec Alberto Herrera avec qui elle avait formé équipe pour une recherche. Elle demeurait alors en résidence et Alberto, chez ses parents. Fils d'un médecin antillais et d'une enseignante

québécoise, Alberto était grand et beau. Et tellement gentil. Rapidement, les deux avaient fini par tout faire ensemble, leurs travaux scolaires, leurs sorties, leurs emplettes et leurs explorations amoureuses. Alberto invitait régulièrement Louise à souper chez ses parents où elle entrevoyait un autre univers fait d'odeurs et de relations tribales. À Noël, Louise avait invité Alberto à passer quelques jours à Victoriaville; elle avait alors réalisé que ses parents voyaient d'un mauvais œil que leur fille s'acquine avec un Noir. Elle qui n'était déjà pas débordante de piété filiale, avait décidé ce jour-là de couper définitivement le cordon. Au deuxième trimestre, elle avait emménagé avec Alberto dans un quatre et demi qu'ils partageaient avec un autre garçon. Louise avait gagné son Alberto et elle en était fière, mais elle s'aperçut un jour que, comme ses propres parents, le docteur Herrera contestait cette amourette qui se prolongeait: il refusait qu'une fille d'ouvrier mette le grappin sur son fils. De toute manière, le beau mulâtre résistait rarement aux minauderies des filles qui lui tournaient autour et comme la cégépienne cherchait l'amour alors qu'Alberto ne voulait que baiser, en novembre de sa deuxième année, elle avait abandonné ses études et son *chum*.

Avec une amie, elle avait ensuite fait une virée de l'Amérique puis de l'Europe. Un rêve et un cauchemar. Le rêve, ç'avait été Amsterdam et ses *coffee shop* où le *pot* se transigeait ouvertement, Prague et ses châteaux mystérieux, Paris et le musée du Louvres, Rome et les fontaines de Tivoli et finalement, Athènes et son ouzo. Le cauchemar, ç'avait été les journées sans bouffer, la solitude, le harcèlement des machos. Avant de monter à bord du Boeing 747 nolisé qui devait la ramener au Québec, elle s'était fait longuement rôtir sur les plages caillouteuses de la Côte d'Azur avec un Britannique nommé John. Comme plusieurs filles libérées à l'époque, elle s'était imaginée agir en pionnière en suppliant John de lui faire un bébé; il y avait consenti deux jours avant de repartir pour Manchester, mais après neuf semaines de gestation, seule à l'hôpital de la Conception de Marseille, elle avait perdu le bébé, une réplique de l'histoire vécue par Michel Gagnon. Une époque donnée semble générer des drames similaires. Elle était revenue au Québec ne sachant plus si elle était épuisée du cœur ou du corps.

Pendant trois ou quatre ans, elle avait accepté maints petits boulots mal payés : caissière chez Provigo, préposée à l'Hôtel-Dieu de Québec, collaboratrice d'une designer d'intérieurs. À vingt-trois ans, dégourdie, racée, elle avait compris qu'une poitrine insolente aide à gagner sa vie. Elle avait obtenu un job de serveuse au Millionnaire, le grand restaurant-bar-discothèque de Sainte-Foy. Ce bar n'était pas un refuge pour étudiants ; c'était un lieu de rendez-vous pour les chercheurs du centre universitaire, pour les hauts fonctionnaires et pour les gens d'affaires intéressés par la chair fraîche. Le job lui convenait ; déçue par les garçons de son âge, elle était davantage touchée par les hommes d'âge mûr. Comme elle était intelligente, elle savait titiller les mâles ; jouer de l'œil, de l'éloge et de la poitrine générerait de copieux pourboires. Elle acceptait les compliments, puis, comme le faisaient plusieurs de ses camarades de travail, les invitations à souper parfois. En réalité, elle avait décidé d'explorer systématiquement le monde des hommes, en particulier celui des vieux de plus de quarante ans, vedettes du sport, touristes étrangers ou riches bourgeois.

L'année où le réacteur nucléaire de Tchernobyl irradiait 150 000 personnes et que le maire de Montréal Jean Drapeau abandonnait la politique municipale, Louise allait vers ses vingt-sept ans. Elle demeurait dans l'un de ces blocs tristounets, tous semblablement bon marché et mal entretenus, alignés le long de la rue Myrand. Un bon jeudi soir, le téléphone avait sonné ; c'était un appel de sa copine de travail, Nicole.

— Allo, Louise ! Comment ça va ?

— Le mieux possible. L'appart est à l'envers, je n'ai pas encore soupé et je travaille toute la fin de semaine.

— Que fais-tu de bon ce soir ?

— Rien de spécial, je sors du bain.

— Ça te dirait de passer une soirée en agréable compagnie ?

En réponse au sourire de Nicole qu'elle perçoit au bout de la ligne, Louise rétorque :

— C'est toi l'agréable compagnie ?

— Noon... Moi, je sors avec Gérard, un gars de Montréal, un ami de baise. Mais un ami à lui viendrait avec nous s'il y avait

quelqu'un, ou plutôt quelqu'une, pour l'accompagner. Et j'ai pensé à toi... Tu as aimé les fois précédentes... oui, hein?

— Whaa!

Silence. Ses neurones accélèrent. Merde, qu'est-ce que je fais? D'accord pour les expériences nouvelles, mais j'haïs les épais, les petits vieux qui jouent aux jeunes, les faux riches. Quand j'accepte un de ces rendez-vous aveugles, je risque aussi de tomber sur un citron. À ce moment-là, est-ce moi qui épice ma vie ou l'autre qui joue le presse-citron?

— Qu'est-ce qu'il y a? Tu ne dis rien... intervient Nicole.

— Tu connais cet ami?

— Non, mais Gérard est un gars correct; son ami doit l'être.

Allez, embarque!

— O.K. Je prends.

— Je te rappelle...

Dix minutes plus tard, le téléphone sonne à nouveau.

— C'est Nicole. C'est arrangé. On se rencontre vers 23 h au bar Le Saint-Laurent du Château. Gérard et son ami vont nous rejoindre là. Il s'appelle Bernard. Gérard et Bernard, ça fait deux lascars...

— O.K., je serai prête. Tu passes me prendre?

— Je passe te prendre vers 10 h 30.

Louise passe un pantalon et un chemisier noirs, se peint de noir les yeux et les lèvres. Au coup de klaxon, elle attrape un petit sac noir et un veston rouge qu'elle se jette sur les épaules sans enfiler les manches.

Les deux filles roulent vers le Vieux-Québec. Nicole roucoule, rit, mais comme à chaque *blind date*, Louise est tendue. Elles garent la vieille Tercel à l'hôtel de ville puis marchent jusqu'au Château. La soirée est fraîche et les feuilles rouillent. Le majordome porte la main à sa visière et leur ouvre la porte avec un large sourire. Elles avancent lentement au milieu du tapis d'Iran aux riches arabesques, dépassent les immenses potiches dans lesquelles trempent des branches de jacaranda. Elles franchissent la porte du bar; la salle est emplie d'un brouhaha feutré et est occupée aux deux tiers par des duos. Un subtil parfum de cuir court dans l'air. La lumière rosée de la Terrasse Dufferin filtre par les fenêtres de la rotonde. Les filles font signe au

garçon : « Près des fenêtres ». Elles prennent place et commandent aussitôt.

— Pour moi, ce sera un grand café au lait, dit Louise.

Le serveur écarquille les yeux.

— Pour moi...

Nicole hésite, elle aime les boissons que l'on sirote longtemps ; elle a lu dans une de ses revues de filles qu'une boisson à la mode à New York s'appelle *Sex on the Snow*.

— ...un *Sex on the snow*, dit-elle nonchalamment. Et alors ? Tu as besoin de caféine. Tu es fatiguée ?

— Je ne suis pas en pleine forme. Toi, tu as l'air en forme.

Elles sont distraites par un groupe de cinq Asiatiques qui prennent place à la table voisine. Japonais ? Vietnamiens ? Chinois ? *Comment fait-on pour les différencier*, se demande Louise. *J'ai remarqué au kiosque à journaux que l'on propose trois éditions de l'album-souvenir de Québec : française, anglaise et... japonaise. Signe des temps !* Deux d'entre eux se relèvent aussitôt pour prendre des clichés du fleuve et de Lévis enguirlandée de lumignons.

— ...Oui, toi, tu as l'air en forme, mais moi, j'ai l'impression de rancir.

— Allons donc, dit Nicole, la vie est belle. Tu gagnes bien ta vie comme serveuse. J'aimerais bien avoir ton job : au vestiaire, je fais peut-être le tiers de ton salaire si j'inclus mes pourboires... On est des filles libres comme l'air, on est autonome, on vit comme on a envie de vivre et...

— Voilà, mesdames, dit le garçon en déposant les boissons.

Louise regarde Nicole qui joue avec le petit parapluie de sa boisson tout en babillant. *Elle a l'âge que j'avais quand je suis rentrée d'Europe, pense-t-elle. Bien jeune ! Elle pense qu'elle est libre parce qu'elle glisse sur une glace fine. À dix-neuf ans, elle pense que la grande vie, c'est batifoler. Mais après huit ans de foire, moi je sais que c'est une petite vie...*

— ...Évidemment, continue Nicole. Par contre, j'aime bien avoir entre les jambes un beau gars, un homme fort... Et s'il était riche, je serais même d'accord pour le marier.

Elle l'a peut-être entre les jambes à un moment où elle en a envie, réfléchit Louise, mais elle l'a peut-être dans les jambes plus souvent qu'elle veut bien l'admettre.

— Et toi? questionne Nicole, ce qui ramène Louise à son café.

— Moi quoi? demande-t-elle en portant la tasse à ses lèvres.

— Voyons! Où étais-tu rendue? Est-ce... Oups! chuchote-t-elle en remontant sa poitrine de son avant-bras et replaçant ses cheveux de deux ou trois petites tapes, nos compères arrivent.

Louise ne se retourne pas. Les deux hommes parviennent à leur table.

— Bonjour, Nicole, bonjour, Louise, dit Gérard avec son sourire de représentant de commerce. Voici Bernard.

Début de la trentaine, sourcils touffus, lèvres charnues, Bernard porte le complet foncé du jeune cadre entreprenant, sauf... *Cette cravate barrée violet carmin sur une chemise rose: magnifique! Pas - laid - du - tout*, pense Louise. Bernard la regarde droit dans les yeux avec un sourire en coin. *Wow, les yeux!* Bernard lui tend la main, elle lui tend la joue.

— Oh! Oh! fait Gérard en apercevant les verres, vous avez commencé sans nous.

Par derrière, il se penche sur l'épaule de Nicole.

— Écoutez les filles, au lieu de boire un *drink* ici, pourquoi ne montons-nous pas à ma chambre. Je commanderais du champagne dans un grand sceau plein de glaçons. Et nous aurions la paix pour deviser, ajoute-t-il avec un accent affecté.

Bernard qui attend debout, jette un regard flottant sur la salle.

— Pourquoi pas, dit Nicole en jetant un œil coquin vers Louise.

Le quatuor se dirige vers les ascenseurs en cabriolant. Les gars laissent passer les filles devant. Gérard appuie sur la flèche « Haut ». Et les quatre s'envolent vers le septième... ciel.

Le mercredi suivant, Nicole et Louise se rejoignent au kiosque à journaux de Place Sainte-Foy. Elles écrèment les magazines d'actualité. *Cosmopolitan* titre: « 7 New Pulse Pounding Positions ». Nicole achète *Cosmopolitan* et Louise, *Châtelaine*. Elles évaluent un moment les options alimentaires puis s'entendent pour un repas

léger à l'aire de restaurapide où elles choisissent toutes deux un sandwich à la salade de poulet. Les tables sont minuscules et éparpillées au milieu de la place. Elles parlent à voix basse.

— Et alors? demande Nicole en déposant sa bouteille de jus d'orange qui tinte contre le marbre.

— Alors...?

— Fais-moi pas marcher: comment t'as aimé ton jeudi?

— Alors... j'ai passé une belle soirée ou plutôt, une nuit pas pire. Pendant que ton taureau s'est repris je ne sais combien de fois pour te ramoner, Bernard a été très gentil. C'est comme si nous étions seuls.

— Merde! Vous n'avez pas baisé?

— Bien sûr que si. Mais c'était mieux que baiser.

— Ça veut dire quoi, ça?

— Bien, Bernard n'a pas juste pensé à éjaculer; il s'est occupé de moi. Y'a pas beaucoup d'hommes qui en sont capables, j'ai souvent l'impression d'être de la chair à pâté pour eux.

— Mon dieu! Qu'est-ce qu'il a de si extraordinaire, ce Bernard?

— Il n'est pas extraordinaire, c'est un gars gentil, c'est tout.

— Oui? Et c'est quoi un gars gentil quand on est au lit? Pour moi, un gars gentil comme tu dis, c'est un gars qui bande suffisamment longtemps et qui n'insiste pas chaque fois sur les pipes extrêmes. À part ça... Alors, c'est quoi un gars gentil pour toi? J'aimerais bien savoir.

— C'est un gars qui s'intéresse à moi, qui se préoccupe de ce qui me plaît. Bernard et moi avons parlé pendant une heure de notre passé pendant qu'il me dessinait des arabesques sur la joue, les bras, le ventre. Parlé de nous, de notre vie avant de passer aux caresses sexuelles...

— Ah! Un homme peut parler de lui!? Sais-tu l'impression que j'ai? Que c'est pas un homme que tu avais dans ton lit...

— Mais oui, c'est un homme: quand moi, j'ai commencé à lui faire des caresses sexuelles, il a répondu. On a ri quand j'ai sorti mes condoms au sirop d'érable; on s'est amusés à les goûter puis à lui en enfiler un. Ça a été une relation, Nicole. Une

re-la-tion, tu vois la différence ? C'est *toute* la différence. Pour la première fois de ma vie, j'ai ressenti quelque chose comme une boule de feu qui a zigzagué du sexe aux orteils, aux cheveux...

— Le coup de foudre, alors ?

— Non. Mais j'ai l'impression de vivre quelque chose de différent, vraiment différent.

— Ne serais-tu pas en train de tomber en amour, ma belle Louise ?

— Non. Les hommes avec qui j'ai couché jusqu'ici semblaient gentils, mais justement, j'ai toujours l'impression qu'ils font semblant d'être gentils, qu'une seule chose les intéresse : jouir au plus vite...

— Les hommes sont les hommes.

— Peut-être. Mais il y en a au moins un qui semble plus proche de la personne humaine que de la bête. Avec Bernard, je te le redis, ça a été différent. J'admets que j'ai perdu la tête un moment.

— Tu me fais peur, dit Nicole. J'ai l'impression d'être en train de perdre une amie.

Louise a revu Bernard une deuxième fois moins de dix jours plus tard. Pour vérifier sa première perception. Ça a été pire que la première fois, ou mieux, dépendant du point de vue. En ce sens que le trouble a été plus grand encore au point où elle s'est elle-même demandée : « Est-ce que je suis en train de tomber en amour ? »

La troisième fois, Bernard l'amène dans un couette & café de Baie-du-Febvre sur le lac Saint-Pierre. On leur attribue une grande chambre à l'étage qui donne sur un petit jardin que domine une tonnelle embroussaillée de clématites. Une fois la porte de la chambre refermée, Bernard sort un petit joueur de cassettes, de l'huile de bain à l'algue marine, une bouteille de... Veuve Clicquot. Ils rient. Bernard appuie sur *Play* : du jazz, lan-guide, saxophone ténor.

— T'es fou, Bernard.

— Oui. Un peu, beaucoup, passionnément... On se met à l'aise ?

Il enlève son pantalon, ses chaussettes, déboutonne sa chemise. Elle lance ses escarpins rouges, laisse tomber sa jupe de lin, écarte la jambe pour retirer ses bas résille. Bernard aperçoit la culotte de dentelle d'où dépassent quelques poils. Il sort de son sac deux coupes, détortille le plomb de la Veuve, joue des pouces sur le bouchon, le retient fermement. Un petit pop se fait entendre ; un effluve ondule puis la délicate boisson dégouline dans les verres.

— Santé ! Prosit ! Salud ! dit Bernard en levant son verre.

— Et polyglotte avec ça ?

— J'ai repassé mon petit livre *Expressions de voyage en 26 langues*.

Ils rient. Ils trempent les lèvres dans le nectar doré ; leurs papilles gigotent et leurs langues s'agitent. Bernard pose la bouteille sur la table de nuit. Il s'étend sur le grand lit en s'appuyant sur un coude. Louise le rejoint. Ils trinquent. Bernard pense à l'affiche de Villemot qu'il a vue en France : « Quand les parents boivent, les enfants trinquent. » ; il trouve ça créatif, ce double sens. Il emplît les verres à nouveau. Ils échangent quelques paroles, quelques baisers fripons, là et ici. Ils rient. Bernard verse le dernier doigt dans le verre de Louise puis dépose son verre. Il se raconte en traçant des dessins sur la cuisse blanche de Louise, puis à l'intérieur de la cuisse blanche de Louise... Il effleure du dos des doigts le bombé de la culotte de dentelle... Ils basculent et caracolent.

Cette nuit-là, Louise reste éveillée un bon moment. Par la fenêtre entrouverte, elle entend les cris d'un vol d'outardes. *Suis-je encore une oie blanche ?* En tripotant sa chaînette d'or, elle regarde Bernard dormir. *Maintenant, se dit-elle, je sais. Est-ce que je l'aime ? Je ne sais pas, mais je sais que je ferais des enfants avec cet homme-là. Il est beau, fort, intelligent, une femme peut-elle désirer quelque chose de plus ? Oui ! Être aimée, mais ça...*

Au réveil, Bernard, charmeur comme il sait si bien l'être, l'entoure délicatement de ses bras. Il joue de sa voix de baryton.

— Je t'aime bien, Louise.

Une larme trace un petit serpent humide sur la joue de Louise qui a rosi. Elle attrape les mains de Bernard et les serre

à s'en défaire les jointures. Elle ne dit rien. Ils ne font rien pendant un long moment.

Ils prennent la direction de Québec par la nationale 132. À la jonction avec la route 161 à Nicolet, le chauffeur hésite : il pourrait regagner la Vieille capitale par la rive nord ce qui lui permettrait de faire un arrêt à Trois-Rivières qui est en train de perdre sa réputation de ville ennuyeuse au profit de celle de « capitale mondiale de la poésie ». Finalement, il abandonne l'idée et bifurque vers l'autoroute 20 qu'ils parcourent comme des touristes, roulant lentement, admirant le paysage qui se déroule devant leurs yeux et vibrant à ceux que leur ramène le souvenir. Voitures et camions les doublent. Depuis un bon moment, un silence paisible et solennel s'est installé entre eux.

— Louise, dit soudain Bernard à voix basse.

— Oui.

— Je ne m'appelle pas Bernard.

— Qu'est-ce que tu dis ?

— Je ne m'appelle pas Bernard. Je m'appelle Michel. Pause. Michel Gagnon.

Une crispation laboure l'estomac de Louise.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? Tu n'es pas qui tu m'as dit être ?

— Bien sûr que si, je suis moi ; seul le prénom Bernard n'est pas celui sous lequel je suis connu.

— Comment ça connu ?

— Je t'explique. J'ai toujours butiné, adoptant avec les femmes le rôle d'un *nobody* car j'ai peur que les femmes s'intéressent à moi pour mon métier, mon argent, ou ma notoriété.

— C'est quoi ça, ta notoriété ? T'es un acteur connu ?

— Non, non. Je suis un homme d'affaires. Mais je suis relativement connu à Québec, du moins dans un certain milieu. Lors de mes rendez-vous galants, je reste toujours vague sur ma...

Distrait, il a dévié et frôlé un dix-huit roues qui ahane à le dépasser ; il rectifie sa trajectoire et continue sur le même ton posé.

— ...Vague sur ma vie professionnelle et je me présente toujours sous le nom de Bernard qui est aussi un des prénoms inscrits sur mon acte de naissance.

— Mais pourquoi m'as-tu menti ?

— Je ne t'ai pas menti, Louise, depuis peut-être six ou sept ans, tu es la seule femme à qui je révèle ma complète identité dès les premières rencontres. C'est la troisième fois que l'on se voit...

Un long silence.

— Je t'aime beaucoup, Louise, dit-il en lui attrapant une main qui résiste un tantinet.

Silence. Louise évalue la sincérité de cet homme qui commence une relation sur une cachotterie. *Il est touchant avec cet œil penaud.*

— Je t'aime aussi, Ber... Michel, dit Louise, en lui posant un baiser sur la joue.

Gagnon reconduit Louise chez elle rue Myrand. Devant l'immeuble, l'arrêt s'étire ; ils parlent. Le moment vient où il faut bien se quitter. Ils s'embrassent. Louise attrape son sac de voyage sur la banquette arrière, ouvre la portière. Elle s'arrête sec en glissant sa main sur son majeur.

— On fait un échange ? Ta chevalière contre mon anneau.

Pour Louise, c'est le signe d'un premier engagement ; pour Gagnon, c'est une coquetterie qui fait plaisir aux filles. Sans rien dire, il lui tend sa bague au blason de Laval. Louise lui remet son anneau d'émail cloisonné. Gagnon enfile celui-ci dans son auriculaire ; Louise enfile la chevalière dans sa chaînette d'or. Ils s'embrassent. Peut-être plus amoureusement que passionnément.

— Salut, dit Louise.

Elle quitte d'un pas énergique. La rue Myrand lui paraît très belle, les façades moins beiges, les pissenlits plus vifs.

Pendant les mois qui suivent, ils se voient régulièrement. En décembre, Louise prend une grande décision, celle de changer

de vie. « Finies les folies ! », décrète-t-elle. Elle ne veut plus être une fille de bar, vivre cette vie de célibataire volage. *Je prétends être libre, a-t-elle réalisé, mais plus souvent qu'autrement, je suis seule. Quand je ne le suis pas, je me sens obligée d'être gentille avec des gars plates pour qui je ne suis qu'une Barbie.* Elle fait un bilan... de son avenir. *J'ai du talent en arts plastiques; j'obtenais des bonnes notes au cégep et j'aime manier la glaise et le feu. Je vais me joindre aux artistes des ateliers de poterie du Centre d'art la Maison Blanchette. Bon, d'accord, il faut que je gagne ma vie, mais il faut aussi que je quitte ce milieu pourri des bars. C'est pas quand les seins me tomberont que je pourrai me trouver une nouvelle source de revenus. Je retourne à l'école.*

Elle s'est inscrite au nouveau programme de comptabilité informatisée à l'École de bureautique de Québec où elle a facilement obtenu son diplôme. Gagnon a compris que cette femme déterminée est devenue une professionnelle compétente; il lui taille un emploi généreusement rémunéré pour assurer la tenue de livres de Communimark sous la responsabilité de son contrôleur, Claude Marinier.

— Tu travailles une demi-journée par jour, le matin ou l'après-midi, comme tu veux. Tu pourras ainsi continuer de faire ta poterie et ta peinture à la Maison Blanchette.

Louise est aussi une travailleuse méticuleuse; Gagnon sait qu'avec elle, rien d'inexact ne passera dans sa comptabilité. Placée au cœur de son entreprise, elle sera une alliée précieuse.

L'année suivante, Louise ressent des sensations inhabituelles aux seins. Elle décide de faire un test d'urine qui détecte l'hormone « bêta quelque chose » : elle est enceinte. Elle l'annonce à Gagnon avec un petit air coquin.

— « Je vais te dire un grand secret : le temps c'est toi. » Tu as déjà lu les poèmes qu'Aragon a écrits à son Elsa ?

— Aragon... ?

— Aragon, le poète.

— Tu sais, moi et la poésie...

— D'accord.

Elle l'enserme de ses deux bras en le fouillant jusqu'au fond des yeux.

— Michel, tu es père d'un enfant ! exulte-t-elle.

— J'ai un fils, moi? Ah! Tu veux dire...?
— Ouiii!

Louise est heureuse. Elle désirait intensément un bébé... qui serait comme la preuve de leur amour. *Il ressemblera à Michel*, s'était-elle convaincue. Gagnon, lui, considère que tout ça est affaire de femme. *Les femmes, c'est pour l'introspection, la compassion, la vie; les hommes, c'est pour la vie publique, le fric, la bagarre.* Néanmoins, évaluant la situation globale, il arrive à la même conclusion pratique que pour son premier mariage: « Louise est une fille correcte. Faut bien que je me case à un moment donné... Pourquoi pas avec elle? » En homme d'affaires avisé, il connaît maintenant les risques financiers du mariage et du divorce; il en discute avec Louise. Ils se marient civilement avec un contrat précautionneux. Au troisième mois de grossesse, ils emménagent dans un cottage de la rue Montmorency, dans le beau quartier Saint-Sacrement.

Nicolas naît. Gagnon est content, mais porte peu d'intérêt au bébé. « Avant trois ans, un bébé, c'est qu'un chiâleux et un merdeux », répète-t-il à ses amis. C'est la première déception de Louise; elle l'imaginait en père exemplaire et elle réalise que ses seules passions sont ses affaires, ses états financiers, son compte en banque. Ayant coupé les ponts avec sa famille, la mère se retrouve seule à porter la charge familiale. Elle s'en plaint à son compagnon qui, devant ses requêtes répétées, se défend.

— Je suis d'accord pour avoir des enfants, mais pas question de me changer en homme rose; j'ai des affaires à mener. Si c'est moi qui ai la responsabilité de faire entrer l'argent, j'ai besoin de mon temps. De tout mon temps. Si tu as besoin d'aide, tu engages des nounous, des gardiennes, une femme de ménage. Ou tu demandes à tes amies.

À peine un an plus tard, Louise est enceinte à nouveau et met au monde Anne-Sophie. Cette fille, Gagnon l'a voulue. « Je tiens à avoir un couple », répétait-il à Louise qui y a consenti, mais elle sait maintenant que, comme une mère traditionnelle — *Comme les mères de Victoriaville!* admet-elle, désenchantée —

elle élèvera seule leurs enfants. Gagnon étant continuellement au bureau de Montréal ou en voyages d'affaires ailleurs, elle se considère chanceuse qu'il ait été présent lors du dernier accouchement dans l'eau chaude et salée selon la technique prônée par le docteur Michel Odent. Autrement, elle est déçue car elle a l'amère impression que c'est elle seule qui tient le fort.

Gagnon est lui-même désillusionné par la tournure des événements. Il croyait avoir rencontré une femme de passion et il s'aperçoit que, depuis la venue des enfants, la mère en Louise a cannibalisé l'amante, leurs rapports charnels s'espacant graduellement. Le publicitaire n'a pas encore saisi cette différence fondamentale entre les genres : pour lui, le sexe sert à sceller la relation, une bonne baise étant suffisante pour effacer tout dissentiment, alors que pour Louise, l'harmonie des sentiments est un préalable nécessaire pour favoriser l'expression sexuelle, et cette harmonie manque. Bref, leur couple chancelle.

Louise tente tant bien que mal de garder un pied dans le monde professionnel en accomplissant sa tâche de comptable à temps partiel chez Communimark. Minutieuse jusqu'au scrupule, elle est appréciée par Gagnon et Marinier pour ce trait de personnalité : elle ne lâche pas tant qu'elle ne sait pas où est passé chaque sou. Elle organise finalement la maisonnée de telle sorte qu'elle puisse au moins disposer de temps pour créer, sa façon de se ressourcer : deux ou trois demi-journées par semaine, elle rejoint ses amis artistes de la Maison Blanchette. Parmi une vingtaine de femmes, un seul homme, Daniel Bernier, fait partie du groupe. *C'est ça, ironise Louise en elle-même, les femmes se consacrent aux choses triviales de la vie comme l'éducation des enfants, les arts ou la religion ; les hommes, se préoccupent de sujets vitaux comme la politique, le sport et la bière.* Pratiquement tous les artistes de la Maison comptent participer à l'exposition annuelle Découvr'Art. Louise y exposera quelques tableaux à l'acrylique, mais surtout, ses grosses porcelaines moulées et décorées à l'or dix-huit carats. *Oui, de l'or ! J'en ferai étalage ! Après tout, je suis la compagne d'un important homme d'affaires qui aime ça en imposer...*

Au fil des années, Louise réussit à trouver un certain équilibre de vie sur le mode du compagnonnage, mais avec des hauts et des bas et la mi-quarantaine la questionne. *Peut-on, se demande-*

t-elle ces derniers temps, *vivre indéfiniment sans amour ? Un homme qui puisse aimer mieux que Michel Gagnon, ça existe-t-il ? Est-ce qu'il y a de bonnes raisons pour priver deux adolescents d'un foyer stable ? Ça fait maintenant dix-sept ans que je suis Louise Tremblay, mère, femme-à-la-maison et prisonnière de mon choix : la liberté est liée à l'épaisseur du porte-monnaie et le mien n'est bourré que si Michel le veut bien ; rompre, ça serait aussi poser le pied sur la pente de la pauvreté...* Elle tente de se raisonner, de jouer sagement son rôle social, mais depuis son adolescence qu'elle rue dans les brancards, saura-t-elle résister à l'appel du large ?

Louise entend Gagnon qui traverse d'une traite le hall, monte l'escalier en colimaçon et se glisse dans sa chambre. Qui vide ses poches sur le valet de palissandre. En imagination, elle le voit faire qui laisse choir par terre, pantalon et chemise.

— Salut ! fait-elle en élevant la voix.

— Salut !, répond-il en se caressant un instant la paume de la main. Il hésite et ajoute : « C'est doux dehors ».

Il entend Louise qui se retourne dans son lit. Il enlève ses sous-vêtements puis passe à la salle de bain mitoyenne.

— Oui, c'est bientôt les vacances, rétorque Louise. Tu ne le sais peut-être pas, mais les enfants sont en période d'examen depuis deux semaines et tu ne les as pas davantage vus que quand ils étaient à l'école à temps plein...

Il met le nez dans la porte de la chambre.

— Eux sont en semi-vacances ; moi, je dois travailler... J'ai de gros problèmes avec HotDog King. Mais ça devrait se tasser d'ici peu et je serai un peu plus disponible.

— Oui, je sais... Ça fait quinze ans que je t'entends dire ça. Les enfants se sont plaints aujourd'hui qu'ils n'avaient pas de père. À dix-sept ans, Nicolas a besoin d'un père...

Une goulée d'écœurement lui monte à la gorge : *Au lieu d'avoir une épouse qui me supporte, j'ai une femme qui me fait chier. Se sentant coincé, il passe à l'attaque.*

— Ça ne paraît pas : quand je suis là, c'est une tombe. S'il bouge, c'est pour me faire chier. Puis tu vas te plaindre que tu n'as pas de mari, je suppose...

— C'est un fait, mais je ne m'en plains pas. Je m'arrange. Mais s'il n'y avait pas les enfants, je ne jouerais pas le rôle de mère au foyer si béatement.

— Qu'est-ce qu'il te manque? Tu as une belle maison, tout l'argent que tu veux, tu fais tes bricoles artistiques. Ta comptabilité, c'est un hobby que tu fais parce que tu aimes ça... Que désires-tu de plus?

Louise se sent piquée au vif. Pour lui, mes activités sont insignifiantes. Quel mépris! Elle réplique.

— J'aurai quarante-cinq ans bientôt. J'ai le feeling que c'est un tournant de ma vie. Je n'ai pas l'intention de l'aborder en me laissant aller. Tu es devenu un inconnu pour moi: tu n'as jamais le temps de me parler, on ne peut jamais rien faire ensemble... Qu'est-ce que je suis pour toi?

Gagnon sent l'émotion dans la voix de Louise. *Elle va brailler*, se dit-il. Il ne peut pas souffrir de voir une femme pleurer; il retraite, adoucit le ton.

— Ce que je suis pour toi? Tu es ma femme et je t'aime, fait-il en tournant en rond comme un grizzli en cage.

— Ça ne paraît pas tellement. C'est quoi, pour toi, aimer? Quand est-ce la dernière fois que tu m'as dit que tu m'aimais?

— Je te le dis tous les jours: pour moi, tu es ma femme, celle que j'ai choisie...

— Tu rêves peut-être de me le dire; moi, il y a bien longtemps que je ne l'ai pas entendu. Toi qui es un communicateur, as-tu jamais pensé vérifier si le message se rendait: peut-être que tes beaux compliments restent dans ta tête? Et puis, je te ferai remarquer que tu ne m'as pas choisie; c'est moi qui t'ai choisi. Je te voulais, je t'ai eu, belle naïve! Quand je t'ai rencontré, l'amour ne t'intéressait pas. Tu étais tout à ton marketing et à la baise. Il a fallu que j'invente des stratagèmes pour te retenir, que je me tape le secrétariat de tes comités, que je te seconde comme président de la Chambre, que je sois ta coordonnatrice... bref que je joue la *groupie*, que je te t'admire, que je te flatte, que je te popote des petits plats. Niaiseuse que j'étais!

— Moi, je t'aime, reprend Gagnon. Quand tu me fais la gueule, je ne tourne plus rond...

— C'est normal que tu ne tournes pas rond : tu te sens coupable. Avec raison, d'ailleurs. Tu voudrais en plus que je te lance des fleurs pour être le génie de la publicité que tu veux être, que j'approuve ton absence perpétuelle, et peut-être en plus que je t'indique quelle amante prendre. Je t'aime, mais pas à ce point-là. Je ne suis pas ta mère !

— Je t'aime, répète Gagnon. À ma façon, mais je t'aime. Seulement à penser que nous formons un couple me donne du cœur à l'ouvrage, me rend les journées plus légères. Je pense à toi dix fois par jour...

— Tu ne m'aimes pas ; tu aimes être aimé. C'est différent. Tu répètes que tu m'aimes... Ce que tu aimes, c'est une femme qui t'attend, qui élève tes enfants, qui tient ta maison. Point. Ça, ça s'appelle une gouvernante. Une épouse, reprend-elle du même souffle, c'est une amie, une amante, une confidente. Ce n'est pas moi qui joue ces rôles-là pour toi. Quelle femme les joue, j'aime mieux ne pas le savoir...

— Qu'est-ce que tu voudrais ? Que je te fasse la cour au triple de celle que tu me la fais toi-même ? Que je t'envoie des lettres passionnées, que je te fasse livrer des douzaines de roses, que je t'enlève sur mon cheval blanc ? Ce job-là est fait, lance-t-il rageusement en tournant les talons.

— Ne sois pas si sûr de ça, lance-t-elle en élevant la voix. Moi, j'ai encore envie de compliments, d'une peau douce, de caresses, d'un pénis tendre au cœur de moi...

Son regard se mouille peu à peu, mais elle ne voudrait jamais le laisser voir. Elle crie presque :

— Oui, j'ai envie de surprises, de romance. J'ai envie de me sentir vivre, de profiter de la vie, de découvrir des choses avec une personne que j'aime...

— Et c'est qui cette personne que tu aimes, finalement ? l'interrompt Gagnon qui est revenu dans l'embrasement.

— Je ne sais pas, je ne sais plus, lance Louise en éteignant sa veilleuse pour cacher ses larmes.

— Maudit de maudit !, ronchonne Gagnon. Il rabat la porte qui fait trembler les murs. Moi qui pensais que j'avais eu mon quota de problèmes pour aujourd'hui.

À 7h 30 le lendemain matin de cet échange emporté, Gagnon est debout devant les baies vitrées de son bureau de la rue Claire-Fontaine. C'est une grande pièce à l'angle de l'édifice, lambrissée de chêne, meublée de deux espaces en contraste: le bureau proprement dit et le coin salon. Son pupitre est une table de réfectoire du xvii^e siècle, son fauteuil est un bizarre Normand Couture — il adore les designers québécois. Le coin salon s'articule autour de cinq fauteuils de cuir qui forment un cercle autour d'une table à café de verre et inox. Une carafe et six verres trônent au milieu d'un plateau d'inox. Deux grands tableaux garnissent un des murs: un Lemieux longiligne et froid, un Dumas pétant de couleurs. Sur un autre, une étagère de bois travaillé de près d'un mètre de côté est accrochée comme un tableau; elle est divisée en une centaine de cases de grosseurs inégales dont plus ou moins la moitié est occupée par des figurines.

Gagnon tient un gobelet de café Van Houtte à la main; l'expresso sera pressé plus tard par son adjointe, Madeleine. Il est pensif. Il voit d'un regard flou le Grand Théâtre, la circulation qui s'alourdit sur le boulevard René-Lévesque et les Laurentides au loin. Il a les yeux pochés; il a passé une partie de la nuit à virer de bord et de l'autre dans son lit. Il estime que Louise est une enfant gâtée, qu'elle est injuste, qu'elle s'est librement construite son propre univers... avec son argent à lui. *Les maudites Québécoises! Indépendantes. Frondeuses.*

Il prend place derrière sa table de chêne et s'attaque à ses journaux. Il met trois-quarts d'heure à reprendre son retard en s'attardant surtout aux nouvelles de la section Économie. Il apprend ainsi, avec *Le Jour* du 22, que le Fonds du Canada pour les magazines accorde une subvention d'un demi-million à Quebecor pour *7 Jours* et coupe sa subvention de 30 000\$ au périodique de gauche *Recto-Verso*; dans *La Presse* du 23, que le Québec a signé un pacte de l'énergie avec la Nouvelle-Angleterre alors que les tarifs domestiques augmenteront et que les Fromages Québesko sont en train de faire une percée dans l'Ouest; dans *Les Affaires* du 23, que le ministre Jean-Noël Ledoux lance une nouvelle campagne d'achat chez-nous. Et ainsi de suite pour toute une série de nouvelles autant politiques qu'économiques.

Les journaux, c'est sa CIA à lui ; c'est là qu'il puise les renseignements qui lui permettent de planifier son harponnage de clients. L'agence est outillée d'une autre source d'information : des Mac meublent tous les postes de travail, chacun s'en servant à son usage, principalement pour accéder à des banques de données spécialisées et à l'intranet de Communimark. Ce sont les employés eux-mêmes qui inscrivent le temps passé sur chaque projet dans un logiciel appelé Argentempo. Incongruité : Gagnon est technophobe. Il a bien un PowerBook 17 pouces sur son bureau, mais sauf pour le courriel, son écran est le plus souvent en veilleuse ; il exige même que ses collaborateurs lui transforment toute information en format imprimé. « C'est plus concret et j'aime l'odeur du papier », se défend-il contre les pressions de ses propres cadres. Il est vrai qu'un cellulaire est fixé au tableau de bord de son auto, mais la pagette qui est attachée à sa ceinture ne sert qu'à recevoir les appels urgents et le numéro n'est connu que de Madeleine.

Vers 9 h, Gagnon fait sa tournée des départements. Il aime fureter, sentir ce qui se passe dans sa boîte, se rendre accessible, féliciter les performants, stimuler les vacillants. Il a alors l'impression d'être à la fois leur coéquipier et leur chef. Il passe d'abord dans le département des médias où une demi-douzaine d'employés est rivée à leur écran pour compiler les coûts de diffusion des messages. *Quel job plate*, pense Gagnon. *C'est bizarre, cette équipe est presque toujours constituée de femmes. Elles accomplissent ces tâches fastidieuses avec une précision indéfectible. Je ne me fierais pas à un homme pour ça : j'ai l'impression qu'il me botcheraît le travail...* La porte de bureau marquée Directeur médias est entrouverte ; un jeune homme est penché sur son clavier.

— Salut, Jonathan, lance-t-il au passage.

Il traverse ensuite le secteur des administrateurs de budgets, fait un court arrêt chez son vice-président finances, Claude Marinier. L'homme est le prototype du comptable au masque flegmatique qui se cache derrière des verres épais ; il passe ses émotions dans une gorgée de Pepsi ou une rare bouffée de tabac. Pour le moment, la pipe est posée, froide, dans un cendrier de cuivre fait d'un cul d'obus. *Vieux jeu ! Ce maudit Claude...*

— Bonjour, Claude. Je peux te déranger deux minutes? Je voudrais ton avis: que penses-tu de ça, si on engageait un pro pour le développement des affaires?

De l'autre côté du mur vitré, Gagnon aperçoit Louise qui est penchée sur une pile de feuilles d'imprimantes de cinq centimètres d'épaisseur. Elle y farfouille d'un pouce ganté de caoutchouc, creuse plus loin, revient en arrière, va à son écran d'ordinateur, retourne à ses feuilles... Le blouson de peau qu'ils ont acheté ensemble dans le quartier Petit-Champlain est posé sur le dossier de sa chaise à roulettes.

— Un pro? demande Claude avec une moue. Ouais! fait-il en inclinant la tête, ça coûte un bras. Quelqu'un d'expérience, ça va chercher dans les 100 000 \$ à 120 000 \$. Et avec le danger de perdre le budget HotDog King, je trouve risqué d'ajouter un cadre sur la liste de paye.

— Je pense qu'on va garder HotDog King, Claude. On va peut-être perdre quelques plumes, mais on va le garder. J'ai soupé avec Vallerand et Briggs...

— Je sais. RB m'en a glissé un mot. Bon, disons qu'on va le garder. Mais un pro d'expérience, ça ne se trouve pas au coin de la rue.

— Ça, c'est sûr, mais j'ai quelqu'un en vue. On s'en reparle, dit Gagnon en se levant.

Il se dirige vers le secteur création qu'il affectionne. « La création, c'est l'aspect le plus curieux de la publicité, explique-t-il souvent à des visiteurs. Alors que le public imagine que c'est ça faire de la publicité, à peine 5 % de mon personnel est rattaché au secteur création. »

— Salut, Maxime. Salut, Audrey.

Maxime Lipsick est directeur artistique et Audrey est rédactrice-conceptrice. Il s'arrête.

— Sur quoi travaillez-vous?

— Sur la promo Gerlier. Ils lancent une nouvelle eau de senteur appelée « Charme chien ».

— Qui sont les cibles? Ah, je vois... les hommes 25-34 ans... Où en êtes-vous?

— Ben... On a plusieurs idées... On sait que 50 % des foyers du Québec ont un chat ou un chien à la maison et que le nombre

de célibataires à Montréal frôle aussi les 50 %, explique Maxime. Et dans les journaux, on parle de la zoothérapie comme d'une tendance. Or, les cibles sont les hommes qui veulent donner un parfum en cadeau à une femme. On a pensé jouer sur l'aspect animal... bestial, peut-être...

— Et ça ressemble à quoi, votre jeu ? demande Gagnon.

— Premier concept : l'image d'une magnifique chienne racée, disons un lévrier. Le thème-accroche : « Avec phéromones ajoutées : tout un attrait ! » Et on signe : *Charme chien*. C'est à peaufiner, évidemment...

— Et l'aspect promo, c'est quoi ?

— On insère un petit collier de chien autour du goulot de la bouteille qui a plus ou moins la forme d'un os ; le collier porte un numéro susceptible de gagner un toutou en peluche, ou le grand prix, un lévrier avec pedigree, accès à vie aux consultations d'un vétérinaire, garde-robe...

— Bon, bon... À part ça ?

— On a sorti plusieurs concepts pas encore détaillés, affirme Maxime. Y'a la traditionnelle bouteille en pleine page avec la ligne : « L'envoûtement de l'odeur animale »... Ou une version plus sexée...

Il hésite, cherche par quel bout présenter le concept, dessine finalement un chien à grands coups de crayon, au centre d'une feuille.

— ...Un magnifique mannequin dénudé, à quatre pattes, une bride lui pend du cou, avec la ligne : « Attachez votre amie avec une laisse d'amour »...

— Écoutez, les amis, cherchez encore. On n'a pas mis la main sur l'idée du siècle. Faites un remue-méninges à quatre, mais demandez l'avis de RB avant de perdre trop de temps sur une idée... Vous savez où est passé RB ?

— Il est encore allé chercher un café, je crois, répond Audrey.

Gagnon entre dans le bureau de Belleau. Un vrai capharnaüm. Des statuettes de prix gagnés à des galas, les créations de ses émules ou de ses mentors garnissent tout un mur, une table garnie de feutres multicolores disposés comme une console de jumbo-jet, son ordinateur, un monceau de revues. Gagnon

choisit le numéro d'*InfoPresse* qui trône sur la pile et s'assoit. Il feuillette distraitemment la revue. ... *Je me demande comment il fait pour travailler dans un tel désordre, songe-t-il. Et pourtant, il en sort, d'ici, des concepts vendeurs... RB est assis sur une mine d'or et il ne sait pas l'exploiter... C'est bien un artiste... Ça, c'est une ressource payante pour l'entreprise!* Belleau arrive avec sa choppe à fond jaune décorée avec le nègre Banania.

— Salut, Michel.

— Salut, RB. Comment ça va ce matin ?

— Bien, mais la nuit a été un peu courte.

— La mienne aussi, répond Gagnon en pensant à l'échange qu'il a eu avec sa compagne. Tu suis de près la création Gerlier ? Le budget est serré là-dessus.

— Oui, oui. On regarde ça avec l'équipe à 11 h.

— *A'right!* T'as réfléchi à ça, Vallerand au développement ? À la façon dont on l'approche ?

— Ouais... Pis, non.

— Moi, j'ai parlé à Claude. Il pense qu'un champion du développement, ça va chercher dans les 100 000 \$ et plus...

— 100 000 \$, tu penses que ça me fait pas chier ça ? Dans une agence, la clé, c'est la création : pas de création innovatrice, pas de résultats et pas de clients qui restent. 100 000 \$, c'est pas juste : j'ai jamais réussi à gagner plus que 90 000 \$ avec les bonus... et Vallerand se promènerait dans les cocktails et sur les *greens* en me tirant la pipe ?

— Écoute, RB. Ne sois pas envieux avant le temps. Tu es déjà mieux payé que n'importe quel directeur de la création à Québec. Dans cette boîte, tu es davantage que le directeur de la création, tu en es l'éminence grise. J'ai besoin de toi ; tu es mon associé et tu bénéficieras éventuellement des retombées. Mais pour le moment, on a un problème avec HotDog King ; Communimark risque d'avoir besoin de développement... Si tu es d'accord, on lunche ensemble dans mon bureau ce midi.

— Je ne peux pas Michel, je dîne justement avec Vallerand.

— Bon, bon, c'est une bonne nouvelle, ça. Tu l'approches à ce propos, mais donne-lui de la corde, sois généreux avec lui. Et on fait le point sur tout ça demain. Je reviendrai de Montréal... À La Fenouillère ?

— D'accord pour demain. Je note.

Gagnon regagne son bureau. À mesure que l'avant-midi avance, le téléphone sonne de plus en plus souvent et les têtes se font de plus en plus présentes dans l'embrasure de la porte.

— Michel, je peux te voir deux minutes avec Jacques vers 10 h 30? demande Édith.

— Michel, il faut que tu me donnes le O.K. sur la maquette de l'Orchestre symphonique, lance Belleau en passant.

— Monsieur Gagnon, monsieur O'Connor de FerMax veut vous parler, glisse Madeleine.

— Monsieur Gagnon, John Michaud de Ifd aimerait vous dire un mot au sujet du projet Kaafay, dit un autre.

Et la valse étourdissante continue.

— Monsieur Gagnon, madame Hélène Tremblay de Ford-Canada...

— Michel, oublie pas le meeting avec Jacques, Lucie, Pierre et les gens des Cosmétiques Gerlier...

— Monsieur Gagnon, c'est Mélanie. Il y a ici madame Thérèse Drapeau des Hebdo A1 qui veut absolument vous voir.

— Tu lui dis de voir Jonathan.

Il décide d'écrêmer ses courriels; il ouvre son PowerBook. Soixante-douze messages depuis 17 h la veille dont la moitié est du pourriel. Beaucoup proviennent du bureau de la rue Sainte-Catherine. Vers 11 h, Madeleine passe la tête dans l'embrasure.

— Monsieur Gagnon, Marie Andreapoulos, chuchote-t-elle.

Madeleine, qui a l'âge de Louise, a vu couler de l'eau sous les ponts; elle a senti l'intérêt avec lequel Gagnon a décroché le téléphone. Elle s'éclipse discrètement en tirant la porte.

Le lendemain midi, Belleau est attablé à La Fenouillière. Il a pris place devant les fenêtres panoramiques. La salle est à demi occupée par des gens d'affaire et des touristes; l'atmosphère demeure feutrée. Le Saint-Laurent s'étrangle à cet endroit et il a vu sur les deux imposants ponts qui l'enjambent. Il sirote tranquillement un verre de Sancerre qu'il affectionne depuis qu'il a visité les caves de la Loire. Il attend Gagnon qui arrivera directement de Montréal.

Belleau est un homme-clé pour Gagnon. Quand il plonge dans le métier à vingt-quatre ans, Belleau a complété des études supérieures en philosophie et en littérature. Les postes en ces domaines se faisant rares, il répond à une offre d'emploi comme vendeur de publicité pour une revue littéraire. Bien qu'il n'en connaisse pas grand-chose, la publicité lui apparaît tout ce qu'il y a de plus excitant et, comme il a de l'imagination, il crée lui-même les annonces de ses clients. C'est ainsi qu'il devient publicitaire. Il travaille quelques mois à sa revue littéraire, puis il rejoint l'équipe d'une radio locale, CHFC, cette fois-là comme concepteur publicitaire ; après quelques mois, c'est une petite agence de publicité qui le recrute. Créer, réaliser de petits scénarios *punchés* pour la radio, côtoyer les vedettes, travailler avec des musiciens talentueux et voir ses concepts occuper les superpanneaux de la ville ou les pauses publicitaires de la télé, tout ça le stimule. Après quelques années, Gagnon lui fait une offre qui lui semble mirobolante : le double de ce qu'il gagne, ce qui est pourtant — mais il ne le sait pas encore — 25 % de moins que le collègue qu'il remplace.

C'était, il y a quinze ans. En quinze ans, Belleau a conçu des publicités pour des supermarchés et des manufacturiers d'autos, pour des chaînes de restauration rapide et des brasseries, pour des centrales syndicales et des évêques. C'est même lui, l'anonyme qui a conçu le fameux baiser du référendum de 1995 avec le slogan « Un beau bec/pour Québec ! », mais avec un effet quasi nul contre les millions \$ dépensés par le Fédéral en violation de la loi référendaire québécoise. Bref, il potasse pour qui a des budgets, et parfois bénévolement pour certaines causes qui lui tiennent à cœur.

Cinq ans plus tard, les concurrents de Communimark se mettent à rôder autour de Belleau qui le rapporte à Gagnon ; pour lui montrer son appréciation de manière tangible, le patron lui offre de devenir associé. Belleau en est flatté. Le propriétaire lui cède quelques actions de principe. Désormais, Belleau va répétant autour de lui qu'il est un associé de Gagnon alors que ce dernier se dit qu'il s'est attaché par les tripes un exceptionnel directeur de la création contre des actions qui ne lui coûtent pratiquement rien. Au cours des années, il a appliqué la même

médecine à ses employés les plus gourmands en se disant que ça calme leur faim et les lui attache par la même occasion.

Quant à Belleau, il remporte prix et honneurs dans les concours et galas au Québec et à l'étranger. Aux yeux des gens du milieu, c'est une vedette, l'exemple rare d'une personne qui allie le meilleur de la culture humaniste et le plus percutant de la créativité marchande. Mais après quinze ans de métier, lui, a plutôt l'impression de faire de l'art de caniveau.

Il revit sa rencontre de la veille avec Vallerand. Il l'a sur le cœur. Ces gens-là m'écoœurent, pense-t-il. Pas moyen de parler sans qu'ils aient la piastre en tête. Des parasites ! Ça ne produit rien sinon des dividendes. Au début, voyant leurs sourires, j'avais l'impression que j'avais affaire à de bons vivants. Maintenant, je sais qu'ils montrent leurs dents de chacal... J'en reviens pas, Vallerand qui en profite pour monnayer sa complicité... Me jeter en conflit d'intérêts... Faut que j'en parle à Gagnon... Gagnon pénètre justement dans la salle à manger.

— Excuse-moi. Il regarde sa montre. Je suis vingt minutes en retard. En forme ?

— Ça va... Je pensais à ma rencontre d'hier avec Vallerand. Tu veux un peu de Sancerre ?

Il verse le blanc dans la tulipe qui attend Gagnon.

— Santé ! fait le voyageur.

— Santé ! Tu ne sais pas avec quoi m'est arrivé ce chrisse de Vallerand hier ? continue Belleau. « Tu me dis que tu aimes vivre à la campagne, qu'il me dit, j'ai quelque chose d'intéressant pour toi. J'ai un petit chalet à mi-chemin entre Québec et Montréal. Tout équipé. Ça serait pratique pour toi qui fais la 20 si souvent. »

— Qu'est-ce que ça venait faire dans la conversation ?

— Il s'est arrangé pour que je comprenne, t'inquiète pas : il a besoin d'argent vite et il veut que je lui achète son chalet.

— De quelle sorte de chalet s'agit-il ?

— Vingt par trente sur le bord de la rivière Nicolet. Il veut 80 000 \$.

— Vingt par trente... mètres ou pieds ?

— Pieds !

— À 80 000 \$ c'est donc une luxueuse résidence secondaire...

— Pas du tout! C'est une cambuse agrandie par étapes comme tous les chalets traditionnels.

— 80 000 \$ pour ça et à cent cinquante kilomètres de Québec ou de Montréal, il n'aura jamais ça. Y est fou! Ou bien...

— Mais non, y est pas fou! Il me l'a offert pour camoufler un pot-de-vin. Son chalet vaut peut-être 25 000 \$ ou 30 000 \$. Sa proposition est claire: je le graisse pour 50 000 \$ et il s'organise pour que le contrat de HotDog King soit signé par Briggs. C'est simple!

— Ouais... fait Gagnon en souriant. Un gars qui connaît le vin, donc!

— Un écumeur des mers, plutôt. Mais si je comprends bien, tu ne vois pas ça aussi négativement que ça?

Les petites roulettes de Belleau se mettent à patiner. Il n'y a rien à faire: les gens d'affaires sont tous des gens d'argent. *Toutes les tactiques sont bonnes pour arriver à en empiler. Je comprends la surprise des officiers de la multinationale Enron de se voir montrés du doigt: à leurs yeux, ils ne sont pas des voleurs, ils ont simplement utilisé leur savoir-faire pour s'emplier les poches... ils ont «fait fructifier leurs talents»...*

— T'as pas l'impression qu'il vole son entreprise, continue Belleau, ou qu'il nous crème?

— Non. Pourquoi tu dis ça?

— Il ajoute 50 % à sa rémunération sans rien faire, s'ti!

— Comment ça «sans rien faire»? Il fait quelque chose: il nous décroche un budget de dix millions \$.

— Oui, mais c'est son job de dépister la meilleure agence. La meilleure pour *son* organisation!

— Il va choisir la meilleure agence, RB! La meilleure, c'est nous. Penses-tu qu'il recommanderait une agence pourrie? Non! Et le 50 000 \$ n'est pas payé par HotDog King, mais par nous.

— Oui, mais je ne suis pas stupide: on va se rembourser d'une manière ou d'une autre, voyons donc!

Belleau n'est pas totalement dupe, Gagnon le sent. Il sent aussi qu'il est en train de tirer sur l'élastique. Il continue précautionneusement.

— Évidemment qu'on va se rembourser. Explique-moi donc ! C'est quoi la différence entre verser une commission à un vendeur ou des honoraires à un intermédiaire quelconque pour intervenir dans une négociation ? À terme, il y a des coûts que doit défrayer le client. Dans ce cas-ci, c'est moins d'un demi d'un pour cent. C'est pas cher payé ! Et si c'est un passage nécessaire pour le budget HotDog King... dix millions\$, c'est pas des *peanuts* ! Et des budgets comme ça, ça ne court pas les rues. Donc, tu achètes son chalet.

Un peu raide, cette conclusion, juge le patron.

— Tu me fais une *joke*, s'ti ? questionne Belleau.

— Non, dit Gagnon. Je te finance et tu lui achètes son chalet.

— À 80 000\$?

— À 80 000\$ ou 75 000\$! Si tu ne veux pas avoir l'air d'un poisson, négocie un peu tout de même.

Belleau reste coi ; Gagnon reprend.

— Tu vas voir Louise et tu lui demandes de te faire un chèque sous prétexte de bonus. On fera les calculs pour que tu ne sois pénalisé en rien sur le plan fiscal. Ne crains rien ; à terme, on rééquilibrera tout ça.

— Bon ! fait le créatif avec un hochement de tête dubitatif.

— Et, demande Gagnon, tu as sondé Vallerand sur l'éventualité de joindre les rangs de Communimark ?

— Non. J'étais trop sonné par son effronterie.

— Bon, on verra ça plus tard.

Ils commandent tous deux la salade au magret grillé et chèvre chaud du menu, et achèvent le Sancerre. Tout ça, rapidement et en silence.

Belleau passe un mauvais après-midi. Tout le monde court à gauche et à droite comme une meute de macaques agressés par un tigre. C'est que le président de Gerlier a donné un coup de fil en fin d'avant-midi ; il voulait voir des prémaquettes avant 17 h le lendemain. Le chef de meute était alors absent ; il est revenu. De corps, car il a la tête ailleurs.

— On peut te voir ? demande Maxime en mettant le nez dans la porte.

— J'arrive.

Belleau passe un coup de fil avant de suivre Maxime.

— L'Université internationale du Québec, répond une voix de gazou fêlé.

— Marie Andreapoulos, s'il vous plaît.

— Un instant, s'il vous plaît. C'est le 7285. Je vous communique.

Belleau entend les quatre premières notes de la Cinquième de Beethoven, puis: « Bonjour, ici le bureau de Marie Andreapoulos. Je ne peux pas prendre votre appel... » Bip!

— Allo, Marie. C'est Richard. J'aimerais te parler. Je suis au bureau.

Il raccroche. Il installe à sa ceinture l'émetteur du téléphone sans fil, glisse le microphone à son oreille et passe dans l'incubateur de la création. Maxime et Audrey l'y attendent avec deux membres d'une autre équipe. Les trois dernières heures se sont écoulées dans un feu roulant d'idées. Le tableau de papier est émaillé de gribouillis au feutre de couleur, plusieurs feuilles sont scotchées sur le mur, la table est couverte de slogans, de croquis et de bouteilles, canettes et tasses de café, toutes vides. Des boulettes de papier chiffonné jonchent le sol et des boîtes de poulet St-Hubert sont empilées dans un coin. Ça sent la sauce barbecue et la sueur.

— O.K. Qu'est-ce que vous avez trouvé? lance le directeur de la création à ses équipiers.

Tour à tour, ils présentent leurs concepts en décrivant le contexte, mimant les personnages, changeant de voix. Ils en mettent et en rajoutent. Il y a de tout, du drame, de l'humour, du sexe. De la photo, de la bédé, des vedettes porte-parole, des enfants. C'est gothique, surréaliste ou modernificationnaliste...

— Bon! Bon! dit Belleau. Revenons les pieds sur terre. Qui sont les cibles?

— Les hommes 25-34 ans, répond Audrey.

— Alors? La motivation principale? On n'a pas mille prises! Le romantisme. Ou la séduction, la drague, quelque chose comme ça!

— Moi, je pense que c'est le sexe, dit Maxime.

— Oui, mais maquillé en quelque chose de plus fin, de romantique peut-être... insiste Belleau.

— Mon dieu que tu es vieux, RB. Rien n'est plus intéressant que le sexe quand on est un gars de trente ans.

— Peut-être, Max, intervient Audrey. Mais on n'est toujours bien pas pour dire carrément « Si vous voulez baiser la fille à coup sûr, offrez-lui *Charme chien!* » Donnons-nous la chance de jouer sur une atmosphère. Ce n'est pas la drogue du viol qu'on vend...

L'émetteur du téléphone de Belleau vibre; il touche le bouton à sa ceinture.

— Allo, ici Belleau.

— Allo, Richard, c'est Marie. Je retourne ton appel.

— Excusez-moi un instant, dit Belleau en s'adressant à l'équipe.

Et, pour plus de discrétion, il se tourne vers le mur alors que les éclats de voix volent.

— Oui, me voilà. Tu es libre pour le souper? dit Belleau.

— Euh! Oui...

— Bon. Une petite bouffe végétarienne, ça t'irait? Le Com-mensal? On se rejoint là vers 18h30?

— Parfait pour moi.

— À tantôt, alors.

Il se tourne vers ses créatifs.

— Bon, Stop! On reprend ça sous l'angle de la séduction. De la *séduction!* O.K.? On fait un sprint et on se revoit ici dans une heure.

Lipsick l'arrête sur le pas de la porte.

— RB, j'ai besoin de vacances. La campagne Gerlier réglée, je peux prendre dix jours?

— Euh... Dix jours? À cette époque-ci?

Lipsick le regarde avec de grands yeux de toutou et un large sourire complice.

— Bon, ça va, ça va, dit Belleau en fuyant.

Le jeune créatif est content de son coup: il a pris Belleau par surprise qui n'a pu lui refuser le congé même en période de surchauffe.

Marie a pris place entre les gros ficus du Commensal. Son *Devoir* est posé sur la table et elle a les yeux dans un bouquin à couverture rigide. Chaque fois que la porte ouvre, elle lève les yeux; elle s'ouvre enfin sur Belleau. Elle le salue discrètement par un hochement de tête.

Marie Andreapoulos est née à Montréal d'un père grec orthodoxe et d'une mère québécoise catholique. Elle a été élevée sévèrement avec quatre frères et sœurs en plein cœur du quartier Ahuntsic, près de la voie ferrée, dans un duplex de briques rouges doté d'un petit jardin fourni en tomates et poivrons. Elle a obtenu son baccalauréat en marketing de l'Université de Montréal, puis un diplôme de maîtrise de l'Université de Sherbrooke. Elle a poursuivi des études en sémiologie avec Roland Barthes à Paris d'où elle est revenue avec un doctorat en poche. À trente-trois ans, elle a décroché un poste à la faculté des Sciences de l'administratique de l'Université internationale du Québec à peu près au moment où Gagnon se lançait en affaires.

Belleau s'avance. Marie abaisse son livre en laissant l'index à la page où elle est rendue. Belleau peut lire *La Fiesta del chivo. De l'espagnol? Qui peut-elle bien lire comme ça?*

— Allo, Marie, l'aborde-t-il d'un ton jovial.

Imposante, lunettes de madame serties de brillants, elle porte toujours le même ensemble dans les tons de bistre, ce qu'elle appelle son costume de professeure. Elle a cinquante-deux ans et sa seule relation intime, c'est un immense hibiscus topaze à fleurs doubles, le préféré de sa collection de plantes exotiques. Elle est apparue dans le décor de Communimark il y a sept ou huit ans comme spécialiste en comportement du consommateur et en sémiologie. Gagnon l'avait croisée comme conférencière alors qu'il était président de la Chambre de commerce. Au début, il l'a sollicitée pour réaliser de petits mandats, puis un jour, il lui a commandé une étude quantitative pour HotDog King — un gros, très gros mandat. Toute l'équipe a été impressionnée par la qualité du document présenté par l'universitaire. Aussi l'a-t-on vue de plus en plus souvent chez Communimark où elle participe à la rédaction de documents stratégiques.

Ils s'embrassent sur une joue puis sur l'autre.

— Allo ! Quel bon vent t'amène ? demande Andreapoulos.

— Je vais te dire ça. Belleau ne s'assoit pas. On prend d'abord un verre avant de manger ?

— Bien sûr, dit Marie en attrapant sa bourse. Je prendrais bien un verre de vin frais.

Andreapoulos est une aubaine pour l'agence. Elle est embarrassée de réclamer un *per diem* de 600 \$ alors que Communimark facture ses concepteurs juniors à 125 \$ l'heure. Ce n'est pas Gagnon qui va s'en plaindre, au contraire ; il pousse Belleau pour qu'il fasse appel à elle plus souvent. Mais Belleau pense que le patron aimerait surtout en faire une collaboratrice plus... intime.

Les deux amis passent au self-service. Belleau pose un Côte-du-Rhône et deux coupes sur son plateau.

— Ça te va ?, demande-t-il.

Au tourniquet, la jeune caissière leur débouchonne la bouteille.

— Prenez les deux, dit Belleau en présentant sa carte.

Pour Belleau, Marie est davantage une relation qu'une amie, doit-on admettre. C'est vrai que l'universitaire s'est fait plusieurs amis dans l'agence, mais ce sont surtout des ami-e-s. Ainsi, travaillant sur le même étage que Louise, elles se sont découvert des affinités et ont tissé des liens ; elles se retrouvent aussi souvent qu'elles le peuvent pour la pause santé. Dans le cas de Belleau, c'est Gagnon qui a d'abord fait pression sur lui pour qu'il fasse appel à Andreapoulos plus souvent. Mais au cours de rencontres répétées, Belleau a apprécié son jugement et son amabilité ; c'est ainsi qu'il la consulte aujourd'hui au sujet de ses contradictions professionnelles.

Marie s'objecte d'abord au geste du créatif, insiste pour payer sa quote-part. Or, comme elle est intelligente, elle commence à saisir ces subtilités d'affaires : puisque c'est Belleau qui a fait appel à elle, c'est lui qui doit payer la traite. Le publicitaire insiste et Marie le laisse finalement régler l'addition et ils retournent à la table où Marie a laissé veston et paperasses.

Belleau verse le vin dans les coupes, en hume le contenu. Andreapoulos ne perd pas le fil de ses idées.

— Donc, je reprends : quel bon vent t'amène ?

— Ah ! ben... Ça fait longtemps qu'on s'est vus, et...

Marie perçoit son hésitation. Elle le regarde d'un air narquois. Richard l'amuse : c'est un gars timide avec les femmes et encore davantage avec les femmes universitaires ; essentiellement autodidacte, réservé, c'est un genre de marginal aux allures négligées. *Peut-être suis-je aussi envieuse parce que ce « sans diplôme » occupe un poste prestigieux et rémunérateur dans une grande agence ? Ou parce qu'il ne semble pas contraint par mes conventions bourgeoises... Belleau hésite parce que le sujet est délicat, mais il est persuadé que les universitaires sont de bons analystes. Et des gens honnêtes.*

— Cet après-midi, il m'a semblé pourtant que tu avais une raison précise pour m'appeler, tente Marie.

— Ah ! Cet après-midi, j'étais pompé, coupe Belleau.

— Qu'est-ce qui t'arrive ?

— Je ne sais pas. J'ai l'impression de m'être pris au piège moi-même... Je vieillis, je crois ; j'ai la sensation d'arpenter un terrain de plus en plus meuble.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Ben... ça : que la pub, c'est de la merde !

— Ouille ! Quelle pensée synthétique ! fait-elle.

— Je ne sais pas si c'est le monde des affaires ou celui de la persuasion... mais un de ces mondes-là me pèse sur les épaules...

— Ton hypothèse de l'âge, peut-être. Elle sourit.

— Peut-être. Oui, peut-être...

Il remarque qu'il a fait une tache sur le napperon en versant le vin, mais il continue.

— J'aurai quarante ans. Il paraît que c'est un moment de remise en question.

— Tu sais, certaines personnalités ont tendance à se remettre en question régulièrement. Se pourrait-il que ce soit le cas des créatifs ? suggère Marie.

— Quand on veut vivre pour de vrai, c'est normal de se remettre en question ; on n'est pas des marionnettes, des animaux programmés par le seul instinct. Se regarder vivre, évaluer son bonheur ou son malheur, refaire ses choix, c'est humain. Oui, j'ai l'impression de vivre des crises régulièrement...

— Peut-être que les créateurs sont plus humains que d'autres... Si on pense à Picasso ou à Henry Miller, ce sont des experts du slalom existentiel. Pour vivre à fond, ils ont cédé à leurs voix intérieures, mais en faisant bien des éclapés autour d'eux...

— Je vais t'avouer quelque chose. Quand j'ai parlé de me marier, raconte Belleau, on m'a prévenu que la septième année serait une année difficile. C'est la troisième année qui l'a été, la cinquième a été une année pénible, et la septième, une année de crise... et nous n'avions pas dix ans de vie commune quand la vie nous est apparue invivable en couple et nous nous sommes séparés.

— L'amour inconditionnel à vingt ans, tu sais... C'est comme je dis : quand on avance à coup de volant, c'est difficile de ne blesser personne. Moi, je n'ai jamais vécu en couple.

— Pourquoi ?

Wow ! Il ne passe pas par quatre chemins. Il fonce dans ma vie intime comme un joueur de football dans une réunion de féministes... Comme on dit, ce n'est pas la question qui est indiscreète, c'est la réponse.

— Pourquoi... Je n'ai pas d'explication rationnelle, enchaîne Marie. Pour moi, la vie s'est passée ainsi. Hasard ? Question de personnalité ? Passion pour les idées plutôt que pour les gens, peut-être ? Déménagements successifs ? Je ne saurais dire.

Belleau garde le silence. Marie fait une longue pause.

— Certains de mes amis estiment que j'ai peur de me dévoiler, de m'engager. Que c'est pour ça que j'ai choisi la vie universitaire : dans le monde de la pensée, pas besoin de prendre en considération les besoins des autres, dans le monde de la théorie, pas besoin de naviguer entre les contingences... Elle continue. Tu ne devines pas comment ça se passe à l'université ; c'est bien différent des affaires. Vous, les publicitaires, vous faites équipe avec des gens combatifs alors qu'à l'UIQ, un professeur qui dispose de budgets de recherche rassemble autour de lui des... comment dire... des disciples, des étudiants admirateurs, voire complaisants...

— Ouais, n'idéalise pas l'agence, réplique Belleau. On dit que l'homme est un animal social, mais travailler en équipe n'est pas nécessairement facile, pas plus en publicité qu'ailleurs. De plus, quand tu es le sous-fifre — en dépit de ce que tu penses, je

suis le sous-fifre de Michel Gagnon —, tu dois souvent t'écraser. Et quand tu es un chef comme Gagnon, tu dois souvent *écraser*... Tu sais, Marie, les gens de mon équipe ne sont pas mes amis, mais mes collaborateurs ; pour avoir une bonne équipe, il suffit de centrer les membres sur la tâche... Faut aussi prendre en considération que les créatifs sont des émotifs...

Long silence.

— Des impulsifs...

De l'index, les deux dessinent des cercles sur le rebord de leur coupe, hypnotisés par le liquide qui répercute en cent rubis la lumière ambiante. Une ambulance descend la rue Saint-Jean à toute vitesse en déversant des décibels assourdissants.

— Bon, si on revenait à nos moutons, propose Marie.

— Donc, reprend Belleau, des événements particuliers se sont récemment produits à l'agence. Je te résume ça. Mais sous le sceau de la stricte confidentialité, Marie. Tu me donnes ta parole là-dessus !

— Évidemment !

Belleau raconte le souper au Cercle de la Garnison, le dîner avec Vallerand et sa conversation du midi avec Gagnon.

— Ce qui me pose problème en affaires, c'est acheter un client, soudoyer un employé... Faut-il que je te fasse un dessin ?

— Écoute, Richard, je ne suis pas très connaisseuse en affaires... en relations vénales... D'un côté, je dirais que ça fait partie de la tâche d'un cadre et que tu te tourmentes trop facilement... de l'autre, je dirais qu'il y a un petit côté malhonnête à cette tactique et que tu as raison de te questionner.

Un groupe de sept ou huit jeunes personnes passe derrière Belleau avec leurs plateaux. Les réparties fusent. Ils rassemblent trois tables pour en constituer une grande. Un gars se penche pour glisser une serviette repliée sous une patte.

— Moi, continue Richard, je veux que nos clients nous choisissent parce qu'ils aiment notre boulot, parce qu'on est les plus compétents, parce qu'ils éprouvent une complicité avec l'équipe Communimark, parce que les prix sont corrects, bref parce qu'ils y trouvent leur compte. Pas parce qu'on les graisse en dessous de la table !

— Je te comprends, dit l'universitaire. Mais jouer les enfants de chœur avec HotDog King, c'est risquer de perdre un gros budget.

Marie songe-t-elle à ses futurs mandats ?

— Dans cette éventualité, ce serait tes plus jeunes créatifs qui perdraient leur job... Je ne sais pas...

— Tu ne sais pas, répète-t-il, déçu. Je pensais que ta capacité d'analyse te permettrait de me donner un vrai conseil...

Puis, il ajoute cette pique :

— C'est plus impliquant de frayer avec des humains que de manier des statistiques, hein ?

Oups ! Le Richard tourne au vinaigre, pense Marie qui rétorque.

— Tu trouves que je ne suis pas très bonne pour les conseils d'ordre éthique, hein ? Je vais te dire, Richard : les vrais problèmes, sont toujours moraux, et la morale, c'est une affaire personnelle. Je ne peux pas dire ce que je ferais *si j'étais* à ta place ; pour le savoir, il faudrait que je *sois* à ta place.

Cul-de-sac. La lumière se tamise, sans doute parce que c'est l'heure estimée des petits soupers intimes.

— Bon, merci quand même. On mange alors ? dit Richard.

— On mange.

Ils ingurgitent une grande lampée de rouge et se dirigent vers les comptoirs qui regorgent de mets santé.



L'Ilyushin 62M s'arrête enfin devant l'aérogare. Par le hublot, les voyageurs déchiffrent les immenses lettres au faite de l'édifice : « Aeropuerto José Martí ». Les Cubains honorent leurs poètes autant que leurs politiques. Mélanie Lachance et Maxime Lipsick attrapent leurs bagages à main et s'empilent derrière les voyageurs qui sont déjà dans l'allée, pressés de quitter l'appareil. Lipsick suit Mélanie en lui soufflant dans le cou et lui mordillant l'oreille. Un frisson lui parcourt l'échine ; elle s'ébroue. Une vieille dame, les bras encombrés d'effets personnels, tente de se glisser entre eux deux avec une moue de reproche qu'elle affiche sans doute inconsciemment. Maxime sourit comme si de rien n'était, laisse passer la dame pour obtenir en retour un sourire

de remerciement figé. Tous avancent comme des escargots vers l'enseigne Salida/Exit/Sortie.

Depuis un bout de temps, Mélanie lorgnait le beau Maxime Lipsick. Chaque matin, elle le croisait au GREASY-SPOON, la cafétéria des employés de Communimark, toujours vêtu de tenues design et marchant d'un pas pressé vers le secteur création. « Beau à voir », se disait-elle chaque fois, mais elle n'osait pas le harponner sachant que les commérages courent vite dans une agence et qu'elle risquait que ce copinage parvienne aux oreilles du patron... de son amant, devrait-elle dire, ce qui est plus exact. Un jour, ils ont décidé sur un coup de tête de prendre une semaine de vacances à Cuba ensemble : « Ça coûte moins de 1000\$. Tu viens avec moi, Lipsick? », avait lancé Mélanie en forme de provocation. « Mais tu fermes ta gueule! », avait-elle ajouté. Et c'est ainsi qu'ils ont fait ce voyage à bord d'un Ilyushin de la Cubana de Aviación datant de 1968.

Au moment où ils enjambent le pas de la porte, ils ont l'impression de s'enfoncer dans un mur de ouate humide. Des effluves gras de mazout ou sucrées de végétaux tropicaux leur chatouillent le nez; après quatre heures de rugissement des moteurs, le silence vespéral semble vrombir dans leurs oreilles. Il est 20h et, derrière les spots, le ciel est noir. Ils descendent un escalier de coupée car la passerelle articulée n'existe pas à La Havane. Le bitume exhale encore la chaleur de la journée. Ils suivent la file jusqu'au comptoir de la police des frontières.

L'aéroport est presque désert. Architecture moderne au délabrement évident. Bang! fait-on sur le passeport. « Bienvenido a Cuba », lance le policier sur un ton bureaucratique. Les deux comparses suivent Valérie, la guide québécoise. Lipsick aperçoit un comptoir identifié « Cambio »; il veut changer un billet de 50\$. « Garde tes dollars, conseille Mélanie. Tu le sais, Valérie a dit que les Cubains ne veulent que des billets verts. » Max négocie quand même un premier billet au cours officiel... « Pour l'expérience », explique-t-il. Le changeur lui remet une poignée de coupures fripées et de piécettes. Comme un enfant émerveillé, il sort sur la place en brandissant ses billets. Ils aperçoivent leurs premiers palmiers qui ondulent sous l'alizé. Un car bringueba-

lant est stationné devant la porte; Valérie y attend les retardataires. Les deux jeunes trotinent pour la rejoindre et en route pour Varadero-la-playa!

Mélanie et Lipsick s'installent dans l'avant-dernier banc. « Le voyage dure un peu plus d'une heure », leur a-t-on annoncé. Le car cahote et louvoie parmi les vélos et les guimbardes qui circulent encore à cette heure. Dans la pénombre, les deux jeunes se pelotent inconfortablement. Par bouts, le car longe la mer. Ils arrivent finalement à bon port après deux heures, mais ce n'est pas la fin du voyage; ils doivent poireauter en attendant la conclusion d'une négociation qui s'éternise entre Valérie et Ramón, le gérant de l'hôtel: il manque trois chambres qui avaient pourtant été réservées. C'est finalement réglé; des mains de Valérie, ils arrachent la clé de leur villa et extirpent leurs sacs de voyage de l'empilement de bagages. Dans la nuit, ils suivent le sentier; une petite brise à peine fraîche leur caresse la peau. Ils parviennent à la villa 42. Ils allument. Trois ou quatre petits iguanes courent se cacher pendant que Mélanie et Lipsick s'enlacent.

Les deux sont en sueur ne sachant plus si c'est le moment ou l'atmosphère qui est torride. Mélanie, troublée par la beauté de ce Lipsick, tend les lèvres. L'urgence de la fusion les pousse, les tire. Maxime glisse ses mains sous le Gap noir de Mélanie; elle ne porte pas de soutien-gorge. Il la tient pressée contre son bassin et lui fait de longues caresses de sa droite, de l'omoplate jusqu'au creux des fesses, joue dans sa tignasse afro. Elle lui glisse un coup de langue canaille entre les lèvres, lui retient la tête, les deux mains croisées derrière son cou, une habitude, chez elle. Elle lance ses lunettes sur le tapis, puis lui fourrage la bouche, inclinant la tête à droite puis à gauche. Elle sent le short de son partenaire qui gonfle. Lipsick n'en peut plus; il lui presse le bassin contre le sien et ils tombent à la renverse sur le lit. Il l'enserre. En riant, elle lui pince les fesses, le repousse. Ils luttent. Il tente de la maîtriser. Ils roulent. Il lui tire les mamelons à travers son t-shirt noir puis tire l'encolure; les seins jaillissent. Du bout des doigts, il lui dessine les aréoles, puis lui malaxe les seins.

Il la bascule. Lui arrache son short, son string. Se dévêt en lançant ses vêtements. Il s'étend sur elle.

— J'ai envie de toi, lui glisse-t-il à l'oreille.

— Moi aussi, fait Mélanie.

Il la pénètre d'un coup comme il a vu dans les films qu'il a loués avec ses copains. Il ressent le besoin impératif de manifester toute la puissance qui est en lui, il veut toucher sa partenaire jusqu'au tréfonds ; il imagine son sexe frayant son chemin très haut en elle, gros, puissant. Il donne trois ou quatre coups de rein démesurés avant de s'effondrer sur elle dans un grand « Aaaaah !

— Tu es beau et puissant, Max, conclut Mélanie qui sait regonfler le moral des mâles.

Lipsick prend de la lourdeur ; elle le pousse pour se dégager. Elle reste sur sa faim, se console en lui faisant de tendres caresses sur la peau.

— C'était bon ? demande Lipsick.

— Bon, mais bref, répond-elle avec un clin d'œil.

— J'étais trop excité ; j'avais trop envie de toi...

— Caresse-moi, demande-t-elle.

— Bien sûr, tu es si belle.

Il lui passe la main sur le ventre, sur les seins. Mais le cœur n'y est plus ; son geste ralentit, il s'assoupit. Mélanie reste seule, les yeux grands ouverts dans la nuit. Elle est fascinée par les vaguelettes de muscles qui jouent sur le torse de son compagnon endormi ; elle passe sa main sur le creux du plexus. Elle rêve. *Si beau ! Si gentil ! Mais, cher Max, tu es bien vert. Il faut que tu apprennes à aimer.* Elle imagine le corps de Michel Gagnon penché sur elle. *Un homme mûr, c'est moins athlétique, mais heureusement pour une femme, plus patient, si je puis dire.* À travers la croisée, elle remarque le ressac de la mer à cent pas, redécouvre la moiteur de l'air.

Elle se lève, tire un t-shirt frais de son sac et l'enfile. Elle observe à travers la baie vitrée un grand palmier royal qui balance doucement. *Michel, c'est un palmier royal.*

Ils sont revenus de leur séjour la tête pleine d'images de ciels bleus, d'hibiscus rouges et de sables safran, repus de chaleur et d'étreintes. Mais ils se sont cantonnés à leur hôtel et n'ont pas entendu les vieux raconter leur Révolution qui, insistent-ils fiè-

rement, a procuré à tous également l'éducation et la santé, et ils n'ont pas davantage entendu les jeunes déblatérer contre le *Lider máximo* vieillissant qui emprisonne, se plaignent-ils, ceux qui critiquent son régime.



Le téléphone sonne.

— Oui, répond Mélanie.

— C'est Michel. Je suis dans l'auto en direction de Limoilou.

Tu es seule ?

— Oui.

— Attends-moi, j'arrive.

Et Gagnon raccroche. *Petit problème*, réfléchit Mélanie. Elle fait disparaître la bouteille de rhum Patacruzado et la noix de coco sculptée en forme de singe qu'elle a rapportée de son séjour en pays communiste ; elle craint que Gagnon ne les repère comme des indices de ce qui s'est passé entre Maxime et elle. Que s'est-il donc passé ? Pour Mélanie, le petit voyage dans le Sud a été décevant ; elle avait invité Lipsick comme un camarade en espérant y découvrir un amoureux. Or, elle n'a trouvé qu'un compagnon de voyage. Cela la questionne. *Lipsick est un beau gars, plein d'énergie et plein d'idées. Alors, c'est quoi le problème ? Il n'y a pas de problème : c'est un gars et il a vingt-deux ans, c'est tout. Quel gars de cet âge a la maturité pour entreprendre une vraie relation ? Pour me caser, faudra-t-il donc que je me cantonne aux vieux de cinquante ans ?* Finalement, Cuba n'était qu'un rêve dont il ne lui reste que le goût des *gelati* des Coppelia. Aussi, depuis son retour, le petit appartement de Limoilou est plus terne, surtout quand le soir tombe.

En suivant l'odeur soufrée de la papetière, Gagnon enfile l'autoroute Dufferin en direction de Limoilou. Il parcourt ensuite le dédale qu'il connaît bien. Il remonte la Quatrième avenue, passe devant le Café Moka célèbre pour ses frites, croise la Canardière et, devant le marchand de vélos, tourne à gauche sur la Onzième rue pour arriver à la Deuxième avenue. Il range sa Jaguar derrière une minoune. Deux ou trois goélands, farfadets égarés, couinent à fendre l'âme en tournaillant au-dessus de la maison de Mélanie.

Gagnon ne veut pas voir ce quartier qu'il connaît mal, mais qui est pour lui un quartier de perdants. Annexé à Québec en 1903, Limoilou est un quartier typique du début du siècle avec ses triplex en briques brunes, empilés les uns sur les autres, équipés d'escaliers extérieurs en colimaçon et de parterres grands comme un mouchoir. Il bougonne. *Ils ne peuvent pas semer autre chose que du chiendent ! En plus, c'est trop exigü pour y passer la tondeuse !* Au début, c'était un quartier mixte peuplé d'ouvriers qui travaillaient à la papetière Anglo Pulp plantée dans l'estuaire de la Saint-Charles ou à la manufacture de chaussures Quebec Stichdown, et de collets blancs qui émigraient des faubourgs encombrés vers cette nouvelle banlieue. Aujourd'hui, Limoilou est occupé par les nouveaux immigrants, les aînés démunis ou les jeunes désargentés comme Mélanie.

Gagnon grimpe l'escalier en colimaçon, ouvre la porte palière, sonne. Il attend que Mélanie tire sur la corde qui fait pivoter le pêne du verrou. Elle s'y prend à deux ou trois reprises; la serrure cède: une odeur de papier peint humide s'échappe de la cage d'escalier. Gagnon se dit à chaque fois que ce n'est pas drôle de demeurer dans ce quartier bon marché. Il grimpe la travée rectiligne du troisième étage. Il parvient essoufflé sur le pas de la porte et ça le met en rogne; il voudrait bien avoir le souffle de Mélanie. *Vingt ans de différence, c'est un fossé, est-il forcé d'admettre.* Mélanie l'attend avec un sourire de routine derrière ses lunettes cerclées de rouge et ses cheveux Papou. Ses seins emplissent sa chemise, sa culotte bâille. Elle se dandine sur ses cuisses fines et basanées.

— Salut, lance-t-elle.

— Salut, fait-il.

Elle se tient sur le bout des pieds et, comme chaque fois, l'embrasse en lui tenant la nuque à deux mains. Gagnon affectionne ces bienvenues asphyxiantes, mais il se dégage plus vite que le plaisir ne le commande; les dîners d'affaires et les longues séances derrière les tables de conférence lui gonflent le pneu de la taille et lui raccourcissent la respiration. Il fait de l'Énergie-Cardio trois fois par semaine, mais cela ne suffit pas, semble-t-il. Heureusement pour lui, s'il a peu de souffle, il demeure frin-

gant: à ce moment même son sexe l'incommode dans son caleçon trop serré.

— Entre! dit la fille.

Gagnon fait un pas et s'écrase dans la causeuse à grosses fleurs.

— Qu'est-ce qui se passe? T'es bien essoufflé; t'as chaud et tu sens l'alcool. Tu veux un café?

— Oui. Fort! Tu peux?

Il en a bien besoin, il est légèrement éméché, mais la cause est psychologique: en début d'après-midi, il a dû négocier au téléphone pendant plus de quarante minutes avec Briggs. Ça a joué serré. Après quoi, il a accroché Claude qu'il a traîné Chez Pierre pour boire un verre; il s'est rafraîchi les idées, s'est détendu, mais les quelques kilomètres parcourus seul au volant de sa silencieuse berline lui ont fait revivre sa conversation. Et la tension est revenue.

Mélanie se dirige vers la cuisine, attrape sur le comptoir trop bas le pot de café moulu, verse deux grosses cuillerées de moka-java dans la passoire d'une cafetière en alu.

Gagnon voit les deux grandes cannes bronzées qui vont de gauche à droite dans l'embrasure. *Elle semble avoir bien profité de sa semaine à Cuba.* Moitié geste de caresse, moitié geste de dépit, il passe la main sur la causeuse; il sent le tissu rugueux qui dégage de la poussière. Il éternue. Mélanie se présente avec une boîte de kleenex décorée de marguerites.

— T'as le rhume? demande-t-elle en lui lançant la boîte et repartant aussitôt à ses affaires.

— Non...

Il tire un mouchoir qu'il se passe sur les yeux et sous le nez. Il entend Mélanie qui remplit le contenant d'eau fraîche, visse la partie haute de la machine. Au début de leur relation, elle n'aimait pas l'expresso, ne buvait que du Sanka. C'est lui qui a apporté la cafetière alors qu'il la connaissait à peine. Un flash le ramène des années en arrière.

Mélanie ! Il l'a rencontrée dans une aire de repos sur l'autoroute 20 il y a sept ans en avril. Il revenait de Matane lors d'un de ses nombreux allers-retours d'affaires. Il s'était arrêté à une trentaine de kilomètres avant Lévis pour uriner et s'étirer. C'était en fin de journée.

Elle, elle attaquait vigoureusement un sandwich aux bananes assaisonné de monoxyde de carbone : elle était assise sur une table à pique-nique jouxtant le stationnement. Derrière elle, les derniers bancs de neige imbibaient le sous-bois qui sentait bon l'humus en dégel. Elle portait des Adidas, un jeans trop grand et un anorak sans couleur. Son visage un peu triste était illuminé de yeux fascinants, verts, cernés de petites lunettes noires. Sur la table trônait un sac à dos bariolé de rose, violet, turquoise. Au moment où le moteur de la Jaguar expirait, il avait affiché un sourire ambigu à travers le pare-brise.

Mélanie est un rejeton du Bas-du-Fleuve. Son père, manoeuvre perpétuellement au chômage, et sa mère, ménagère sans le sous, vivent encore ou, selon elle, vivent à Saint-Anaclet derrière Rimouski, village maintenant propre comme une banlieue fleurie, alors que naguère encore, c'était une agglomération mal décrottée de l'arrière-pays. Quoi qu'il en soit, adolescente turbulente, elle a quitté sa famille en catastrophe à dix-neuf ans pour une raison restée obscure. Sa grande amie Stéphanie a prétendu que les comportements du père y étaient pour quelque chose.

Elle s'est inscrite en sciences humaines au cégep de Rivière-du-Loup. « Pour se rapprocher de la civilisation », jugeait-elle. Pendant onze mois, elle a survécu avec une fille et un garçon de son âge dans un petit appartement près du cégep. Ça n'allait pas très fort, ni en classe, ni en ménage. Avec sa bourse insuffisante et ses quelques heures de travail au salaire minimum dans une boutique de fripes, elle a vécu bien en deçà du seuil de pauvreté. Trop souvent à son goût, elle a dû se contenter de beurre de *peanuts* et de baloney en écoutant les téléromans dans lesquels les héros montréalais sont bien habillés, dînent au restaurant, vont en vacances dans les Caraïbes. Et vivent une vie amoureuse pleine de rebondissements. Avant même d'avoir décroché son diplôme collégial, elle a décidé de vivre sa vie. Elle a quitté

Rivière-du-Loup sur le pouce. C'est cette journée-là que Gagnon l'a croisée.

Au-delà du bondissant jaguar de chrome, elle avait aperçu le sourire engageant de Gagnon et avait répondu d'un sourire indécis. Lui, paternaliste, trouvait qu'elle avait l'air d'une enfant abandonnée. Il était descendu de sa berline, s'était avancé en bravant le destin. *Les femmes sexy, trop sûres d'elles, ou de mon âge, me terrorisaient à cette époque-là, se rappelle-t-il en entendant Mélanie qui fourrage dans la cuisine, mais celle-ci avait l'air tellement inoffensive...*

— Bonjour! Je m'appelle Michel. J'ai vu que tu étais seule, avait-il simplement dit.

— Moi, c'est Mélanie, dit-elle, frondeuse.

— Qu'est-ce que tu fais ici toute seule à la brunante alors que je ne vois aucune voiture dans les alentours?

— Je file sur Montréal en stop, mais je suis bloquée ici. Mon dernier pouce m'a laissée à la bretelle; c'était un docteur qui retournait à sa clinique de Beaumont. Tu vas vers Montréal?

— Je vais jusqu'à Québec, mais à l'heure qu'il est, tu serais mieux de profiter de mon bolide.

Le vent était tombé et le ciel était sombre; on entendait le glouglou d'un ruisseau juste derrière. *Ce gros riche n'a pas l'air dangereux*, avait décidé Mélanie.

— D'accord, j'accepte votre offre.

Elle avait jeté son sac à dos sur la banquette arrière et était montée. Cinq minutes plus tard, la Jaguar rouge traversait le pont Laporte à coup de pam-bam, pam-bam, pam-bam des travées. Ni Gagnon ni Mélanie ne parlaient. Les deux profitaient du cocon d'acier, isolés du monde féroce de la ville qui se dessinait à leur droite. Un mélange d'air frais au visage, chaud aux pieds, les emmaillotait. Dans la pénombre de la voiture, les voyants oranges ou verts du tableau de bord avaient des allures de rue Saint-Jean à Noël.

Gagnon savait que Louise l'attendait pour le souper familial; comme souvent, il allait être en retard. Mais la fille aux yeux verts lui donnait un coup de sang et il ne pouvait plus l'abandonner au bord de la route comme n'importe quelle auto-stoppeuse. Les pam-bam s'étaient tus. Gagnon aurait dû bifurquer vers la

sortie marquée « Cap-Rouge », mais il avait décidé de continuer jusqu'à l'échangeur et de s'engager sur le boulevard Laurier. *Au moins, je pourrai la laisser à un endroit moins désert, s'était-il dit.*

— Tu sais où coucher, non ?

— Non, mais je sais qu'il y a une auberge de jeunesse au centre-ville. Vous connaissez ?

— Oui, il y a le Centre international de séjour, rue d'Auteuil. Je vais t'y déposer.

La Jaguar avait parcouru la Grande-Allée en direction du Centre. Gagnon aurait bien aimé border Mélanie, mais il ne s'en sentait pas le courage ce soir-là ; pas le courage de lui faire la cour, pas le courage de compliquer davantage ses relations matrimoniales. Pas le courage non plus d'affronter l'humeur de Nicolas et d'Anne-Sophie à qui il avait justement promis d'être présent pour le souper en famille ce soir-là.

Il n'en était pas moins déchiré. Comme le mâle prétentieux, l'homme d'argent, le dominant qu'il est, il imagine qu'il produit un effet irrésistible sur toutes les filles, jeunes ou moins, qu'il convoite. *Cette fille ne me refuserait pourtant pas*, se disait-il. *Je n'ai jamais essuyé de refus !* De cela, il se vantait parfois... en oubliant de mentionner qu'il n'entreprenait une tentative qu'avec les femmes sur lesquelles il était sûr d'emporter la victoire. Ils avaient passé devant son Cercle de la Garnison et étaient arrivés rue Sainte-Ursule. Gagnon avait arrêté la voiture devant la porte qui porte un gros 19 en tôle écaillée. Dans la vitre, on pouvait lire sur un carton cerné de traces d'humidité :

CENTRE INTERNATIONAL DE SÉJOUR
AUBERGE DE JEUNESSE/MIXTE

Il avait retiré son porte-billets de la poche de son veston.

— Tu as de quoi payer, non ?

— C'est cher ?

— Peut-être 20 \$ ou 30 \$, mais tiens, prend ce billet.

Et il lui avait tendu un billet de 100 \$. Surprise, Mélanie avait pris le billet sans rien dire. Elle s'était retournée et s'était penchée lentement vers Gagnon qui avait été envahi par une odeur de paille et de parfum léger. Il s'était trouvé subitement con-

fronté à ses contradictions : il veut être un bon époux, un bon père et il ne se sent pas capable de résister aux avances d'une jolie femme. *C'est toujours comme ça.* Il se serait crû obligé de l'embrasser, même si ce soir-là il n'avait pas vraiment envie de donner suite. Heureusement pour lui, Mélanie ne faisait qu'attraper son sac à dos qui avait basculé sur le plancher. Et déjà, elle descendait en lui criant « Salut ! Et merci ! » En *cruiser* expérimenté, Gagnon l'avait rattrapée.

— Eh ! Mélanie ! Tiens, prends ma carte d'affaires. Si tu repasses à Québec, laisse-moi un coup de fil.

Elle avait pris le petit carton avec le dessin du soleil carré, symbole de Communimark. L'instant d'après, elle avait tiré la porte écrianchée et était disparue dans la pénombre du Centre international. Et Gagnon était reparti en trombe vers Cap-Rouge.

Le publicitaire n'avait plus pensé à Mélanie quand, une dizaine de jours plus tard, Madeleine avait annoncé dans l'intercom : « Monsieur Gagnon, j'ai au téléphone une jeune fille qui insiste pour vous parler ; elle n'a pas donné de raison, mais affirme vous connaître personnellement. Elle s'appelle Mélanie Lachance. »

Gagnon avait eu un moment d'hésitation, puis avait ressenti une petite irradiation dans la région du plexus... un peu comme le lundi précédent à la halte routière. Il n'existait pas encore de téléphone télévision, mais la tête Papou et les yeux verts de la voyageuse étaient bien imprégnés dans son esprit.

— Je la prends. Merci.

Il avait appuyé sur un bouton de son appareil.

— Allo ! Ici Michel Gagnon... euh... Mélanie ? Comment ça va ?

— Bonjour, Monsieur Gagnon. Ça va bien.

— Ça me fait plaisir de t'entendre. Tu es de retour à Québec ?

— Je ne suis jamais partie, j'ai trouvé le Vieux-Québec trop beau. J'ai décidé de me trouver un job dans la Capitale nationale comme ils disent.

— Je pense que tu devrais y arriver... avec ton talent.

Évidemment, à l'époque, il ne connaissait rien du talent de la fille, mais il espérait, oui, qu'elle pourrait dégoter un job à

Québec en dépit du taux de chômage élevé dans la région. Il avait ajouté :

— Écoute, on peut se voir, non ?

— Bien sûr, peut-être que vous pourriez me donner des conseils. Je ne connais pas beaucoup de monde à Québec.

— Tu es libre pour le lunch ?

— Oui... Oui !

— Bien, je t'invite. Au Budapest sur la Grande-Allée. Tu connais ?

— Non, je ne connais pas. C'est où ?

— Non, bien sûr... Bon, tu cherches dans l'annuaire... Un petit restaurant dans une maison ancienne. On y sert des plats hongrois ou roumains, je ne sais trop. À 12h 30, ça te va, non ?

Les moyens financiers de la postulante ne lui permettaient pas de manger dans une binnerie, encore moins de se payer un repas dans un restaurant de la Grande Allée. Heureusement, elle ne savait rien du Budapest, de son décor luxueux et de son personnel empressé. Et elle ne savait pas encore qu'un homme d'affaires qui invite une jeune fille de vingt ans au restaurant, c'est un repas qui passe nécessairement aux frais généraux de l'entreprise. Elle avait hésité.

— Ben... oui...

— Alors, à tantôt. J'ai hâte de te voir.

Il avait appuyé sur le « 8 » pour atteindre Madeleine.

— Madeleine, pourriez-vous appeler André Raymond chez FerMax et me décommander pour le lunch. Dites-lui que je ne peux absolument pas aujourd'hui... Insistez sur les excuses et dites-lui que je le rappelle demain pour nous entendre sur un autre rendez-vous... Bien, merci.

Ce midi-là, il faisait grand soleil. Comme souvent, Gagnon était arrivé en retard. Il portait des mocassins d'été et une lavallière, son métier lui permettant cela. Pimpante, Mélanie l'attendait devant la porte. Elle avait déniché un pull jacquard avec des petites fleurs à l'encolure qu'elle portait sur un jean serré et ses Adidas fripés enserraient ses pieds; elle avait mollement noué un foulard vert à son cou. *Ça lui fait des yeux plus magnifiques encore*, avait pensé Gagnon. *Elle est baisable*. Et le mâle en rut s'était manifesté. *Faut que je la baise !*

Ils avaient parlé du temps magnifique, du marché de l'emploi, de voyages, et de Gagnon un peu beaucoup — il a toujours besoin de montrer qu'il est un homme important! Dès qu'il a un auditeur devant lui, le besoin de briller se manifeste, et davantage encore s'il s'agit d'une auditrice. Mélanie avait été plutôt discrète; elle avait mentionné le cégep qui ne lui avait rien appris qui puisse lui servir dans la vie. Puis ils avaient évoqué la liberté de Gagnon dans la vie à deux, l'avenir incertain de Mélanie, le métier brillant, mais stressant de publicitaire, la survie difficile pour les jeunes, les affaires qui bouffent tout le temps libre, les gars qui évitent les relations affectives, et puis... Et puis, bien... Une fois apprivoisés, ils avaient baissé leur garde et étaient devenus amis. Amis? Sans arrière-pensée pour Mélanie peut-être. Lui est passé par l'esprit que c'était un employeur potentiel, mais cette idée lui était survenue plus tard, alors que pour le publicitaire, les amitiés sont *toujours* utilitaires. De toute manière, aux yeux de la jeune Mélanie, Gagnon était élégant, savant, fort et riche. Un monsieur!

Pour la première fois convive dans un grand restaurant, elle avait découvert le tartare de saumon quand le garçon lui avait demandé « Comment le désirez-vous? » et qu'elle avait répondu « Médium cuit, s'il vous plaît »! Gagnon avait pris les choses en main et ajouté: « Elle veut dire: Très peu relevé. Merci. »

Pour Gagnon, ce lunch lui avait permis de faire un autre pas dans son mouvement de retrouvailles avec le pan candide, pur, romantique de lui-même. Au cours de ses premières années de vie matrimoniale, il avait été passionné — et fidèle si on peut dire! — mais avec l'impression marquée de se dissoudre dans une relation fusionnelle: il mangeait ce que Louise cuisinait, regardait les émissions qu'elle choisissait, profitait des vacances qu'elle planifiait, portait les vêtements qu'elle préférerait, allait au lit à l'heure où elle était fatiguée. En tout cas, c'était comme ça qu'il sentait les choses. Et comme Louise devenait de moins en moins portée sur le sexe, il jeûnait six semaines pour avoir droit à une petite bouffe rapide sans chandelles ni assaisonnements. Cynique, il résumait la situation à leurs amis de couple en ces mots: « C'est ça, le mariage: une société dans laquelle l'individu s'évapore. » Et sa compagne reprenait: « C'est ce que voit Michel

avec sa vue de myope.» Leur relation était devenue moribonde, si bien que Louise avait tacitement toléré une situation de compromis: chacun vivait sa vie et aucun ne posait de questions.

Bien sûr, Gagnon avait perçu sans vouloir se l'avouer que si Louise était si envahissante à sa façon, c'était autant à cause de son attitude à lui que de sa personnalité à elle, résultat de son perpétuel sentiment de culpabilité, de sa peur de déplaire, de son besoin insatiable d'approbation. D'année en année, cette relation distillait un subtil poison contre la joie domestique mais, par manque de courage, il se sentait incapable de remettre en question cette union. Comme terrain d'évolution, il ne lui restait donc que son métier où il prenait sa revanche: rusé manipulateur, il était reconnu dans la profession comme «le *king* du marketing».

C'était dans cette conjoncture qu'il s'était retrouvé au Budapest avec une fille qui n'avait pas vingt ans. Comme à chaque fois, ce tête-à-tête avait regonflé sa libido ratatinée. C'était désormais hors du couple qu'il avait l'impression de vivre, dans sa profession et au cours des nuits libertines que le travail tardif lui permettait. Dès que le hasard lui jetait une pitoune dans les bras, le Don Juan à peine assoupi en lui sortait de sa léthargie. Il éprouvait du même coup la sensation confuse de courir à sa perte; il pressentait la difficulté, voire l'impossibilité, de revivre un jour une vraie complicité avec Louise. Tout en essayant de se convaincre qu'à quarante ans, il était grand garçon et avait bien le droit de piquer une jasette avec une fille sympathique, il avait la conviction que, comme sa mère à lui, Louise «lirait le mensonge dans ses yeux». C'est ainsi qu'avait commencé sa relation avec Mélanie.

Même à ce moment-là, il ne pouvait toutefois pas se cacher que cette conversation était en réalité le baratinage en règle d'une nymphette qui avait déclenché en lui un trouble qui ne se résorberait qu'au moment où elle se retrouverait dans son lit. Bref, il avait l'impression de trotter les pieds mouillés sur un plancher de bois verni.

Puis, une quinzaine avait passé sans qu'il ne revoie la fille, période pendant laquelle il avait eu le temps de reconnaître qu'une tempe grise ne pouvait tirer orgueil à éblouir, avec sa

limousine, son métier, son argent et son succès, une femme qui n'a encore rien vu du monde. C'est pourquoi, pendant ces deux semaines, il avait investi une quantité imposante d'énergie à tisonner deux clients potentiels croisés à la Chambre de commerce et, consacré les deux fins de semaine à astiquer son voilier, le Publicis II amarré aux pontons du Club de yacht de Québec. Comme au temps de sa jeunesse, le marin d'eau douce, vêtu d'un short défraîchi, torse nu, avait trimé dur, ravi de se défouler dans le travail manuel. Même que, la première fin de semaine, sa fibre paternelle avait vibré car Nicolas avait accepté de bosser avec lui. Toutefois, tout l'avant-midi, Gagnon avait dû houspiller son apprenti : « Un peu d'énergie, Nicolas, frotte ! » Au dîner, le chef du Club avait préparé un bœuf miroton, mais Nicolas avait levé le nez sur le plat, écarté du couteau les petits morceaux de ci ou de ça, et finalement exigé un hamburger. Puis l'atmosphère s'était détériorée : le père et le fils n'avaient rien à se dire. Gagnon avait beau raconter des anecdotes professionnelles, Nicolas restait figé comme rade en décembre. Dans l'après-midi, l'adolescent avait mis toute sa bonne volonté à résister au travail. Et le même scénario s'était répété la fin de semaine suivante.

Or, tout cela n'avait occupé que quatre jours de l'interlude alors qu'en sourdine, l'image de la jeune fille occupait l'esprit de Gagnon à la journée longue si bien que, vers la fin de la quinzaine, le temps s'était mis à ralentir considérablement. Heureusement, la période avait été entrecoupée de trois brefs coups de téléphone de Mélanie. Le premier, c'était pour le remercier du lunch au Budapest. *Le fait-elle par gentillesse ou pour me relancer ?* Ça l'angoissait de ne pas percer ses sentiments ! Le deuxième, c'était pour solliciter une lettre de référence, et le troisième, pour lui communiquer le numéro de téléphone de l'appartement qu'elle avait trouvé à partager en colocation avec une fille, le 555-2299. « Y'est beau, hein ? », avait-elle commenté.

Le quinzième jour, Gagnon était de retour à l'agence, mais il avait de la difficulté à se concentrer. Aussi, à 9 h 30, n'en pouvant plus, il avait composé le « beau numéro ».

— Bonjour ! Mélanie, s'il vous plaît ?

— Elle... elle est sous la douche... Un instant, avait dit une voix de femme qu'il n'avait pas reconnue.

Il avait entendu, en sourdine à cause de la main posée sur le téléphone: «Mélanie, c'est pour toi... voix d'homme... pas nommé...»

— Elle arrive ! avait crié la voix dans le combiné.

Il avait poireauté peut-être bien deux minutes puis avait entendu une voix essoufflée.

— Allo !

— Bonjour, Mélanie. C'est Michel...

Il avait hésité.

— Michel Gagnon.

— Salut, Michel. T'as du boulot pour moi, je gage...

Elle est vite passée du «vous» au «tu»... Manque de vernis ou simple familiarité amicale ? s'était-il demandé. Ce jour-là, il devait partir pour Montréal où, à 17 h, il présidait l'assemblée qui devait approuver le remaniement du Certificat en publicité, un diplôme conjoint de l'université et de l'industrie. Non, il n'avait pas de poste à proposer mais...

— Bien... Je... j'ai... je pars... Écoute, vers 11 h je dois quitter pour Montréal: un meeting en fin d'après-midi. Si tu es libre, tu pourrais venir avec moi. J'ai besoin d'une secrétaire d'assemblée. Payée. Je t'expliquerai. On aurait le temps de jaser... non ?

— Certain que je peux. Je ne crache pas sur quelques billets.

— Eh bien ! tu me rejoins à mon bureau sur Claire-Fontaine. Pour 11 h. T'as encore ma carte, non ? C'est à côté du Grand Théâtre.

Gagnon avait raccroché, légèrement déçu: plutôt qu'une invitation amicale, Mélanie n'avait semblé voir là qu'une offre de travailler quelques heures.

— Madeleine, voulez-vous me faire une réservation au Ritz. Pour une nuit.

— ...

— Ce soir. Merci.

À 11 h, Gagnon était dans le jus: il ne pourrait certainement pas quitter à l'heure convenue. Les gens entraient et sortaient de son bureau comme une meute de guêpes affolées par une table de noce abandonnée au cœur de juillet.

Mélanie avait fait un arrêt devant le bel édifice qui abritait les bureaux de Gagnon. Elle s'était avancée dans le hall, impres-

sionnée par ce bronze et ce marbre. Elle avait réexaminé la carte au soleil carré qui présentait en typographie dorée :

COMMUNIMARK

PUBLICITÉ, COMMUNICATION ET MARKETING

MICHEL GAGNON, PRÉSIDENT DIRECTEUR GÉNÉRAL

AU 1150, CLAIRE-FONTAINE, SUITE 1155, QUÉBEC G1K 6K7
TÉLÉPHONE/TÉLÉPHONE CELLULAIRE/TÉLÉCOPIEUR/COURRIEL

Elle trouvait l'endroit bien chic, mais elle allait bientôt découvrir que les entreprises à succès abritent parfois une faune imperméable aux valeurs humaines. Elle s'était finalement demandée si c'était bien l'adresse du « gentil monsieur Gagnon » et elle était ressortie par les portes tournantes pour vérifier que le chiffre de laiton apposé sur l'immense gâteau de briques rouges et de verre était bien le « 1150 ». *Pas de doute, c'est là.* Elle était rentrée, avait pris l'ascenseur jusqu'au onzième au milieu de messieurs en complet gris et de dames en tailleurs sable portant tous cartable ou mallette de peau. Elle en avait émergé, son fourre-tout de denim pendu à l'épaule, précédée par un des voyageurs qui passa tout droit en adressant un signe de la main à la réceptionniste. Casque d'écoute sur la tête, celle-ci l'avait reçue avec la froideur gentille des professionnelles du sourire.

— Bonjour, que puis-je faire pour vous ?

— J'ai rendez-vous avec monsieur Gagnon.

— Qui puis-je annoncer ?

— Mélanie Lachance.

La femme avait appuyé sur un bouton.

— Monsieur Gagnon, c'est Gisèle. Mademoiselle Mélanie Lachance est à la réception.

— J'arrive.

Comme l'accélération de l'ascenseur ayant produit chez elle un début de nausée, Mélanie s'était laissée tomber sur la banquette de cuir. Elle ne pensait pas trouver un décor aussi cossu chez ce bon samaritain. *C'est moderne, ça fait riche,* avait-elle songé en examinant cet amoncellement de laiton et de verre. Elle s'était imaginée un instant héroïne de Dallas. *Le hall de réception*

à lui seul est aussi grand que le centre médical de Saint-Anaclet, avait-elle calculé et elle s'y sentait un peu comme dans la salle d'attente de son médecin, éprouvant un sentiment de hâte et d'angoisse mêlées. Cinquante minutes s'étaient écoulées quand, percevant un baiser affectueux sur la joue, elle avait entendu dans sa rêverie :

— Bonjour Mélanie.

Gagnon avait revêtu son costume de professionnel à succès : un complet bien coupé qui avait sans doute coûté dix fois le salaire hebdomadaire de sa réceptionniste, une cravate bleue enluminée de fins fils d'or sur une chemise d'un blanc éclatant, et des mocassins vraisemblablement italiens. Il avait ensuite enlevé une pile de mémos sur le comptoir de Gisèle et ajouté :

— Nous partons.

— Bon, avait simplement ajouté Mélanie en le suivant.

Au moment où la porte de l'ascenseur s'était ouverte, Gagnon avait délicatement posé une main sur l'épaule de Mélanie. Moins de vingt minutes plus tard, ils étaient installés dans les moelleux fauteuils de la Jaguar qui filait à 140, son pilote étant secondé par un régulateur de vitesse.

Évidemment, le meeting universitaire s'était terminé en duo au Ritz alors que Gagnon avait eu recours à sa tactique habituelle : il avait fait monter un chariot d'amuse-gueule et une bouteille de Veuve Clicquot. Puis ils avaient fait les drôles sur le lit grand comme un terrain de football. Ils s'étaient moqués des participants au meeting, avaient parodié la tête d'œuf qui répétait sans cesse : « À Stanford, ils font ci... À Stanford ils font ça... ». Ils s'étaient gaussés du professionnel qui portait le même uniforme que Gagnon, mocassins à boucle compris. Ils avaient mimé le geste nerveux du représentant de l'association étudiante qui sursautait à toute minute en tirant la jambe de son pantalon de polyester...

Était arrivé le moment sérieux. Par une espèce de négligence empreinte de fatalité, Mélanie n'avait pas refusé les caresses de Gagnon, les baisers plus intimes, puis la culbute sur le lit. Mais une fois la fille dénudée, offerte, le gaillard avait perdu de l'intérêt ; c'était souvent comme ça. Chez Gagnon, le plaisir, l'impression de vibrer, de vivre, se manifeste toujours dans l'action

de conquérir, un terrain trop vite gagné perdant sa valeur. Ce qui l'excite, c'est ce qui lui résiste, c'est l'adversaire, l'ennemi; devant une partenaire trop accommodante, la flamme de Don Juan baisse. Débonnaire ou paresseux — lui jugeait cela comme de l'altruiste, de la générosité — il avait simplement suggéré: «Viens sur moi. Enfile-moi, vas-y, trouve ce qui est bon pour toi.»

Lors des quelques expériences sexuelles qu'elle avait tentées, Mélanie s'était plutôt fait tringler; aussi, bien que l'offre de Gagnon l'ait surprise, elle avait jugé cela gentil de sa part. Timide au début, elle avait fini par être entraînée par le plaisir alors que lui se laissait astiquer négligemment. Au moment décisif, il avait pétri violemment les seins de la jeune fille comme pour l'aider à atteindre plus vite le point de chute. Sûr que ça n'avait été le paradis ni pour l'un ni pour l'autre.

Revenu à son bureau le lendemain, Gagnon avait réfléchi à sa rencontre du Ritz. En conclusion, il avait farfouillé dans un tiroir encombré de figurines, en métal, en plastique ou en bois; grosses, moyennes ou petites; œuvres d'art, jouets ou sculptures de pacotille. Toutes représentaient des cochons. Il avait alors estimé que c'était un cochon jouet de grosseur moyenne qui rendait le mieux compte de sa rencontre de la veille, et il l'avait déposé dans une case de son étagère à trophées.

Comme manger quand on a faim, copuler devrait produire une sensation de satisfaction. Or, résidus de culpabilité judéo-chrétienne qu'on ne trouve pas chez les jeunes de vingt ans, Gagnon éprouve généralement un sentiment de déception tout en se sentant comme engagé dans une relation de fidélité avec ses conquêtes. Cette baise épidermique avait donc scellé une nouvelle amitié — c'est comme ça qu'il voit l'amitié. Aussi, moins de deux mois plus tard, Mélanie remplaçait Gisèle comme réceptionniste. Comme tout le monde en publicité, l'employée n'était protégée par aucun contrat de travail, aucun syndicat; au cours des années, Gisèle avait constaté jusqu'à quel point le monde de la publicité exècre les syndicats. «Les conventions collectives, c'est la mort de la créativité», avait-elle entendu répéter. «Les hauts salaires que nous payons valent la meilleure protection syndicale.» Et c'est ainsi qu'après huit ans de loyaux services,

Gagnon a pu licencier son employée sans compensation et sans recours. À partir de ce jour, le publicitaire pouvait croiser Mélanie chaque jour comme réceptionniste, et selon son bon vouloir comme amante. À chaque rendez-vous, il la baise — ou elle le baise, qui sait? Mais si pour lui, le coût fait partie des obligations amicales, pour elle, c'est le signe d'un sentiment amoureux. Léger quiproquo.

Il est vrai qu'avec le temps, Gagnon en est peut-être venu à entretenir une relation particulière avec Mélanie, il n'aurait pu l'affirmer lui-même. Mais le fait est qu'à chaque coup dur, c'est chez Mélanie qu'il aboutit. Cela continue depuis sept ans. C'est pourquoi il se retrouve à Limoilou aujourd'hui.

Le zombi est surpris dans sa rêverie quand il entend de la cuisine :

— Veux-tu de ton VSOP dans ton café?

— Non... euh... oui, merci, répond-il.

Après un court moment, Mélanie s'approche avec une grosse tasse de grès qui sent l'alcool.

— Tiens, ton bubus! dit elle en déposant la chope sur le guéridon.

Gagnon quitte le canapé et s'assoit sur la chaise adjacente.

— Viens t'asseoir ici, fait Gagnon en se tapant la cuisse.

Mélanie s'assoit à califourchon, lui passe les mains derrière la nuque et lui plante son regard dans les yeux.

— Qu'est-ce qui ne va pas, mon vaillant Michel?

— Oh! Rien que tu puisses régler, ma belle Mélanie, à moins que...

Gagnon ferme les yeux à demi, lui prend les hanches et commence à la faire osciller dans un lent va-et-vient. En dehors de l'alcool, le sexe est une façon d'oublier ses problèmes. Sans paraître autrement intéressée, Mélanie le laisse faire, mais petit à petit, elle y prend goût; Gagnon voit bien que ses yeux verts commencent à briller d'un éclat humide. « Viens! », dit-il en enclenchant la stratégie qui, il l'a maintes fois constaté, suscite toujours un sentiment de reconnaissance chez ses conquêtes. Il se dénude

et s'étend sur le dos à même le sol. «Viens», répète-t-il simplement. Par l'entrebâillement de sa culotte, Mélanie s'empale sur lui, et comme elle peut mener le jeu, trouve rapidement sa position et son rythme. Après un moment, elle s'agrippe à ses épaules et se ramone en y mettant toute son énergie, puis elle se raidit et s'effondre dans un «han! ho o o o!» sonore. Douleur ou plaisir, Mélanie ne réussit pas toujours à reconnaître ce qu'elle éprouve à cet instant précis — et elle ne sait rien du plaisir de Gagnon. Après quelques secondes, ils se repoussent et tirent des papiers-mouchoirs de la boîte aux marguerites.

— Je m'écœure quand je me sers une petite vite comme ça, dit Mélanie en se relevant. J'ai l'impression de me nourrir de *junk food*, Michel. Je n'appelle pas ça faire l'amour...

— Quand on a seulement les moyens de se payer du HotDog King... lance Gagnon.

— Bon! Bon! Dis-moi donc plutôt ce qui t'amène ce soir. Depuis le temps que je te connais, seulement trois prétextes t'ont guidé jusqu'ici: soit tu es dépressif, soit tu es en colère, soit les hormones te travaillent.

Gagnon doit admettre que cette analyse de leur relation est fondée; Mélanie est jeune, mais elle est loin d'être stupide.

— Je suis en maudit, Mélanie. Ça fait trois meetings et je ne sais pas combien de téléphones que j'ai avec David Briggs pour discuter de leur budget. Il est cochon: il a coupé sur la commission d'agence et il exige encore davantage de nous.

— Et t'as pas réussi à l'amadouer comme tu le fais d'habitude avec les clients récalcitrants? T'a pas réussi à le faire pleurer?

— Il a été intraitable. Question de culture? de langue? Il parle français pourtant. J'ai pas réussi à le faire flancher. Il m'a dicté ses conditions et ça finit là. J'accepte ou je perds le budget. Il veut avoir ma peau...

— Tu n'as en effet que la peau sur les os: trois autos, un château, trois cents mercenaires et... Et combien de maîtresses? ajoute-elle, taquine.

— O.K. «Glissons, mortels!» coupe-t-il avec emphase poétique. Et revenons à Briggs. Une de ses exigences, c'est un administrateur publicitaire de terrain fourni par Communimark.

— Qu'est-ce que ça mange en hiver ?

— Un admin terrain, comme disent les jeunes, c'est un administrateur de budget qui travaille la plupart du temps chez le client, mais qui est rémunéré par l'agence.

Il change de ton.

— Tiens ! Ce serait un vrai job pour toi, ça, administratrice de terrain. Pas mal mieux que réceptionniste !

— Et je ferais quoi comme administratrice de terrain ?

La jeune fille se penche en avant pour ne pas perdre un mot du discours de Gagnon.

— Tu serais responsable de la partie du budget dévolue aux activités promotionnelles. En accord avec le bureau de Montréal et les franchisés, tu organises la publicité locale, les activités spéciales, les contacts avec la communauté et un tas d'autres choses. Dans la pratique, tu es pas mal autonome. Un beau job ! Exigeant, mais passionnant !

— Je ne m'y connais pas beaucoup en publicité. C'est pas quelques années comme réceptionniste qui ont fait de moi une publicitaire. J'ai pas de bac en non plus.

— Écoute, Mélanie, laisse faire les diplômés. De toute manière, la publicité, ça ne s'enseigne pas ; un publicitaire, c'est quelqu'un passionné par la publicité, rien de plus. Les employés de Communimark sont des publicitaires parce qu'ils ont décidé de travailler en publicité, un point, c'est tout.

— S'il suffit... commence Mélanie.

Dans le tambour de tôle qui couvre les escaliers à paliers derrière la maison, on entend des voisins qui parlent fort, des bruits de casseroles. Mélanie est distraite, va vers la fenêtre en tirant sur sa queue de chemise pour y jeter un coup d'œil ; elle n'aperçoit qu'un chat tigré. Elle revient à Gagnon qui continue sur sa lancée.

— ... Y'a chez nous, des gens qui viennent de lettres, de communication ou d'administration. Moi, bon, je viens de marketing. Tu aimes la pub ; c'est encore drôle tout ce que tu as pu gober à partir de ton poste. Tu es au carrefour de tout ce qui se passe dans l'agence : clients, meetings internes, fournisseurs... De plus, j'ai confiance en tes talents de relationniste ; ça t'a toujours permis de patiner dans la vie. Et, tu sais, pour être bonne

réceptionniste, ça prend des talents de relationniste... ce qui fait bien des ressemblances avec le travail d'administratrice de terrain.

L'homme d'affaires poursuit son boniment.

— Puis tu ne serais pas abandonnée seule dans le champ : tu travaillerais avec Esther Blondeau et Jacques Lauzon. Jacques, tu le connais ; c'est un pro et je sais que tu l'aimes bien, non ? Et Esther a une bonne expérience en restaurapide. Vous feriez une bonne équipe tous les trois.

Gagnon s'arrête. Mélanie est surprise par l'offre et encore plus emballée que surprise ; la publicité la fascine, en effet. Cette fois, elle a la chance d'y plonger comme protagoniste à part entière. Elle croise les deux mains, les coudes appuyés sur les genoux ; pour considérer l'offre, elle a pris la pose d'un *Penseur* féminin. Gagnon interrompt sa méditation.

— Sans compter un petit aspect à ne pas négliger non plus : tu risquerais d'augmenter tes revenus de 50 %. Autour de 30 000 \$ par année pour commencer. Pas mal, non ?

Mélanie ne dit rien, mais n'en pense pas moins.

— Vendu ? demande Gagnon qui ajoute : J'aimerais te présenter, Briggs, tiens. Briggs est un gars intéressant, cultivé et tout. Il parle assez bien français et...

— Écoute, Michel, c'est pas parce que tu m'offres un job chez HotDog King que je suis *obligée* de coucher avec mon boss et pas davantage avec mon client, j'espère !

— Merde, Mélanie ! Je ne suis tout de même pas le premier gars avec lequel tu couches ; je ne suis pas aveugle. Et tu n'as jamais levé le nez sur les voyages et les beaux hôtels qu'on te paie, non ?

— C'est vrai, oui. C'était surtout vrai mes premières années à Québec.

Mélanie s'est subitement redressée.

— Mais en sept ans, mon point de vue a changé. Au début j'avais l'impression d'entrer dans le beau monde... le vrai monde, quoi ! Les belles excursions sur un yacht, je ne connaissais pas ça avant de te rencontrer, c'est vrai. Ni les Budapest, ni les nuits du Ritz non plus. Pas plus que les voyages aller-retour en première classe à New York. Mais ça n'a pas été long que j'ai

commencé à me sentir utilisée. J'ai compris que sous les apparences de la gratuité, je devais payer mon écot... avec mon cul ! Quand on vient de Saint-Anaclet et qu'on n'a pas un rond pour manger ou dormir, on ne réfléchit pas longtemps quand un beau monsieur riche et bien élevé vous fait une invitation. Il vous arrive même de penser qu'il vous aime vous, pas seulement votre cul. Mais il y en a qui sont moins dupes que d'autres dans ce genre d'échange.

— Tu ne me diras pas que tu ne savais pas où ça te mènerait quand je t'ai invitée au Ritz la première fois, non ?

— Eh bien, non, je ne le savais pas. J'avais dix-neuf ans, imagine-toi. J'étais prête à prendre certains risques, mais je croyais sincèrement que tu voulais me donner ma chance. J'ai bien compris depuis que, dans une année, des chances comme ça, tu en donnes à plus d'une.

Gagnon s'est levé en attrapant sa tasse qu'il tripote.

— Wow ! Pousse pas, Mélanie ! Si ce n'était pas pour te donner un coup de main, t'aurais-je proposé, comme je viens de le faire, le job d'administratrice de terrain... une fille de vingt-six ans et qui n'a pratiquement pas d'expérience en publicité ?

— Je ne suis plus si crédule, Michel. Tu m'as pistonnée parce qu'à tes yeux, je suis *réellement* une bonne relationniste, c'est-à-dire que je suis douée pour les relations *humaines*. Et relativement disponible pour les relations *sexuelles*, si tu veux que je te mette les points sur les i. Sans toi, je serais peut-être sur le béesse, mais je ne serais peut-être pas passée chez Morgentaler l'avorteur non plus...

— Bon ! Bon ! Revenons à ton job : acceptes-tu de rencontrer Monsieur Ton-boss-et-Mon-client-Briggs ?

— Je vais y penser avant de te donner ma réponse... Y compris aux conditions cachées.

Gagnon est agacé.

— Ah ! Lâche-moi avec tes allusions. Fais pas la fine gueule !

Il se précipite au petit coin pour pisser son café sans prendre soin de fermer la porte. Il en sort en coup de vent.

— En tout cas, j'ai besoin de ta réponse demain. Salut !

— Salut ! fait Mélanie avec un sourire en coin.

Sûr que Mélanie dira oui, l'homme d'affaires plonge dans la pénombre de la cage d'escalier et file vers sa base.

Vingt minutes plus tard, la Jaguar dérape dans l'entrée de gravier de Roquebrune. Gagnon fait son entrée dans la salle à manger où la famille est déjà attablée.

— Bonjour, tout le monde, lance-t-il à la cantonade.

— Salut, p'pa, répond Anne-Sophie, en inspirant une bouffée de Ventolin.

Anne-Sophie recourt de plus en plus souvent à sa pompe contre les crises d'asthme. On dirait que chaque saison fait empirer la maladie d'un cran d'intensité.

— Tu râles, Anne-So. Ta pompe ne fait pas effet ?

— Oui, oui. C'est correct.

Nicolas garde le silence, les yeux rivés sur son assiette.

— Merci d'avoir respecté ton engagement, ironise Louise qui reste assise.

Après un moment de frémissement, Kiko l'épagneul a regagné son coin préféré. Gagnon réalise que le repas est avancé.

— Je m'excuse, j'ai été retardé par les affaires. J'ai fait du mieux que j'ai pu.

Il prend place.

— Tu te sers si tu as faim. Il reste du rosbif, des patates et une salade verte.

— P'pa, tu viens me reconduire à ma pratique de badminton ? demande Anne-Sophie.

— Ah ! écoute ! Je suis fatigué.

— Allons, mon petit papa chéri, tu ne peux pas me faire ça. Tu sais bien que le service de bus n'est pas terrible d'ici au campus.

Il n'ose dire aujourd'hui ce qu'il aurait dit la veille : « Demande à ta mère. »

— O.K., j'irai. On part dans quinze minutes, d'acc ?

Il se lève, va dans la cuisine et revient avec une assiettée où tout est tiède.

— P'pa, j'ai besoin de cinquante piastres, grogne Nicolas.

— Règle ça avec ta mère.

Louise est en train de boire sa tisane. Elle fait la grimace. Gagnon pigresse dans son assiette pendant quelques minutes puis se lève et glisse les restes dans la poubelle.

— Prête, Anne-So? On part!

Il décroche au passage son vieux coupe-vent des Nordiques et disparaît, Anne-Sophie sur les talons.



Aussitôt Gagnon parti, Mélanie barre la porte, éteint les lumières et s'affale dans le canapé de peluche. Ces rencontres impromptues lui laissent la bouche amère. *Comment gérer ça? Est-ce ça, l'amitié? Un échange de bons services? Les amitiés du secondaire étaient peut-être plus compliquées, mais elles me semblaient plus pures...*

Elle se relève, ramasse la tasse de grès et range le comptoir. Elle passe à sa chambre; le couvre-lit de cochenille se déploie en vagues obliques, sous-vêtements et chandails tachettent l'espace. La journée a été chaude et les pièces en enfilade de cet appartement étant mal aérées, elle sait qu'elle dormira mal. De toute manière, ce désordre lui enlève le goût de se mettre au lit.

Et cette offre où sexe et affaires se mêlent la trouble. Elle décide d'expédier un courriel à son amie Stéphanie. Elle réveille son portable puis en referme aussitôt le couvercle; elle a changé d'avis, elle lui postera une belle carte. Elle ouvre le tiroir de sa commode dans lequel elle conserve des cartes d'amitié, en choisit une qui représente une fille en robe blanche qui vole dans le ciel au son d'un violoneux dansant. Elle attrape un Bic et écrit.

« Chère Stéphanie,

je prends ma plus belle plume pour t'écrire: un Bic mauve. J'ai envie de parler à quelqu'un qui me comprend. Et ça, c'est pas un homme. J'enrage toute seule dans mon coin. Heureusement que tu es là. Sans ça, je me péterais la tête contre le calorifère. Je sais bien que je t'écris seulement quand ça va mal. C'est à ça que servent aussi les amies, j'imagine.

Michel vient de sortir. À chaque fois que je le vois, je me méprise un peu plus. J'ai l'impression d'être un objet pour lui. Il arrive ici sans s'annoncer, m'accable de ses problèmes, me baise et disparaît. Depuis sept

ans que ça dure et rien de plus reluisant s'annonce entre nous. Je sais bien que je n'aurais dû rien espérer d'un homme marié ; il m'a jamais rien promis, on est seulement copain copine. Mais lui semble avoir des droits sur moi, et moi j'ai toujours un peu l'impression d'être en dette envers lui. Je ne devrais pas pourtant : il me fait des cadeaux pour s'excuser de ne pas être plus disponible... ou pour me payer ses "petites vites". Je devrais pourtant comprendre que je lui ai rendu ses cadeaux, en le dépannant comme bonne à tout faire, coursière, hôtesse, secrétaire, chauffeur, etc. et, officiellement, comme réceptionniste, et en me laissant un peu tripoter par lui ! Mais je n'arrive pas à considérer que nos comptes sont kif-kif. Je suis incapable de le remettre à sa place, de prendre mes distances, de couper.

Lui, il se trouve gentil, généreux, bon baiseur... Là-dessus, je dirais plutôt qu'il est si inintéressé qu'il me donne plutôt l'impression de se laisser utiliser selon mon besoin. C'est vrai qu'il a 48 ans !!!

Et il dit qu'il est fidèle à sa femme. Je ne suis pas sûre qu'elle, elle voit ça comme ça (elle aussi est à sa solde). Moi, je commence à penser qu'il a le cœur gelé par la passion des affaires, de l'argent, que c'est un égoïste. Je sais, tu vas me dire que c'est un homme...

[...Excuse-moi, j'ai dû m'interrompre pour le téléphone : c'était Maxime Lipsich qui appelait. À l'heure qu'il est, ça me donne l'impression que c'est bar ouvert ici.]

Pour revenir à Michel, oui, égoïste. Il se montre quand il a besoin de moi puis il disparaît de ma vie pour 3 jours ou 3 semaines.

Ce soir, c'est son plus gros client qui le fait chier dans ses culottes : on le menace de lui retirer un gros budget — je ne sais trop combien gros. Il m'a lancé le chiffre de 10 millions \$, tu te rends compte de ce qu'on ferait avec 10 millions \$? Il a trouvé une solution pour sauver ce budget du naufrage : MOI. Moi officiellement chargée de budget HotDog King. Moi en prime, officieusement la Marie-couche-toi-là du big client. Il m'écoeure ! Il m'écoeure !!!

Je rêve de rencontrer un gars qui m'aimerait pour moi. Un gars disponible, doux, présent. Et riche peut-être... Ah ! Ah !

L'autre jour, je suis allée voir mon gynéco, un Libanais beau comme un dieu, la voix éraillée comme Richard Cocciante. Dès qu'il me touchait,

j'avais des frissons. Il m'a dit qu'il était célibataire et m'a proposé d'aller prendre le café. J'ai refusé en prétextant un autre rendez-vous, j'étais un peu intimidée. Mais depuis ce jour-là, je rêve à lui. Il me semble qu'il doit être si doux, si attentif, si présent. Il m'a dit qu'il aime les enfants, qu'une femme comme moi est faite pour avoir des enfants...

Mais revenons à quelque chose de plus terre-à-terre : le « gros client » s'appelle HotDog King. Michel m'offre de travailler à l'agence comme administratrice du budget terrain pour ce client. Il m'a fait miroiter un salaire de 30 000 \$ Ça ferait du bien à mes finances ; mes cartes de crédit sont paquetées aux as. Mais j'ai des réticences : il m'a fait une offre au conditionnel... Il aimerait me présenter le président de HotDog King... Je devine ce que ça veut dire : une disponibilité quand Monsieur vient faire ses virées au Québec, j'imagine. Pogné dans ses valeurs British, il a l'impression de se trouver au paradis ici : les Québécois aiment fêter, les petites Québécoises sont tellement ouvertes...

J'aimerais le job, mais j'ai l'impression d'être obligée de payer un pot-de-vin (ou une pinte de sang !) pour l'avoir...

Bon, je t'écrivais pour avoir tes conseils, mais tu ne pourras pas me les donner avant que j'aie moi-même donné ma réponse, c'est-à-dire demain. Mais ça m'a quand même aidée de t'écrire ; j'ai l'impression d'avoir les idées plus claires. Ma décision est prise.

Je t'embrasse. Figuelou !

Mélanie

P.S. Je n'ai pas beaucoup parlé de toi. Dis-moi ce qui t'arrive. Écris-moi, ou mieux : viens faire un tour au Festival.

Comme demandé par Gagnon, elle a donné sa réponse le lendemain : un « Oui ! » sans condition. *Briggs ? On verra bien !* avait-elle décidé.

Lauzon, Esther et Mélanie sont montés à Montréal pour recevoir le premier briefing de Vallerand sur le nouveau budget. Lauzon a garé sa Saab 9-5 dans le stationnement souterrain du square

Dorchester, tout près du bureau montréalais de Communimark. Ils ont marché jusqu'au gâteau de verre de HotDog King, « Le 1100 » boulevard René-Lévesque, au coin de Peel. Le temps était voilé et torride ; ça sentait le bitume chaud, la graisse de *fast-food* et les déchets qui fermentent. Une ribambelle de moineaux s'égosillaient dans le parc en une piaillerie agaçante.

En deux heures, Vallerand a esquissé la situation marketing de HotDog King, précisant leur objectif de ventes et leur *marketing-mix*. Il leur a indiqué que les cibles naturelles étaient les personnes à revenus bas et que l'entreprise voulait privilégier les ados. Il leur a expliqué : « Les clients acquis jeunes ont plus de chances de nous demeurer fidèles et à mesure qu'ils prendront de l'âge, nous leur offrirons des produits plus sophistiqués de manière à assurer leur satisfaction à eux... et des profits plus confortables à nous. » À ce moment, il a affiché un sourire large et figé.

L'équipe est rentrée à Québec gonflée à bloc. En quelques semaines, Esther Blondeau a réussi à reprendre le dossier qu'elle tient bien en main. On sent qu'il se passe quelque chose ; l'équipe de front qu'elle forme avec Lauzon et Mélanie est soudée, alerte, volontaire. La restaurapide, c'est son domaine, elle a fait ses preuves ; pendant son mandat chez Burger King, les ventes au Québec ont augmenté de 7,7% par année. En moyenne ! Face aux géants du hamburger, elle est maintenant confrontée à un défi de taille : en une année, convaincre les ados que HotDog King est une alternative alléchante. Pas facile.

Il est 9 h et Esther est sur pied de guerre.

— Mélanie, lance-t-elle de son bureau, viens, on va faire le point sur HotDog King. On va rédiger le tremplin créatif pour la création. Tu sors tes notes ; on regarde ça.

Elles s'installent autour de la table d'appoint. Esther sort de son cartable de veau un bloc ligné sur deux colonnes comme ceux des journalistes. Mélanie ouvre son iBook. Elles comparent leurs notes un moment.

— C'est quoi l'objectif de Vallerand selon toi ? demande Esther.

— Vendre des hot-dogs, répond Mélanie moqueusement.

— Mais encore ?

— Aux ados.

— Et comment on va arriver à décoller les ados de chez Valentine ?

— Je n'en sais trop rien.

— Alors note bien comment on va présenter ça à la création : l'objectif de la campagne, c'est jouer sur un ton provocateur pour persuader les jeunes que l'assiette HotOne constitue un choix alléchant que même les moins argentés peuvent se payer. C'est bien comme ça que tu as compris le briefing ? vérifie Esther.

— Ben... Oui, si tu veux... Mais il me semble que Valliquette...

— Vallerand ! Mélanie.

— ...que Vallerand n'a pas mentionné un ton provocateur...

— Non, en effet. Le ton, c'est moi qui pense que c'est la meilleure façon de toucher ces jeunes-là. Tu rédiges ça, tu sors trois copies puis tu appelles RB. On va regarder ça avec lui.

Mélanie tape deux minutes puis on entend les feuilles qui chuintent sur l'imprimante. Elle attrape le combiné du téléphone et pitonne.

Gagnon met le nez dans la porte.

— Comment ça a été à Montréal, les filles ?

— Très, très bien, répond Esther.

— Pas pire, ajoute Mélanie.

— Tu as rencontré Briggs ? s'enquiert Gagnon.

— Il m'a fait visiter. Belle vue sur les gratte-ciel autour !

— Et alors ?

— Sympathique. Il m'a fait du charme... Je pense qu'il ne sera pas trop achalant. J'aurai rien qu'à lui laisser entendre de temps en temps qu'il est puissant et intelligent... et charmant. Je crois plutôt qu'il est paternel avec moi.

— Paternel !

Gagnon affiche une moue perplexe.

— Bon, tant mieux si ton client ne te lève pas le cœur comme tu l'avais imaginé au départ...

Il se tourne vers Esther.

— Et quand présente-t-on ?

— Dans vingt jours ouvrables.

Belleau, survient dans son accoutrement défraîchi et ses souliers élimés.

— Bonjour tout le monde, fait-il.

— Bon, je vous laisse, fait Gagnon.

— Salut, RB, dit Esther. On fait le point sur HotDog King, d'acc ?

— Pas de problème !

— Voici le tremplin créatif.

Elle dépose une copie devant le directeur de la création qui prend une minute pour en prendre connaissance.

— Ça me semble clair, dit Belleau. Mais qu'est-ce que le HotOne ?

— C'est une nouvelle assiette garnie et... ludique.

— Ludique ! Un met... ludique ! ?

— Oui, explique Mélanie. C'est un nouveau produit qui a été testé auprès des ados. La présentation est flyée, c'est une assiette garnie : un hot-dog, des frites, plus une salade un peu exotique, genre carottes à la mandarine et piment — tu sais l'engouement pour tout ce qui est extrême. Le tout présenté dans une assiette de carton ciré très colorée. Je pense que ça va marcher à planche.

— Oui, mais la HotOne — on a convenu, RB, de dire plutôt *la* HotOne, précise Esther — la HotOne est une assiette en cinq versions ; chacune est garnie d'une salade différente.

— Ouais, fait Belleau. Salade peut-être, mais les ados ne sont pas très mangeurs de salade...

— Non, répond Esther, mais la salade, c'est justement ce qui ajoute l'aspect ludique au produit. Les jeunes sont de plus en plus conscients de la bonne alimentation... Et même si le jeune ne mange pas la salade, celle-ci permet une rationalisation qui fait digérer ce qui serait autrement perçu comme de la malbouffe.

— Bon ! C'est sensé... O.K. Je pars avec ça.

— Quand se revoit-on ? demande Esther. Lundi ?

C'est lundi. Esther et Mélanie ont réservé la salle de conférence pour discuter de la campagne HotDog King. Belleau s'amène avec Maxime et Audrey. Gagnon et Lauzon sont présents. Les jeunes de la création s'en sont donnés à cœur joie ; ils présentent une douzaine de concepts différents, du farfelu au politique. Seulement quelques coups de crayon pour chacun.

— Je pense que trois concepts se distinguent, conclut Belleau.

— Laisse-moi deviner lesquels, dit Esther. Le voyage exotique, le petit couple et la roue de fortune ?

— Pas mal ! dit Belleau. Mais la bataille de bouffe, c'est plus fort que la roue de fortune.

— Oh non ! T'es fou ? La bataille de bouffe est trop risquée. Imagine que les jeunes se mettent à populariser les batailles de bouffe dans les HotDog King. Tu vois le chiard ? On va perdre le budget...

— Trop vrai ! Avec les jeunes, ça poigneraient, mais je ne crois pas que notre client aimerait ça, ajoute Mélanie.

— Max, présente-nous encore la maquette du petit couple, demande Esther.

— Voilà. C'est un message télé. C'est un groupe de quatre ou cinq belles ados à demi dénudées dans un vestiaire de sport...

Le jeune homme explique par le détail de quoi aura l'air le spot à l'aide de croquis puis il présente le plan final.

— On voit la fille et son chum, les yeux dans les yeux, ravis devant une assiette HotOne...

— Je pense que c'est pas mal, dit Esther.

— Je suis d'accord. Je pense que ça fait la job, ajoute Belleau.

— J'aime le petit côté romantique, renchérit Audrey.

Gagnon n'a rien dit jusque-là. Il intervient.

— Je ne sais pas si on doit présenter ça à Vallerand... C'est vrai que c'est intéressant, mais je ne veux pas engager trois millions de diffusion sur un feeling.

— Aïe, Michel, avec l'expérience qu'on a en *fast food*, défend Esther, on sait ce qui marche, voyons !

— Peut-être, mais nous devons être sûrs à cent pour cent. Pas question de reprendre nos devoirs ; il faut que la première

présentation au client soit la bonne. On est trop serrés dans ce budget-là.

— On ne peut jamais savoir à cent pour cent, laisse tomber RB.

— Mais si, on peut; ajoutons un argumentaire à l'appui de notre concept créatif.

— Tu penses à Andreapoulos?

Esther intervient.

— Michel, tu dis que le budget est serré et on est aussi serrés dans le calendrier... Je ne comprends pas.

— Andreapoulos, ça coûte rien par rapport aux coûts d'une reprise de présentation. Je vais la contacter moi-même.

— O.K. On arrête là pour le moment, conclut Belleau.

Gagnon appelle Marie Andreapoulos qu'il rejoint en louvoyant à travers les quatre notes de la Cinquième.

— Bonjour, Marie. Comment allez-vous?

— Très bien. Vous-même, Michel?

— Marie, j'aurais un petit problème à te soumettre. Avec vos connaissances et votre expérience, je suis sûr que vous pourriez nous aider. À chaque fois, vous nous arrivez avec des remarques si pertinentes... Marie, on pourrait se tutoyer, non? Je ne sais jamais sur quel pied danser.

— Bien sûr, Michel, vous pouvez me tutoyer. Je suis contente de savoir que mes avis vous servent — que ça te serve. Pour ma part, cette collaboration m'apporte une expérience de terrain qui est intéressante. Ici à l'université, je me demande parfois si les recherches que je présente dans les congrès servent à plus de quinze personnes.

— J'estime, Marie, que votre travail est indispensable; il donne de la profondeur à nos élucubrations... Voilà! Je t'explique ce qui m'amène aujourd'hui: j'ai un concept de campagne que j'aimerais vous présenter. Regardez ça et faites-moi une proposition: la méthodologie, les coûts, le délai.

— C'est urgent? Je ne peux me mettre là-dessus ces jours-ci car j'accompagne un doctorant qui doit défendre sa thèse dans une dizaine de jours. Vous avez besoin de ça quand?

— Dans une semaine, mais ça urge.

— Une semaine ? À l'université, c'est un délai bien serré. Faut que je me trouve des étudiants de maîtrise qui sont disponibles... Laisse-moi voir ça et je vous rappelle.

— Écoute, Marie, tu as quelques minutes pour qu'on parle de ça un peu plus en détail en fin d'après-midi autour d'un café ?

— En fin d'après-midi ?... va pour le café. Tu peux venir dans mon coin ? Aux Amis d'Andromède, rue Saint-Vallier ?

— Oui, bien sûr.

À 17 h 30, les Amis grouille d'étudiants, plusieurs autour d'un pichet de bière, d'autres seuls devant leur écran d'ordinateur. Gagnon et Andreapoulos occupent une alcôve, chacun devant un allongé, le ixième de la journée pour le communicateur. Au moment où ce dernier s'apprête à présenter le concept comme ont fait les créatifs, il est distrait par une scène qui le gêne : deux jeunes hommes sont assis côté à côté sur une banquette, se tiennent par la main et sont en train de s'embrasser goulûment. *Eh bien*, pense Gagnon, *même avec ma blonde, je n'aurais pas fait ça en public... Il paraît que c'est normal à c't'heure, selon Anne-So ! Je me demande pourquoi ça me dérange tant*. Il revient à ses affaires ; il explique le scénario à Marie, mimant avec force gestes.

— Je pense que ce concept est bon, conclut Gagnon en dévisageant Marie. Saurais-tu y repérer les points faibles qui pourraient nous retomber sur le nez ?

— Oui, je le pense. On peut faire deux choses : analyser le message sous l'angle sémiologique et aussi réaliser un pré-test de concept auprès de jeunes publics. Avec ça, je pense qu'on éviterait les gaffes.

— Et tu pourrais me faire un rapport d'ici lundi prochain, non ?

— Ah ! C'est vite. Trop vite. J'ai mes cours à donner, mes recherches à poursuivre...

— Et combien tu me demanderais pour ça ?

— Je ne sais pas...

— Donne-moi au moins une idée. 1000 ? 3 000 ? 10 000 ?

— Je n'en ai aucune idée.

— Il faut que je budgète, Marie. Estimons le temps que ça pourrait prendre, O.K. ? dit l'homme d'affaires en tirant son stylo de sa poche.

— Je veux bien, dit Marie.

Gagnon énumère en griffonnant sur le napperon de papier.

— Temps de rencontre avec l'agence et planification du travail...

— Disons, quatre rencontres d'une heure...

— À quel taux horaire ? demande Gagnon.

— Moi, c'est 100\$ l'heure, mes étudiants, 20\$...

À la fin, Marie convient que le travail nécessitera une dizaine d'heures de son temps et une quarantaine d'heures de temps étudiant pour un total de 1 800\$. Gagnon lui propose :

— Écoute, Marie. J'ai besoin, vraiment besoin, de ton avis sur ce projet. Arrondissons ! 2 000\$, ça t'irait ? Et tu me remets un rapport, succinct s'il le faut, pour lundi prochain. Tu peux m'organiser ça ?

— Je devrais...

— O.K. Tu me fais rapport vendredi pour me dire comment ça se dessine et on s'entend à ce moment-là pour un rendez-vous.

Il jette un coup d'œil sur la banquette aux amoureux ; elle est vide. Il se lève, lui tend la main.

— C'est très gentil d'accepter, Marie. Je compte sur toi. Je te fais parvenir le scénario-maquette qui est constitué d'une série de photos. Et bonne semaine !

Gagnon repart en se promettant de recourir encore davantage aux professeurs d'université. *C'est du cheap labor, et compétent à part ça. Une talle extraordinaire de cerveaux !*

Le lundi, Marie arrive avec une étudiante qui joue le rôle de portefaix. Elle dépose son rapport devant l'équipe HotDog King. Elle expose avec force détails la méthodologie adoptée, l'information colligée, l'analyse faite. Gagnon la presse.

— Marie, venons-en aux conclusions, s'il te plaît. C'est bon où bien il faut trouver un autre concept ? C'est ça qui nous intéresse, non ?

— J’y arrive. Le pré-test révèle que les jeunes aiment le concept: les gars apprécient l’aspect proto-érotique du visuel, les filles, l’atmosphère romantique du syntagme.

Sur le tableau de papier, elle dessine un bonhomme allumette avec un triangle sous la taille.

— Une remarque: on a trouvé que, contrairement à ce que les filles pensent, ce n’est pas leur taille filiforme qui titille les gars, mais la grosseur de leurs seins...

Elle ajoute deux demi-cercles au-dessus de la taille de son bonhomme.

— J’ai pris connaissance d’une recherche intéressante, peut-être était-elle du docteur Bryan Key, vous connaissez cet obsédé du sexe subliminal en publicité?

Elle prend note des mimiques d’ignorance.

— Non? Bon! Oui, on y résumait que, contrairement aux Américains, les Français aiment les seins menus... À ce point de vue-là, les jeunes Québécois semblent s’américaniser...

— Bon, bon. Je comprends, intervient Belleau qui glousse. Si les seins sont de la bonne grosseur, on garde le concept... peut-être en retravaillant le dialogue.

— Je pense la même chose, ajoute Esther. Et vous avez trouvé quelque chose avec ce que vous appelez votre analyse sémiologique?

— Deux de mes meilleures étudiantes ont travaillé là-dessus. Voici les iconèmes qu’elles ont identifiés comme discutables.

— Iconèmes...? fait Mélanie, les sourcils en accent circonflexe.

— Un iconème, c’est un élément significatif dans une image. Donc, un premier iconème: les vêtements portés par les filles font trop bon chic bon genre; ça ne concorde pas avec l’idée de bon marché que l’on mentionne dans le tremplin. Un deuxième iconème: l’assiette présentée sur cette photo semble être de la faïence, ce qui risque de décevoir les jeunes quand on leur servira leur HotOne dans du carton. À part ça, tout semble cohérent. Peu de chose donc.

— Max et Audrey, vous faites attention à ça quand vous travaillerez sur la pré-prod et sur le plateau de tournage, ordonne Belleau.

— Je m'en occupe, rétorque Maxime.

— Du bon boulot, Marie, dit Gagnon en se levant. On y va avec ça.

L'équipe de création travaille dur sur la déclinaison du concept HotDog King. Belleau met toute la gomme : à Lipsick et Audrey, il joint Paul et Lucie, deux créatifs expérimentés. Paul, musicien, cent kilos, est rédacteur depuis vingt ans ; Gagnon l'a embauché en même temps que Belleau quand il a décroché le budget Gerlier. Lucie est une illustratrice à qui il a fait une offre équivoque quand il a visité l'exposition des finissants en graphisme en 1995.

À cinq, ils poussent la machine à fond. Toutes les techniques sont sollicitées : brainstorming — mais le vrai ! — , pensée latérale, rêve éveillé et tout le bataclan. Comme l'idée de base est solide, ils travaillent principalement à peaufiner le visuel, à fignoler les textes, à travailler la typographie, à adapter le concept pour divers médias. Ils sont particulièrement fiers de leur thème-accroche qui joue sur l'esprit de révolte des jeunes. Typographié en Verdana, il est à la fois jeune et consistant.

Au moment de passer le matériel en revue, Gagnon, Belleau, Lipsick et Audrey de la création, puis Jonathan Côté des médias, Esther et Mélanie du service clientèle sont tous là, installés autour de la table de conférence. Seul manque Jacques Lauzon qui se fait attendre comme d'habitude. Le projecteur numérique est branché sur Internet, le PC de la salle est ouvert sur la page d'accueil de www.communimark.com ; celui de Mélanie est endormi. La table est envahie par les dossiers et les tasses, le tableau de papier est plein de gribouillis, les tasses de café vides s'entassent sur la crédence, une boîte Ashton gît éventrée sur un fauteuil. On sent la fébrilité chez les équipiers. Gagnon le remarque et lance à la ronde :

— Écoutez les amis : faites un effort. Quand vous commandez à l'extérieur, pensez client et choisissez HotDog King, de grâce !

— Bon, enfin Jacques, te voilà ! dit Esther. Reprenons le scénario de présentation. On sera six à monter à Montréal. La présentation se fera à 17h.

— Je pars en avion, coupe Gagnon. Je prends le vol 8701 de 6 h 15 du matin. Je passe la journée au bureau de Montréal et je couche à notre pied-à-terre. Je vous rejoins dans le hall d'entrée du « 1100 » à 16 h 30.

— D'accord. On peut monter dans ton auto, Jacques? demande Esther.

— Pas de problème.

— RB, qu'est-ce qu'on présente, finalement?

— On présente le concept de base, le démo télé, disons trois exemples de flash radio, les gadgets promo, le Zoom. Faut aussi parler du travail de terrain...

— On laisse tomber le Zoom pour le moment, dit Esther. Montrer une affichette de toilette pour de l'alimentation, on risque de s'enliser dans les contre-arguments de Vallerand... Même chose pour le travail de terrain : on se la ferme et le temps venu, Mélanie et moi, nous nous occuperons de ce volet...

— Peut-être, intervient Jonathan, mais le Zoom, c'est le média idéal pour atteindre les jeunes qui sont nos cibles... Y'a pas mieux...

— Je sais. J'ai dit « pour le moment », répond Esther qui enchaîne. Bon ! Voyons le scénario. Un, Michel souhaite la bienvenue et y va de son *pep talk*. Sept minutes. Deux : je fais l'introduction : mandat confié par Vallerand et tremplin créatif. Sept minutes...

Comme un général en campagne, Esther continue ainsi à répartir les tâches. Vers 11 h, c'est fini. Chacun ramasse sa pape-rasse et déguerpit ; d'autres tâches pressantes les attendent.

En deux semaines, Belleau et son équipe ont concocté une campagne originale et efficace. Gagnon reste dans la lune un moment. *Ça va bien*, se dit Gagnon. *Communimark va faire du millage avec ça ! Faut que j'admette que des femmes pour le service clientèle, c'est super. Elles me coûtent moins cher et sont tellement plus dociles, plus attentives aux petits détails... C'est pour ça que j'aime tant les femmes...*

Le jeudi suivant, Esther commande le lunch chez Chatouille-Papilles : des bouchées chaudes et froides. L'équipe au complet est rassemblée dans la petite salle ; Esther a aussi invité Paul et Lucie. Les braisières sont déjà installées au-dessus de brûleurs,

les assiettes et les boissons disposées expertement sur une table de service.

— Servez-vous, dit Esther à la ronde.

Le contenu des braisières est découvert, les louchent gratent. Les salades colorent les assiettes. Gressins, chapatis et autres petits pains s'envolent. Les bouteilles de Pellegrino et de Pepsi tintent. Le gros Paul manœuvre précautionneusement avec son assiette dressée en monticule.

— Laissez-moi le dernier pita, implore-t-il.

— Le matériel est prêt, RB?

— Tout est rassemblé dans les cartables, c'est rendu à l'expédition, on n'a qu'à les ramasser.

— Bien. On part à 13h tapantes, dit Esther.

L'équipage roule sur l'autoroute 20 en direction du champ de bataille. Le soleil tape sur la gauche ; la climatisation respire. La Saab fait des écarts pour contourner les camionneurs ou les petits vieux. Esther fait la conversation à Jacques qui conduit. Comme des guerriers avant la bataille, ils se motivent, tentent de se convaincre qu'ils sont les plus forts, qu'ils ont tout pour vaincre et que l'ennemi manque de créativité, de vision, de *guts*. Mais dans son for intérieur, chacun craint de rater sa prestation, d'enclencher un désastre... Il y a beaucoup d'argent à la clé et ici comme pour la Coupe Stanley, c'est chacun qui permet à l'équipe de gagner ou de perdre.

Des éclats de voix, des rires égrillards ponctuent la route. Jonathan et Belleau sont derrière, Mélanie entre eux deux. Jonathan trouve ça affriolant. Il regarde Belleau au-delà de Mélanie.

— J'ai la cuisse droite qui me pique et j'ai peur de me tromper de cuisse, lance-t-il en ricanant.

Quel épais ! pense Mélanie. Il se trouve drôle. La quéquette lui démange et je gage qu'il est trop niais pour se la tremper au moment où il faut...

Cent trente minutes plus tard, ils franchissent le pont Jacques-Cartier et s'enfoncent dans la forêt de panneaux-réclame et d'affiches du centre-ville. Mélanie est toujours impressionnée par leur grosseur et leur nombre.

Ils stationnent à l'endroit habituel au square Dorchester. Ils enfilent les vestons, s'étirent, attrapent leurs cartables.

— Pause pipi, dit Jacques. On a le temps de prendre un café.

— Tu veux dire qu'on a le temps d'être en retard, s'inquiète Esther.

À 16 h 30, ils rejoignent Gagnon qui fait les cent pas dans le hall du « 1100 ». Ils montent au 24^e. Face à l'ascenseur, un immense hot-dog en trois dimensions occupe le mur derrière la réceptionniste. On peut lire dessous : « HotDog King, la solution santé de la restaurapide ! »

— Messieurs-dames ? demande-t-elle en levant à peine les yeux. Ah ! bonjour, Monsieur Gagnon.

— Bonjour, Mademoiselle, répond-il avec un sourire coquin. Jean Vallerand nous attend, dit Gagnon.

— Un moment, s'il vous plaît.

La femme, les yeux regardant l'infini à travers le mur, pitonne et baragouine. Son regard revient à Gagnon.

— Veuillez vous asseoir. Monsieur Vallerand vient vous chercher.

Ils poireautent depuis une dizaine de minutes quand Vallerand survient.

— Bonjour, Michel. Bonjour, Jacques...

Il fait la tournée en serrant les mains. Arrivé à Jonathan, il demande :

— Rappelle-moi ton nom.

— Jonathan. Médias.

— Bien, Jonathan. Et, il ajoute avec un geste : Suivez-moi.

Ils font la file indienne derrière Vallerand qui pousse une double porte ouvrant sur une grande salle sans fenêtres, lambrissée de papier mordoré et meublée d'une longue table de bois. Une lumière bleutée tombe des rails de néon.

— Installez-vous, je reviens, dit Vallerand.

Le patron s'assoit et laisse les ouailles s'affairer. Ils vident leurs cartons, ouvrent les ordinateurs, installent un lutrin. Ils prennent tous place d'un côté de la table. Esther se réserve celle qui est proche du lutrin. Mélanie pose la pile de plans de communication sur la table, près d'elle. Elle est fébrile. *J'espère que je*

ne vais pas oublier mon punch final. Seigneur que RB est mal habillé. Là, j'ai l'air d'entrer dans le grand monde! Mes deux boss vont voir ensemble de quel bois je me chauffe. Elle replace ses documents. Briggs arrive suivi de Vallerand et de deux autres personnes.

— *Ladies and gentlemen...* dit Briggs.

Le client et ses collaborateurs s'installent du côté opposé de la table, Briggs faisant face à Gagnon. Vallerand prend la parole.

— Permettez-moi de faire les présentations. Vous connaissez tous notre président, monsieur David Briggs. Je vous présente monsieur John McTavish, vice-président marketing, de Toronto, et monsieur François Larochelle, représentant des franchisés du Québec.

Larochelle, trente, trente-cinq ans, a l'air décontracté dans sa chemise à col ouvert alors que McTavish affiche un faciès rébarbatif dans un veston de tweed. *Je me demande s'il porte un kilt sous son pantalon, pense Mélanie. Un repaire de machos! Pas une femme dans leur équipe, je suppose!? Finalement, c'est vrai que Michel me donne ma chance...*

Vallerand présente les publicitaires à McTavish et Larochelle.

— *Good! Let's go,* dit Briggs.

Gagnon se lève.

— Messieurs, commence-t-il, j'ai rassemblé la meilleure équipe de Communimark pour travailler sur le budget HotDog King et bla bla bla. *You follow what is going on, John?*

— *No problem,* répond John, affalé dans sa chaise et les mains croisées sur la bedaine.

— *Good!* dit Gagnon.

Et il reprend sa plaidoirie : « Je... ci, je ça... », en misant sur les effets rhétoriques.

— Je cède maintenant la parole à Esther qui va vous exposer la stratégie.

Esther rappelle le mandat, énonce le tremplin créatif et termine en disant :

— À la fin de la rencontre, Mélanie va distribuer à chacun une copie du plan de communication qui reprend tout cela. Maintenant, Richard va vous présenter le créatif. À toi Richard.

Richard se lève en dispersant un nuage de vétiver. Flottant dans son complet de velours côtelé, il joue avec sa montre qu'il porte au poignet droit, tire sur une manchette de sa chemise.

— Nous avons assigné nos jeunes créatifs les plus passionnés à la conception de cette campagne, messieurs. Pourquoi ? Parce que les cibles sont les jeunes et que seuls des jeunes savent parler aux jeunes. Deux équipes de créatifs ont travaillé à la campagne. Ça a donné des résultats extraordinaires, je dis bien, extraordinaires. Regardons le scénario-maquette du message télé qui, avec les Zoom, est notre arme principale.

Esther tique quand elle entend le mot Zoom. *Le maudit RB. Fallait qu'il en parle ! La solidarité, une vertu inconnue chez lui ! Lone ranger, va !* Mélanie installe une pile de cartons-mousse sur le chevalet et se tient debout à côté de Belleau qui reprend.

— L'idée est de charmer les jeunes, de leur lessiver le cerveau, d'en éliminer les Valentine et autres poutines. Le spot ouvre sur un plan général : un groupe de quatre ou cinq belles ados à demi dénudées se retrouve dans un vestiaire sportif ; elles parlent de leur taille et se trouvent toutes trop grosses... même si elles sont filiformes. (Mélanie rabat un carton) Elles énumèrent les restos où leurs chums leur donnent rendez-vous. Elles font la grimace à chaque nom qu'elles entendent : trop gras pour la ligne, l'acné... (Mélanie rabat un autre carton) L'une d'entre elles, mince comme elles en rêvent toutes, affirme qu'elle choisit HotDog King à cause de ses HotOne. (Mélanie rabat encore un carton) Ses compagnes se retournent vers elle, surprises. Dernier plan dans la cabine d'un HotDog King. (Mélanie rabat un dernier carton) La fille et son chum se regardent yeux dans les yeux ; ils roucoulent en passant de leur assiette HotOne aux yeux de leur ami... et alternativement — on insistera ici pour donner un ton parodique à ce dernier plan. Et c'est signé : « HotDog King, les assiettes pour les jeunes qui aiment la vie. Extrêmement ! » La voix *off* répète en adoptant un ton dramatique : « HotDog King, les assiettes pour les jeunes qui aiment la vie. Extrêmement ! »

Larochelle a affiché de temps à autre un sourire tandis que McTavish a tout le temps présenté un masque de plâtre. Belleau n'a pas aussitôt terminé que Vallerand intervient.

— Tu ne trouves pas, RB, que c'est un peu exagéré que le...

— Je m'excuse, Jean, est-ce qu'on pourrait garder questions et commentaires pour la fin. De cette façon-là, on pourrait juger chaque pièce dans un ens...

— Voyons, RB, laisse parler Jean, tranche Gagnon.

Le maudit ! Il vient me couper l'herbe sous le pied parce qu'il a peur de son client, pense Belleau. Chrisse de Michel ! Vallerand, lui, gri-bouille frénétiquement dans son cartable.

— Pas de problème, Michel, dit Vallerand en traçant un geste en direction de Gagnon. Je suis d'accord avec RB ; on reviendra là-dessus à la fin de la présentation.

— Et maintenant, continue Belleau, voyons quels médias permettront d'atteindre efficacement nos cibles. Je laisse la parole à Jonathan.

Le jeune directeur explique quels médias seront utilisés : télé, affichettes Zoom, promotions dans les écoles secondaires, les cégeps et les universités. Il présente un argumentaire pour chaque choix et une maquette pour chaque média. Briggs commence à somnoler. Esther regarde sa montre. *Il reste à peine une dizaine de minutes de présentation.* Jacques prend cinq minutes pour affirmer qu'il « s'impliquera personnellement dans le dossier HotDog King qui le stimule au plus haut point ».

Au moment où Gagnon s'apprête à tirer sa conclusion, Vallerand se penche vers Briggs et lui chuchote quelque chose à l'oreille. Briggs hoche la tête et rit de manière contenue. Intrigué, le publicitaire continue sans flancher.

— Je vous remercie de nous donner la chance de *pitcher* sur HotDog King. Ce budget est cher à notre cœur ; nous avons beaucoup investi pour maîtriser la culture de votre organisation. Nous voulons continuer à investir et à *nous* investir pour développer vos nouveaux créneaux. Et nous croyons que, pour HotDog King, Communimark est le meilleur choix pour grandir au Québec... non ?

Il baisse le ton, adopte une pose complice et ajoute :

— Pour terminer, je voudrais ajouter deux choses. Un : permettez-moi de déposer un document d'appoint qui est révélateur. J'ai commandé une étude à la professeure-docteure Marie

Andreapoulos de l'université. Elle a réalisé une recherche approfondie auprès des cibles pour évaluer leur réaction face aux messages que nous nous apprêtons à diffuser. Voici sa conclusion, je cite : « Les résultats des tests de saturation sémantique et des groupes de discussion concordent : les adolescents vivent une connivence telle avec les protagonistes du message télévisuel que nous pouvons établir que les jeunes consommateurs seront favorablement influencés par ce message. » Fin de la citation. C'est dire que notre concept tombe à pic. Deux : je veux souligner que Mélanie s'est investie à cent dix pour cent dans ce dossier. Je ne doute pas que son travail de terrain va nous permettre de concrétiser tout le potentiel que le plan laisse entrevoir. Enfin...

Et bla... bla... bla..., pense Belleau qui est un peu las de son métier de bonimenteur qui « contient le mot menteur », glisse-t-il parfois dans la conversation.

— ...et je vous remercie de votre attention, entend Belleau.

C'est le moment où Mélanie joue le punch final qu'elle a secrètement préparé avec la complicité d'Esther. Elle lance le projecteur. Apparaissent sur l'écran, six personnes vêtues aux couleurs de HotDog King qui entonnent une ritournelle à la mode de la Bande Magnétik avec gestes, mimiques et tout.

*Z'avez vu le démo que nous, nous aimons
Il est bon pour vendre et pour les profits
À jouer en équipe, nous les empocherons
Et Communimark relève le défi...
Yé yé yé, wo wo...*

Les paroles sont cucul, mais les mimiques sont tordantes et la musique, entraînante. Vallerand reconnaît ses franchisés de six régions du Québec qui se sont transformés en chanteurs pop pour vanter le concept de Communimark. Mélanie surveille la réaction de son auditoire : Briggs et son aréopage sourient. Deux ou trois questions sont posées par Vallerand qui clôt rapidement la rencontre sans autre commentaire que :

— Merci beaucoup, mesdames et messieurs. Nous allons faire le point sur cette présentation et nous vous donnerons notre réponse en milieu de semaine prochaine.

Les quatre princes du hot-dog quittent la salle ; les publicitaires plient bagage et quittent à leur tour. Au moment où ils arpentent le grand hall du « 1100 », il est près de 19 h. Belleau attrape son cellulaire et signale le numéro de HotDog King.

— Qu'est-ce que tu fais ? demande Gagnon.

La troupe ralentit au pas de Belleau. « Nos bureaux sont présentement fermés, dit une voix mécanique. Si... » Belleau fait bip bip bip sur son clavier.

— Oui ! grogne une voix.

— Richard Belleau.

La voix change de ton.

— Ah, Richard. Qu'est-ce qui se passe ? demande Vallerand.

— Es-tu pris pour le souper ?

— Euh... non.

— Je t'invite alors. On se retrouve au Tanaka, tout près, sur de la Montagne ?

— Oui, parfait.

Belleau se retourne.

— Michel, je vais souper avec Vallerand.

Belleau joue les girouettes. Ça lui pue au nez de se mouiller avec les gens d'argent, mais il est en même temps incapable de refuser sa collaboration à son associé.

— Eh ben, je souhaite que tout aille bien, répond simplement Gagnon.

Belleau lance à la cantonade :

— Je vous laisse ici. J'ai un rendez-vous important pour le souper.

— Important, ça doit... dit Mélanie avec un air de sous-entendu.

— Je retournerai par mes propres moyens. Bon voyage de retour ! ajoute Belleau en faisant un signe de la main et tournant les talons.

Belleau et Vallerand sont engoncés dans une salle tatami du Tanaka. Tout est blancheur matte et laque noire. La table est encombrée d'assiettes de grès garnies de nigiris, de sashimis ou d'hosomakis, et décorées d'herbes et de fleurs. Un carafon de

saké est posé entre deux godets de fine faïence. Le service est assuré par Misaki, une jeune japonaise aux cheveux charbon.

— Bon appétit, messieurs.

— Alors, comment as-tu aimé notre présentation ? demande un Belleau animé. Du bon travail, hein ?

Vallerand joue les sphinx.

— On va regarder ça de près, McTavish et moi, et je vais te donner des nouvelles.

— Officiellement, oui. Mais toi, c'est quoi ton évaluation ?

— Comme tu dis : du bon travail... On mange ?

— On mange, dit Belleau. Santé ! fait-il en levant son godet.

Ils trempent les lèvres dans leur alcool chaud. Belleau dit :

— Sers-toi !

Vallerand joue de baguettes pour attraper deux ou trois sushis qu'il place sur l'assiette rectangulaire posée devant lui. Belleau fait de même avec une relative habileté. Une musique nasillarde se mêle au bourdonnement des conversations des convives et au frou-frou des kimonos des serveuses. Tout est feutré. Les deux compères évitent les sujets compromettants qui sont, comme le beau monde le sait, l'argent, la religion et la politique ; ils se bornent à commenter la présentation raffinée des plats et les spectacles à la mode.

— Jean, ton chalet m'intéresse, dit soudainement Belleau.

— Il t'intéresse ? T'as raison ; c'est un chalet stratégiquement situé pour un gars comme toi toujours à cheval entre Québec et Montréal.

— Oui. J'ai compris qu'il me serait bien utile pour l'avenir. À *qui le dis-tu*, pense-t-il. Voici deux copies d'une offre... (Il pousse deux papiers vers Vallerand) en bonne et due forme au montant de 75 000 \$. Tu me le cèdes à ce prix ?

— Ben...

— Et voici en acompte, un chèque visé au montant de 10 000 \$. Je ne voudrais cependant pas t'offenser ; ce n'est pas le montant que tu demandais. Ça serait acceptable pour toi ?

Vallerand examine le document puis, hésitant, dit :

— Je crois, oui. C'est une offre honnête... J'accepte.

Il signe les offres d'achat, en garde une copie et pousse l'autre vers Belleau qui la plie et la glisse dans sa poche.

— Marché conclu alors? dit Belleau en tendant la main à Vallerand.

— Marché conclu, répète Vallerand. Je te contacte pour l'acte notarié; on essaie de régler ça aussi vite que possible.

Ils terminent le repas sur d'autres sujets anodins, le sport, les voyages, le temps qu'il a fait, qu'il fait et qu'il fera. Vallerand semble satisfait, mais en sourdine, cette opération éveille un sentiment trouble chez Belleau. Sur le trottoir, ils se serrent la main comme de grands amis. Au moment où ils vont se séparer, Vallerand lance à Belleau:

— Richard, pour le budget de pub, t'as pas à t'inquiéter. Communimark a fait du *très* bon travail. Je pense que ça devrait bien aller...

— Ah! Merci... Eh bien! Bonne fin de soirée, Jean!

— Salut! Et bon retour à Québec!



Gagnon prend rendez-vous pour 11 h avec Marie Andreapoulos. À l'université; il veut la rencontrer sur son terrain. Marie est venue plusieurs fois à l'agence; elle a vu le cadre dans lequel évolue Gagnon. Celui-ci veut à son tour connaître le milieu de travail de Marie.

Gagnon ne s'est pas rendu à l'université depuis des années. Il stoppe à la guérite du vigile, glisse sa carte dans la fente de la machine et obtient un ticket qu'il lance sur le tableau de bord. Il trouve une place dans le tréfonds de l'immense stationnement souterrain. Il est impressionné par le nombre de véhicules. *Les étudiants ne sont pas tous pauvres, se dit-il. Cibler les étudiants de niveau universitaire, c'est parler au quintile de population le plus aisé: l'éducation supérieure pour tous, c'est pas pour demain, heureusement, sinon qui paierait pour ça? Nous qui travaillons fort pour développer le pib, nous qui sommes déjà les plus taxés en Amérique. Ceux qui veulent étudier, qu'ils en défraient les coûts!* Il actionne le système de sécurité de sa berline et marche à travers cent dédales jusqu'au pavillon Péladeau-IBM des Sciences de l'administratique.

Il entre par une porte secondaire pour accéder à une salle où sévit un désordre tout étudiant: les tables sont disposées de guingois, des boulettes de papier jonchent le sol, les murs sont